



UNIVERSITE DE MONTPELLIER
UFR des Sciences Pharmaceutiques et Biologiques

L'ART DE GUÉRIR : ENTRE MYTHES ET CROYANCES

Thèse

Présentée à la Faculté de Pharmacie de Montpellier
en vue d'obtenir
le Diplôme d'État de Docteur en Pharmacie

Par

Ines Serine CHOBTI

Soutenue le 24 Avril 2024

Président : Docteur Cécile LE GAL FONTES, Professeur des Universités

Directeur de thèse : Monsieur Bruno BONNEMAIN, Président de l'Académie nationale de Pharmacie et de la Société d'Histoire de la Pharmacie.

Assesseurs : Docteur André GOUROU, Professeur associé

Madame Marie-Sophie GUIBERT, Conservatrice du Musée de la Pharmacie de Montpellier « Albert Cioran ».

REMERCIEMENT

À mon jury de thèse,

Je tiens tout d'abord à remercier le Professeur Cécile LE GAL FONTES, Professeur des Universités à la faculté de pharmacie de Montpellier, de me faire l'honneur de présider ce jury de thèse. Je n'aurais pas pu mieux clôturer ce chapitre qu'avec vous qui m'avez guidée et suivie tout au long de ces années.

Un grand merci à Monsieur Bruno BONNEMAIN, Président de l'Académie nationale de Pharmacie et de la Société d'Histoire de la Pharmacie, d'avoir accepté de diriger ma thèse. Votre savoir et vos conseils (ainsi que votre bibliothèque !) m'ont été d'une aide précieuse dans la rédaction de cette thèse. Merci de m'avoir fait confiance, et surtout merci pour votre implication et votre disponibilité.

Je remercie également le Docteur André GOUROU, pharmacien et Professeur Associé à la faculté de pharmacie de Montpellier de faire partie des membres du jury, en espérant que mon travail contribuera à la formation d'une nouvelle unité d'enseignement sur le sujet de l'Histoire de la pharmacie qui me passionne tant.

Je remercie enfin, Marie-Sophie GUIBERT, Conservatrice du Musée de la Pharmacie de Montpellier « Albert Cioran » d'avoir accepté d'évaluer mon travail en faisant partie de ce jury.

À ma famille,

À mes chers parents sans qui tout cela n'aurait pas été faisable. Je vous dédie ce travail ! Merci pour vos sacrifices, pour votre soutien et votre amour.

Papa, merci de m'avoir permis de faire ces études, quelle fierté de devenir docteur comme toi !

Merci maman, car sans toutes ces soirées TV devant Stephan Bern, ma passion pour l'Histoire n'aurait pas été telle.

À ma sœur Emma, nos soirées « Criminal Minds » vont beaucoup me manquer...

À mes frères Samy et Niel, que j'aime.

À mes grands-parents, merci pour vos prières et votre soutien malgré la distance.

À Pierre-Louis,

Merci de toujours être là pour moi, dans les rires comme dans les larmes. Merci de me soutenir et de me supporter, tu as toujours le mot juste pour me booster et me redonner le sourire. Merci tout simplement d'être là au quotidien...

À mes amis,

Je remercie Laurie et Gabriel, des amis chers à mon cœur sans qui ma vie à Montpellier ne serait pas la même. Merci pour toutes ces soirées à papoter et rire, vivement les prochaines !

Merci à tous mes amis sans qui cela n'aurait pas été possible : Lyna, Fifi, Simon, Alex, Léa....

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
PARTIE I : REMEDES, PRIERES, RITES ET MAGIE	4
Chapitre 1 : ÉPOQUE ANTIQUE	5
Section I. Médecine et Magie en période Mésopotamienne	5
1. Les praticiens médicaux.....	6
2. Fondements de la Médecine Mésopotamienne.....	9
2.1. Dieux Guérisseurs	9
2.2. Perception de la Maladie en Mésopotamie	11
2.3. Pratiques de Guérison.....	15
2.3.1. Pratiques magiques.....	15
2.3.1.1. Rituels médicaux.....	17
2.3.1.2. Divination.....	20
2.3.1.3. Exemple des troubles mentaux.....	21
2.3.2. Remèdes non magiques.....	22
Section II. Médecine et Magie en période Égyptienne Antique	24
1. Les praticiens Médicaux	24
2. Fondements de la Médecine Égyptienne	27
2.1. Divinités Médicales	27
2.1.1. Dieux guérisseurs	27
2.1.2. Médecins déifiés	29
2.2. Croyances Démoniaques.....	30
2.3. Pratiques de Guérison.....	31
2.3.1. Pratiques médicales dans les Papyrus.....	31
2.3.2. Pratiques magiques et rituels	35
2.3.3. Temples guérisseurs	39
2.3.3.1. Exemple du Temple de Dendérah	41
2.3.3.2. Songes Thérapeutiques.....	42
Section III. Médecine et Magie en période Gréco-romaine.....	43
1. La Médecine dans la Mythologie.....	43
2. Les Dieux et Héros de la guérison.....	45
2.1. Asclépios : Le Médecin Divin.....	45

2.2.	La descendance d'Asclépios	47
2.3.	Autres Divinités Associées à la Santé	48
3.	Maladies et Punitions divines	49
4.	Rituels de Guérison	50
4.1.	Les Sanctuaires d'Asclépios dans l'Antiquité.....	52
4.1.1.	Exemple du temple d'Épidaure	53
4.2.	Ex-voto ou Offrandes anatomiques.....	60
Chapitre 2 : ÉPOQUE MEDIEVALE ET ANCIEN REGIME		62
Section I. La Dimension Divine dans la Médecine Médiévale.....		62
1.	Thaumaturges.....	64
1.1.	Saints-guérisseurs	64
1.2.	Toucheurs et Rois guérisseurs	70
1.2.1.	Rois Guérisseurs	70
1.2.2.	Toucheurs	77
Section II. Remèdes et Rituels Magico-Religieux de l'Époque Médiévale.....		79
1.	Rituels : Aide Divine dans la Guérison au Moyen Âge	79
1.1.	Traitement de l'épilepsie : Entre croyances et remèdes	80
1.2.	Traitement de l'accouchement : Magie et religion en synergie	82
1.3.	Traitement des Fistules : Le prêtre guérisseur	83
2.	Remèdes Enchanteurs	83
2.1.	À Base de Plantes	83
2.1.1.	Anémones	83
2.1.2.	La Renouée des Oiseaux	84
2.1.3.	Les Graines de Cumin.....	84
2.1.4.	L'Aristoloché	84
2.1.5.	Les Plantes dites « Solaires »: Exemple de l'Armoise	85
2.1.6.	L'Asperge.....	85
2.2.	Autres Remèdes ésotériques	86
2.2.1.	Corne De Licorne.....	86
2.2.2.	Lithothérapie ou le Pouvoir magique des Pierres Précieuses	93
PARTIE 2 : LES GRANDES THÉORIES « RATIONNELLES ».....		97
Chapitre 1 : THÉORIE HIPPOCRATICO-GALENIQUE ou THÉORIE DES HUMEURS.....		99
Chapitre 2 : INFLUENCE DE L'ASTROLOGIE SUR LA GUÉRISON : PLANETES ET SIGNES DU		
ZODIAQUE.....		103
Chapitre 3 : LA THÉORIE DES ANALOGIE ou THÉORIE DES SIGNATURES		111

Chapitre 4 : THEORIES DE LA GUÉRISON PAR SYMPATHIE & MAGNETISME MÉDICAL	115
Section I. Magnétisme animal ou Mesmérisme.....	115
Section II. Onguent armaire & Poudre de sympathie	121
<i>DISCUSSION</i>	126
<i>CONCLUSION</i>.....	130
<i>RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES</i>	133
<i>ANNEXES</i>.....	137
Annexe 1 : Serment original d’Hippocrate	137
Annexe 2 : Carte de la Mésopotamie(74)	139
Annexe 3 : frise chronologique illustrant les différentes périodes de l'histoire de la Mésopotamie(75) ..	140
Annexe 4 : Carte de l’Égypte antique(76)	141
Annexe 5 : frise chronologique illustrant les différentes périodes de l'histoire de l’Égypte Antique(77) ..	142
Annexe 6 : Liste non exhaustive de maladies guéries actuellement par les « toucheurs », en fonction des départements en France(54).	143
Annexe 7 : Liste non exhaustive des saints et leurs Actes de protection et de guérison(78).....	145

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Tablette de Nippur, IIIème millénaire av.J.-C.....	5
Figure 2 : Scène de guérison d'un patient, Plaque de Lamashtu, VIIIème siècle av. J.-C., Musée du Louvre (wikipedia.fr , 2007)	8
Figure 3 : Kudurru de Meli-Shipak représentant les Dieux Mésopotamiens, XIIème siècle av. J.-C., Musée du Louvre	9
Figure 4 : Plaque assyrienne de conjuration (-911 / -604), Musée du Louvre	16
Figure 5 : Amulettes protectrices pour femme enceinte, contre la démonsse Lamashtu, suspendues dans les chambres à coucher, British Museum	17
Figure 6 : Fragments d'une tablette de rituels d'exorcismes contre les maux causés par les démons Utukku, Metropolitan Museum of Art de New York	20
Figure 7 : Modèles de foie divinatoire (-2000 / -1600), Musée du Louvre.....	21
Figure 8 : Recettes médicales de Borsippa contre les troubles mentaux, British museum, Londres	22
Figure 9 : Vestiges d'une maison de vie à Thèbes.....	24
Figure 10 : La médecine égyptienne, de « L'histoire de la médecine » de Robert Thom, 1952	26
Figure 11 : Osiris entouré par Horus à gauche et Isis à droite. XXIIème dynastie, Musée du Louvre	27
Figure 12 : Amulette en forme de l'oeil d'Horus (l'Oudjat), 664-332 av. J.-C., Musée des antiquités de la bibliothèque d'Alexandrie	28
Figure 13 : Statuette d'Imhotep (664-332 av. J.-C.). Musée des antiquités de la bibliothèque d'Alexandrie	29
Figure 14 : Stèle de Bentresh (Bakhtan), -1069 / -943, Musée de Louvre.....	30
Figure 15 : Papyrus d'Ebers.....	31
Figure 16 : Acacia nilotica	32
Figure 17 : Vase à onguent avec couvercle (-2340 / -2290). Musée du Louvre	34
Figure 18 : Croix de vie Ankh	38
Figure 19 : Momie d'Ibis (-664 / -332). Musée du Louvre	39
Figure 20 : Singes (cynocéphales) momifiés, retrouvé dans la tombe d'Amenhotep II en 1909. Musée Égyptien du Caire.....	40
Figure 21 : Temple de Dendérah (wikipedia, 2008)	41

Figure 22: Les souverains d'Égypte accueillant Hélène et Mnénélas, leur offrant deux remèdes précieux : le Népenthès et le Moly (Tableau de Simon Vouet, Salle des Actes de la Faculté de Pharmacie Paris V).....	44
Figure 23: Représentation d'Esculape en présence d'un coq et muni de son bâton.	46
Figure 24 : Relief votif, Des fidèles face à Asclépios, appuyé sur un bâton, avec ses fils, Podaleirios, Machaon, et ses filles, Iaso, Akeso, et Panacée. Musée national d'Athènes	47
Figure 25 : "Invocation à la déesse Hygie", de Louis Hector Leroux, 1862	48
Figure 26 : Statuette d'Apollon Maléatas	53
Figure 27 : Reconstitution du sanctuaire d'Épidaure avec le thalos et l'abaton	54
Figure 28 : Asclépios sous la forme d'un serpent pour guérir un malade	55
Figure 29 : Relief d'Archinos provenant de l'Amphiaraiion d'Oropos, IVème siècle av.J.-C.....	56
Figure 30 : Relief votif provenant de l'Asclépieion du Pirée, IVème siècle, représentant Asclépios en train de guérir un fidèle pendant l'incubation.	58
Figure 31 : Marcus Julius Apellas, un résident malade d'Asie Mineure, a offert une inscription exprimant sa gratitude à Asclépios pour l'avoir complètement guéri à Épidaure. (visitworldheritage.com).....	59
Figure 32 : Ex-voto anatomiques datés entre le IVème et le Ier siècle av. J.-C. Découverts sur l'île Tibérine.....	60
Figure 33 : Relief en marbre représentant des seins, sanctuaire d'Eileithya. Musée de Paros.....	61
Figure 34 : Relief en marbre de l'Amynéion, Athènes (-350 / -300). Musée national d'archéologie d'Athènes	61
Figure 35 : Saint Marc intronisant les saints Côme et Damien, Roch et Sébastien, Titien, 1510. (wikipedia, 2010)	64
Figure 36 : Le pèlerinage des ergotiques, 1480-1510. Clans, Saint-Antoine. (Gilly.M, Les fous en image à la fin du Moyen Âge, 1986).....	66
Figure 37 : Un miracle du saint, Polyptique de Sant'ivo (vers 1480-1540).	68
Figure 38 : Tuberculose ganglionnaire au cou, Atlas of clinical Médecine, 1893 (wikipedia, 2009)	71
Figure 39 : Saint Marcoul. Gravure extraite du livre "le toucher des écrouelles, l'hôpital Saint-Marcoul, le mal du roi" de Louis Landouzy, 1907	72

Figure 40 : Saint Louis qui guérit les écrouelles. Extrait des "Grandes chroniques de France", vers 1340	74
Figure 41 : The Royal gift of healing : gravure tirée de John Brown, adenochoiradelogia. London, 1864.....	74
Figure 42 : Louis XIV touchant les malades des écrouelles, conservé à l'abbatiale de Saint-Riquier, Jean Jouvenet, 1690	76
Figure 43 : sainte Hildegarde écrivant Scivias (ouvrage sur ses visions).....	79
Figure 44 : Guérison de la fille de Polimnius, 1480-1490. La-Salle-lès-Alpes, Saint-Barthélémy	81
Figure 45 : Dent de Narval considérée au moyen âge comme corne de licorne. Musée du moyen âge de Cluny, Paris	86
Figure 46 : Vierge Marie chantée par Firmin Pingré	88
Figure 47 : Le jardin des délices par Jérôme Bosch, vers 1490-1500	90
Figure 48 : Thomas de Cantimpré, Liber de natura rerum, début du livre XIV, De lapidibus preciosis.....	93
Figure 49 : Ensemble de pierres précieuses. De gauche à droite et de haut en bas : Turquoise - Hématite - Chrysocolle - Œil-de-tigre - Quartz fumé - fluorite - Cornaline - Pyrite - Sugillite - Malachite - Quartz rose - Obsidienne flocon de neige – Rubi- Agate – Jaspe – Améthyste – Lapis lazuli.....	94
Figure 50 : Menhir de Kerloaz.....	96
Figure 51 : Relation entre la théorie des humeurs et celle des quatre éléments	100
Figure 52 : Relation entre les degrés et la répartition des propriétés(58).....	101
Figure 53 : Homme zodiacal représentant chaque signe à une partie du corps.....	105
Figure 54 : Homme zodiacal, fin XVème siècle	107
Figure 55 : L'homo signorum, l'homme zodiacal et les points de phlébotomie.	108
Figure 56 : Paracelse, père de la médecine hermétique. Peinture de Rubens. (Musées royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.).....	111
Figure 57 : Statue de Théophraste dans le jardin botanique de Palerme.....	111
Figure 58 : Portrait de Franz Anton Mesmer	115
Figure 59 : Affiche pour une sénace publique de magnétisme datant de 1857	118
Figure 60 : Caricature représentant un magnétiseur en charlatan.....	119
Figure 61 : Carte de la Mésopotamie	139
Figure 62 : Carte de l'Égypte antique.....	141

INTRODUCTION

À l'apogée du progrès scientifique dans le domaine médical, l'aspiration à revenir aux traitements naturels voire ésotériques s'intensifie, particulièrement marquée récemment par la crise sanitaire du COVID-19 et les échos des scandales dans l'industrie pharmaceutique. Malgré la rationalisation de l'évolution médicale, l'émergence des soins alternatifs demeure bien présente. Alors que la médecine conventionnelle repose sur des preuves scientifiques et des traitements validés par des essais cliniques ou un consensus professionnel fort, les médecines alternatives et complémentaires (MAC) englobent toutes les approches non reconnues par la médecine conventionnelle(1). La prière gagne également en popularité parmi les patients à la recherche de guérison, comme le révèle une étude du « US Center for Disease Control and Prevention's National Center for Health Statistics ». Parmi les cinq méthodes de médecine complémentaire les plus couramment utilisées, trois impliquent la prière en tant que technique de guérison à distance, que ce soit pour soi-même ou pour autrui(2).

Donc malgré la transformation des mentalités, les pratiques ésotériques ou mystiques, associées ou non à l'usage des médicaments et traitements validés, perdurent dans certaines régions du monde et notamment en Occident. C'est pourquoi cette thèse porte sur les mythes et croyances dans l'art de guérir des civilisations anciennes jusqu'au XVIIIème siècle. En explorant ces époques charnières de l'histoire, il s'agit de mieux comprendre comment les sociétés anciennes ont conceptualisé la guérison, quel rôle ont joué les croyances, les rituels et les mythes dans leurs pratiques médicales et pharmaceutiques. Cette exploration permettra d'analyser l'évolution des perceptions de la maladie et de la guérison au fil du temps, jetant ainsi une lumière nouvelle sur la manière dont ces croyances ont façonné l'art de guérison et la relation entre l'Homme et le sacré.

« Les médicaments ont été inventés de la main d'Apollo¹. » - Hérophile² (3)

La première partie de ce travail se consacre à l'irrationnel, le domaine des croyances associé aux rites et aux incantations (avec ou non l'usage de médicaments). Ces derniers ont souvent été utilisés tout au long des siècles pour soigner les malades, mais parfois, comme nous le verrons, associés à des pratiques magiques, religieuses ou ésotériques diverses. D'abord dans l'Antiquité, une époque où la frontière entre la médecine et la pharmacie était floue comme le démontre cette citation :

« Le premier homme qui fut malade ou blessé dut être à la fois son médecin, son chirurgien et son apothicaire »(4).

L'élaboration de remèdes était imprégnée de mysticisme, de croyances magiques et religieuses et d'une compréhension souvent limitée des mécanismes physiologiques. Nous plongerons dans les civilisations mésopotamienne, égyptienne et gréco-romaine, explorant les pratiques médicales de l'époque et les rituels mystiques qui les accompagnaient. Des praticiens médicaux aux sanctuaires guérisseurs, en passant par les croyances démoniaques et les dieux guérisseurs, chaque aspect contribuait à une approche holistique de la santé (et du médicament souvent associé).

Selon Pline³ :

« La découverte des simples⁴ est l'ouvrage des dieux ou que, du moins, une inspiration divine a guidé les mortels qui l'ont faite »(4).

Par la suite, nous aborderons l'époque médiévale qui s'étend jusqu'à l'ancien régime. Ici, la dimension divine dans la médecine du Moyen Âge est mise en lumière, avec des

¹ Apollo ou Apollon est le dieu grec de la musique et de la poésie et le dieu romain de la médecine.

² Hérophile de Chalcédoine est un médecin et anatomiste grec de l'école d'Alexandrie né vers 330-320 av. J.-C. et mort vers 260-250 av. J.-C.

³ Pline l'Ancien est un naturaliste et écrivain romain du 1^{er} siècle (23 ap.J.-C. – 79 ap.J.-C.), auteur de la première grande encyclopédie scientifique connue « Naturalis Historia »

⁴ Les plantes connues sous le nom de "simples" sont celles qui ont été utilisées au Moyen Âge pour leurs propriétés médicinales, désignées comme simplicis herba. Ce terme "simples" les distinguait des potions complexe proposées à l'époque.

saints-guérisseurs et des thaumaturges jouant un rôle crucial dans la quête de la guérison poursuivant ainsi les rites païens des sources miraculeuses, par exemple. Dans « Le Livre de la sagesse », l'auteur ne prête qu'à Dieu seul le pouvoir de guérir ou celui de découvrir les vertus thérapeutiques des simples(4). Les remèdes à base de plantes magiques et d'éléments mystiques tels que la corne de licorne et les rituels religieux, utilisés pour traiter des affections variées comme l'épilepsie, l'accouchement ou encore les fistules, reflètent la fusion complexe entre magie et religion. Il existe d'ailleurs, durant toute cette période, de multiples représentations du Christ apothicaire et du Christ médecin capables de guérir le corps et l'âme.

À travers les siècles, la réflexion médicale a également évolué sous une autre approche qu'on pourrait qualifier de plus « rationnelle ». Comme le démontre l'assyriologue Jean Bottéro à travers ses travaux, il y a une assimilation de la magie et de l'empirisme dès les temps anciens, avec une coexistence des pratiques médicales et magiques(5). A titre illustratif, des lettres de médecins babyloniens évoquent des pratiques médicales dépourvues de références à des pratiques magiques ou divines. Quant à Hippocrate⁵, Bien que dans le « Serment⁶ », il en appelle aux dieux et déesses, ses ouvrages sont dénués d'incantations ou pratiques magiques. Cela atteste que l'art de guérir pouvait dès cette époque être perçu comme une science purement objective et humaine. La seconde partie de ce travail se penchera donc naturellement sur les grandes théories, plus « rationnelles » pour leurs auteurs, qui ont façonné la pensée médicale à travers les siècles. Du modèle hippocratico-galénique aux théories des analogies, des signes du zodiaque à la poudre de sympathie et au magnétisme animal, chaque chapitre examine une perspective unique qui a guidé la pratique médicale de son temps.

Enfin, la discussion explore les pratiques magico-religieuses qui ont pu persister à notre époque, souvent associées à l'usage des médicaments.

⁵ Hippocrate de Cos est médecin et philosophe grec (460av. J.-C. – 377av. J.-C.), considéré comme le Père de la médecine.

⁶ Cf. Annexe

PARTIE I : REMEDES, PRIERES, RITES ET MAGIE

Chapitre 1 : ÉPOQUE ANTIQUE

Section I. Médecine et Magie en période Mésopotamienne

Les découvertes archéologiques de tablettes sumériennes et akkadiennes⁷ révèlent une richesse de connaissances médicales remontant au troisième millénaire avant notre ère. Ces textes, classés en différentes catégories telles que les listes de remèdes, les formulaires et les recueils de prescriptions thérapeutiques(5), constituent une source précieuse d'informations sur les méthodes de traitement et les pratiques médicales et pharmaceutiques de l'époque.

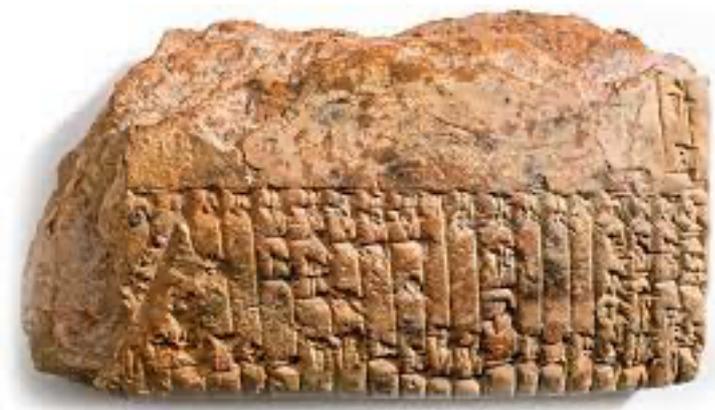


Figure 1 : Tablette de Nippur, III^e millénaire av.J.-C.

(museudafarmacia.pt, 2024)

Parmi ces textes, la tablette de Nippur⁸, première pharmacopée connue et découverte en 1948, offre un aperçu des pratiques sumériennes, mettant en lumière l'utilisation de substances minérales, animales et végétales dans la préparation de remèdes(6). Toutefois, ces documents ne se limitent pas à la seule pratique médicale ; ils révèlent également l'importance de la magie dans le processus de guérison. La collection Konyunjik de Londres, conservée au British Museum, qui, composée de douze tablettes, révèle une série de remèdes entrelaçant magie et religion. Cette série débute par les mots : « *Quand celui qui pratique les incantations entre dans la maison du malade [...]* »(7).

⁷ Cf. Annexe

⁸ La tablette de Nippur est la tablette la plus ancienne concernant la médecine, datant de la fin du III^e millénaire av. J.-C.

En effet, la magie mésopotamienne était étroitement liée à la religion et souvent utilisée comme moyen de soulager tant le corps que l'esprit en détresse. Les praticiens médicaux faisaient souvent appel au surnaturel pour apaiser les dieux et contrer les présages néfastes. Les textes médicaux eux-mêmes, bien qu'ils fournissent des indications sur la préparation et l'utilisation des remèdes, laissent entrevoir l'existence d'une dimension magique dans le processus de guérison, avec des références à des incantations et à des pratiques rituelles.

Ainsi, dans cette région du croissant fertile, ils ne faisaient pas de distinction nette entre la "science rationnelle" et la magie. Les médecins mésopotamiens avaient recours à des incantations magiques tout en préconisant des remèdes médicamenteux, la coexistence de ces deux domaines étant la norme.

1. Les praticiens médicaux

Selon les époques et les régions du royaume, la pratique médicale a évolué et a été soumise à divers changements. À partir du II^{ème} millénaire avant Jésus-Christ (av. J.-C.), les sources ne mentionnent plus que deux types de thérapeutes : l'Asû et l'Āsipu(6). Ces deux spécialistes étaient présents à la cour des souverains et ont parfois même joué un rôle diplomatique, notamment avec l'Égypte(6).

Āsipu : Exorciste-Guérisseur

L'Āsipu se rapproche du prêtre ou du sorcier, considérant la relation entre la maladie et les forces divines ou démoniaques avec des diagnostics empreints de superstitions et des remèdes en large partie incantatoires. Pour pratiquer ces rituels magiques, l'Āsipu devait se baser sur des textes tels que le SA.GIG(8) qui rassemble tous les présages relatifs aux maladies et à leurs diagnostics (divination) ou encore le Manuel de l'Exorciste⁹. (6,8,9)

⁹ Le Manuel de l'Exorciste est une liste d'œuvres et de connaissances du I^{er} millénaire av. J.-C. que doivent maîtriser les Āsipu.

Dans ce registre de magie thérapeutique, l'Āsīpu est le praticien que l'on connaît le mieux. Cependant, d'autres guérisseurs utilisent également la magie, tels que le muslahhu, également connu sous le nom de « charmeur de serpent », l'essebu, désignant l'homme-hibou, ou encore la femme-qadistu(8).

Asû : Les Médecins

Une alternative moins fréquente était représentée par les Asû, qui se rapprochaient davantage des médecins contemporains. Ils se concentraient sur les symptômes physiques, soignaient des fractures, des blessures et préparaient eux-mêmes les remèdes. Ces médicaments populaires à base d'herbes, de produits animaux et minéraux, étaient des potions, lavements et cataplasmes(6,8,9).

D'après le Code de Hammurabi, un ensemble de lois babyloniennes datant d'environ 1750 av. J.-C. et inscrit en écriture cunéiforme sur un grand monolithe de basalte conservé au Louvre, un Asû peut être tenu responsable de la mort d'un patient ou par exemple de la perte de son œil lors d'une intervention chirurgicale(6).

Les médecins sont clairement identifiés et placés sur un pied d'égalité avec les prêtres, mettant en lumière la forte interconnexion entre la médecine et la religion. En Babylonie, le pouvoir des prêtres dans la sphère publique dépassait parfois celui de la royauté. Par exemple, dans les lettres de Boghaz-Keul, un Asû est désigné avec le titre de "médecin suprême du dieu Mardouk", ce qui souligne l'importance accordée à la médecine dans le contexte religieux à travers l'attribution de titres honorifiques sacerdotaux aux praticiens médicaux(6).



Figure 2 : Scène de guérison d'un patient, Plaque de Lamashtu, VIIIème siècle av. J.-C., Musée du Louvre
(wikipedia.fr , 2007)

2. Fondements de la Médecine Mésopotamienne

2.1. Dieux Guérisseurs

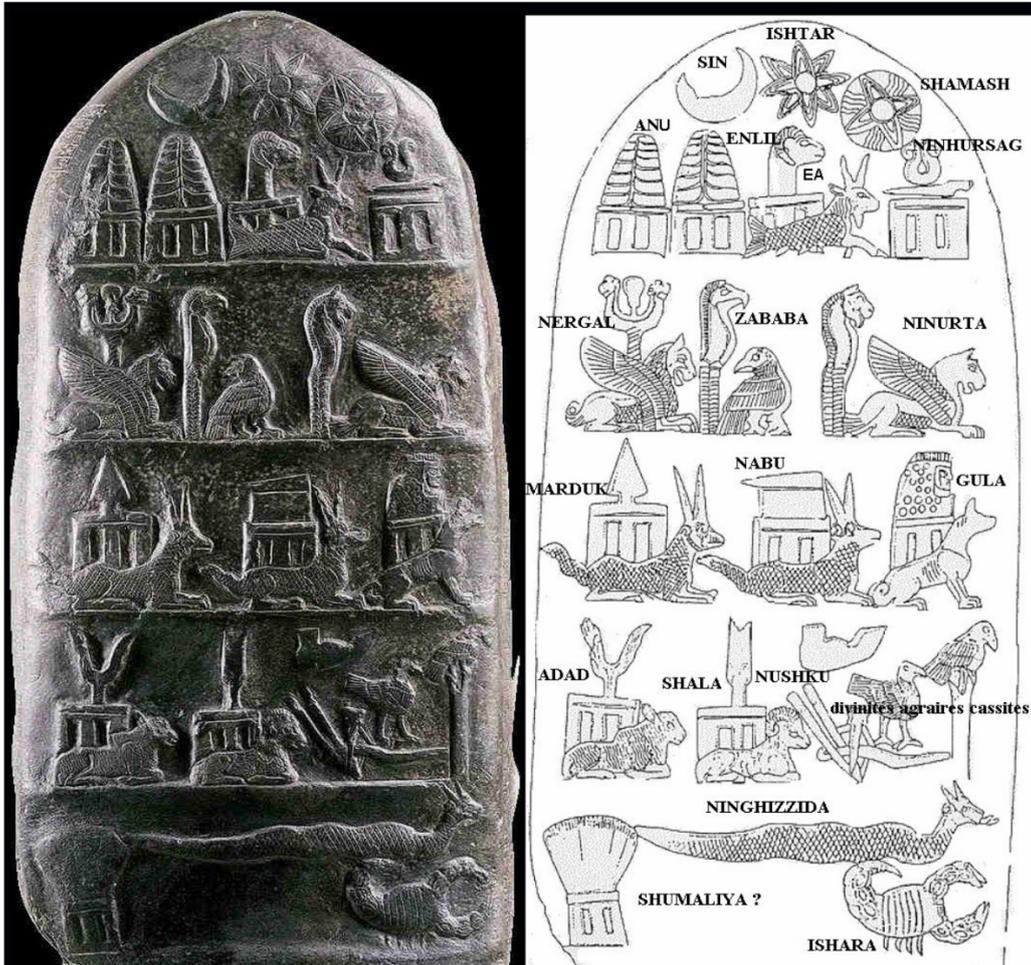


Figure 3 : Kuduru de Meli-Shipak représentant les Dieux Mésopotamiens, XIIème siècle av. J.-C., Musée du Louvre

(lartauxquatrevents.com, 2016)

En Mésopotamie, les dieux étaient intrinsèquement liés à la santé et à la maladie.

La médecine, prospérait sous les auspices de Nabou pour les Assyriens, et de Mardouk pour les Babyloniens(7), ce dernier se distinguant comme le dieu guérisseur de toutes les maladies, patron des exorcistes, maitre des destins et de la vie elle-même. Il est également qualifié de seigneur de l'incantation(10).

Gula, fille d'Anu¹⁰, se révèle comme la protectrice des médecins, apte à guérir les malades par son attouchement purificateur(10) :

«Que la divine guérisseuse Gula, capable de rendre la vie aux mourants, le rétablisse par l'attouchement de sa main!»(10)

Mais aussi à punir les parjures en inoculant des maladies.

Nergal, en sa qualité de dieu des enfers, détient le pouvoir funeste de propager les épidémies mortelles, tandis que Pazuzu, chef démoniaque vénéré depuis le premier millénaire avant J.C., oscille entre la malédiction et la bénédiction, invoqué tantôt pour repousser les fléaux que pour conjurer les vents pestilentiels(10).

Ea, dieu des eaux souterraines et de la sagesse, transmet aux Hommes les connaissances médicales et magiques qui les préservent des fléaux divins, partageant le patronage de l'exorcisme avec son fils Mardouk(10).

Ishtar, déesse de la grâce et de la fécondité, détient un pouvoir ambivalent, capable d'insuffler la vie comme de l'ôter. Dans les traditions sémitiques, elle est parfois appelée Joledeth, soulignant son lien avec le processus de naissance. Plus tard, dans la mythologie grecque, Ishtar sera assimilée à la déesse Eilithyia, également associée à l'accouchement et à la maternité.(10)

Tandis que Mama, déesse des accouchements, guide les femmes à travers les naissances les plus ardues. Cette divinité est assimilée à Nintud, elle aussi déesse de l'enfantement(10).

Enfin, Sin, le dieu de la lune, veille sur les herbes médicinales, leur conférant le pouvoir de détruire les démons, et protège les accouchées dans la mythologie sumérienne.(7)

¹⁰ Anu en Akkadien ou An en Sumérien est le dieu mésopotamien du ciel.

2.2. Perception de la Maladie en Mésopotamie

«Les hommes se complaignent, seigneur Ea :

Le mal venu de vous consume la terre!

Seigneur Ea, les gens murmurent :

Le mal venu des dieux consume la terre!

Puisque vous nous avez créés,

Éloignez donc de nous

Maladies, Fièvres, Épidémies et Pestilences!»

- tablette XI du Poème de Gilgamesh(10).

Dans la mythologie mésopotamienne, les récits anciens offrent un éclairage fascinant sur la perception des maladies, révélant une approche complexe qui intègre des éléments naturels, surnaturels et divins. Ces mythes, transmis à travers des textes sacrés et des poèmes, nous permettent de comprendre comment les Mésopotamiens percevaient les affections qui affectaient leur existence.

Le Poème d'Atrahasis¹¹, par exemple, expose une vision des origines de l'humanité et des maux qui l'ont frappée. Il raconte comment les premiers Hommes étaient conçus comme immortels, jusqu'à ce que le dieu Enlil¹² décide d'envoyer des calamités pour réduire leur nombre. Plus tard, Ea intervient pour rendre les humains mortels, rétablissant ainsi un équilibre dans le monde(8).

Dans un autre mythe, « la Descente d'Ishtar aux Enfers », la déesse traverse sept portes infernales pour atteindre Ereskigal¹³. Cette dernière sera frappée par Ishtar de 60 maladies(8). Ce récit souligne le lien étroit entre les divinités et les afflictions

¹¹ Le Poème d'Atrahasis est un poème akkadien sur l'origine de l'humanité, datant de -1700 (composé au XVIIIe s. ou XVIIe s. av. J.-C) ; actuellement exposée entre le British Museum de Londres et le Musée d'art et d'histoire de Genève.

¹² Enlil est le dieu des vents et roi des dieux au IIIème millénaire avant notre ère.

¹³ Ereskigal est la reine des enfers.

humaines, montrant comment les dieux pouvaient infliger des souffrances en réponse aux actions des Hommes.

Les anciens Mésopotamiens percevaient également les maladies comme des souillures physiques nécessitant des traitements magico-religieux pour être purifiés. Ils attribuaient souvent ces maladies à des causes naturelles telles que la chaleur, la poussière et les piqûres d'animaux.(10) Les Mésopotamiens essayaient par exemple de se protéger des piqûres de moustiques par des incantations :

« *Moustique, moustique, envolé-toi! moustique minime, en arrière! De devant Bur-lipê retourne!* »(10)

Mais aussi à des interventions surnaturelles. Lorsqu'une malédiction, connue sous le nom de māmītu, frappe le patient les symptômes se manifestent généralement dans la partie inférieure du corps. La malédiction māmītu survient après que le patient ou sa famille a transgressé consciemment ou non une règle. Une incantation énumère les transgressions possibles, qui incluent le meurtre, le vol, le parjure, la sorcellerie, l'arrogance envers les dieux ou les Hommes, ou encore le contact avec des personnes ou des substances maudites. En conséquence, le dieu offensé retire donc sa protection au fautif, le rendant vulnérable à toutes les maladies. Néanmoins, il arrive que les dieux envoient directement la maladie comme punition(8,10).

« *Si ses tempes droite et gauche lui font mal et si ses yeux droit et gauche sont couverts d'une ombre : cet homme a blasphémé son dieu ou le dieu de sa ville (...).* »

« *Si son œsophage présente une constriction, il a mangé l'interdit de son dieu.* »¹⁴ (10)

¹⁴ Les extraits cités sont tirés du "Code d'Ur-Nammu", l'un des plus anciens recueils de lois connus, rédigé vers 2100 avant J.-C. en Mésopotamie, durant le règne du roi Ur-Nammu. Ce code couvrait divers aspects de la vie quotidienne, y compris les relations sociales, les contrats, les procédures judiciaires et les punitions en cas de transgression des lois divines.

Une grande partie de la magie thérapeutique repose sur la procédure du jugement, le « dinu »(8), où le patient est jugé par des dieux en colère. Le remède contre cette forme de malédiction comprend deux étapes : la destruction des fautes de la victime, souvent par le feu, et la réconciliation du patient avec son dieu en colère. Le traitement recommandé est le rituel « namerimburruda »(8).

« Puissent (toutes) les fautes (que j'ai commises) contre mon dieu [et ma déesse] être dissipées. Puisse le cœur fâché de mon dieu et de [ma déesse] s'apaiser (revenir à lui). Puisse ton cœur hostile [se calmer] Puissent [tes] émotions être dissipées (puisse ton intérieur être libéré) pitié »(8).

Dans les textes mésopotamiens, les références aux sorciers sont fréquentes, mettant en lumière leur rôle dans la propagation des maladies et des malédictions. La sorcellerie appelée kispù(8) représentait une menace sérieuse. Cette forme de malédiction, symbolisée par la métaphore de la "main de l'homme" (qât améliti), se manifeste souvent dans la partie supérieure du corps, comme les poumons ou l'épigastre(8).

« Que Sin lui impose une hydropisie; qu'il revête son corps de lèpre comme d'un vêtement : que Gula mette dans son corps un empoisonnement sans issue; que les dieux lui destinent le sort de ne plus voir, l'obturation des oreilles, le mutisme de la bouche! »(10)

Le traitement recommandé consiste à éradiquer la malédiction dès qu'elle touche le patient, en le purifiant de la même manière qu'on enlèverait un vêtement souillé ou qu'on laverait une tache impure. Les incantations utilisées dans ce rituel invoquent souvent la formule « attimannu kassaptu », qui signifie « qui que tu sois, sorcière »(8). Cependant, dans certains cas, les rituels sont plus précis et exigent même d'appeler la sorcière ou le sorcier responsable par leur nom.

Les entités surnaturelles telles que les démons et les spectres étaient également associées aux maladies, considérées comme les agents de punition divine ou les

vecteurs de souillure. Ces créatures étaient souvent invoquées dans les rituels de guérison, où l'on cherchait à conjurer leur influence. (7,8,10)

Selon les croyances de l'époque, sept principaux démons(7) étaient responsables de causer diverses maladies, bien que chaque affliction puisse être personnifiée comme un démon distinct. Tandis que les spectres ou « esprits-etemmu »(8) étaient des entités souvent associées aux morts et étaient perçues comme des manifestations d'énergies néfastes échappant du royaume des défunts lors de décès violents ou de rituels funéraires manqués. Selon les croyances de l'époque, les spectres pouvaient se manifester sous différentes formes, telles que des vapeurs ou des vents, et ils étaient considérés comme des agents capables de causer des désordres mentaux (en s'introduisant par l'oreille du malade) et physiques chez les vivants(10).

« Si son esprit est dérangé sans que sa raison soit prise: main d'un spectre vagabond; il mourra » (10).

Les maladies causées par ces entités surnaturelles sont souvent désignées sous des noms tels que la "main de tel dieu ou déesse". Parmi les divinités qui sont réputées toucher les patients de leur main, on retrouve fréquemment des figures telles que Ishtar, Samas, Sin, Gula, Adad, Nergal, Ninurta, Sulpaea, Dilbat, Mardouk, et bien d'autres encore. De même, les démons et les esprits sont également associés à cette action, comme en témoignent des mentions telles que la « main du spectre », « la main de Kubû », « la main de Lamastu », « la main de Sulak », « la main de l'ali-malfaisant », « la main de l'Ardat-lili », « la main de l'Abbâzu », « la main du Mukil-rês-lemutti », « la main de Bennu » ...(8)

Bien que nous parlions de causes naturelles et surnaturelles, les deux se confondent et s'entremêlent. Suite à l'observation des animaux comme vecteurs de maladies, ils les ont considérés comme des divinités. Par exemple, dans la mythologie babylonienne, le dieu de la peste et de la destruction était représenté sous la forme d'une mouche nommée Vergal(7).

2.3. Pratiques de Guérison

Les sources médicales principalement composées de textes thérapeutiques se structurent généralement en trois parties distinctes. Tout d'abord, elles décrivent les signes cliniques (bultu), débutant souvent par « summa amēlu » (si un homme), parfois avec le nom précis de la maladie. Ensuite, vient une section qui commence par « ana TI-sú » (pour le guérir), énumérant les ingrédients à préparer et à administrer au patient ou détaillant un rituel. Enfin, la prescription se termine par un pronostic final, soit « iballut » ou « ina'es » (il guérira) ou (il se rétablira). Bien que rarement négatif, ce pronostic peut l'être en cas de maladie prolongée(8).

2.3.1. Pratiques magiques

La maladie entraîne la mise en place d'une discipline dédiée au soulagement du malade, sous la surveillance bienveillante des dieux, qui occupent une place centrale dans le processus de guérison. Les praticiens médicaux opèrent en accord avec les volontés divines, reconnaissant leur rôle crucial dans leur intervention.

Dans ce contexte, le recours au surnaturel devient incontournable pour apaiser les dieux et contrer les présages malheureux. La magie mésopotamienne, étroitement liée à la religion, apparaît comme un moyen privilégié pour traiter à la fois les affections physiques et spirituelles. Ainsi, la magie et la médecine sont étroitement liées, la première servant souvent à soulager l'Homme des maux associés à la maladie.

L'utilisation de la magie confère un sentiment de contrôle sur un environnement parfois hostile. Elle intervient avant la réalisation d'événements prédits par la divination et, dans le domaine médical, elle est employée pour restaurer l'équilibre après l'apparition d'une maladie, soulignant ainsi son importance cruciale dans le processus de guérison.



Figure 4 : Plaque assyrienne de conjuration (-911 / -604), Musée du Louvre
(Ollivier.T, collection.louvre.fr , 2008)

En conséquence, lorsque des malheurs et des maladies frappent les habitants du croissant fertile, ils sont interprétés comme des châtiments pour leurs péchés. Pour contrer ces représailles divines, deux moyens étaient disponibles. La divination, qui permettait d'anticiper l'avenir et de prévoir les événements malheureux, tandis que l'exorcisme ou les rituels magiques intervenaient pour améliorer la situation ou prévenir de nouveaux malheurs.

Ces pratiques reposaient sur deux éléments accessibles à l'Homme : la main et la parole. La main était utilisée pour pratiquer des rituels visant à purifier, transformer, nettoyer ou détruire, en faisant usage d'éléments de la nature par exemple. Quant à la parole, elle était un outil tout aussi puissant et complémentaire, récitant des incantations destinées à repousser les entités ayant perturbé le bien-être du malade(8).



Figure 5 : Amulettes protectrices pour femme enceinte, contre la démons Lamashu, suspendues dans les chambres à coucher, British Museum

(wikipedia, 2019)

2.3.1.1. Rituels médicaux

Dans une incantation, il est mis en scène Ea qui enseigne à son fils Mardouk un rituel médical destiné à soigner l'Homme par l'utilisation d'eau sacrée provenant du Tigre et de l'Euphrate, ainsi que l'invocation d'incantations spécifiques pour purifier le patient et éloigner les démons malveillants :

« [Va, mon fils, (prends un récipient)] verses-y (de) l'eau du printemps, de l'eau du Tigre et de l'eau de l'Euphrate, [introduis-y du tamaris-binu et une plante-mastakal et sur cette eau, récite l'incantation d'Eridu et asperge cet homme de (cette) eau, passe lui l'encensoir et la torche, (afin que) le démon-Namtar qui est dans le corps de l'homme, puisse se déverser comme de l'eau, (...) puisse le héros du ciel, la voix de sa puissance être là pour toi, [puissent le démon-utukku malveillant, le démon-alu malveillant, l'esprit-etemmu malveillant, le démon-gallu malveillant (qui sont) dans (son) corps être enlevés], Entoure les côtés de son lit avec de la farine de blé, réservée aux dieux (et) avec de la farine d'orge, réservée aux esprit-etemmu, afin que les démons n'approchent pas l'homme, place [l'arme faite en bois-eru] à sa tête [et] fais traverser [le démon-utukku malveillant] (et) fais-le se tenir à côté, puissent la maladie et la sorcellerie-upisu ne pas s'approcher de lui, par l'incantation de ses pures mains, puisse-t-il se

calmer, [puisse-t-il être confié] sain et sauf dans les mains bienveillantes de son dieu. Incantation (contre le) démon-utukku malveillant »(8).

Les rituels médicaux mésopotamiens étaient des procédures complexes impliquant des éléments naturels tels que l'eau, les plantes et le feu, ainsi que des incantations sacrées(8). Ces rituels pouvaient s'accompagner de prières et gestes particuliers. Par exemple, il était courant de ligoter le malade, puis de le délier tout en récitant des formules spéciales, dans le but de le libérer de sa maladie. De même, on pouvait répandre des grains de froment pendant des cérémonies particulières, symbolisant ainsi un acte de guérison ou de purification(7).

Ces rituels se déroulaient généralement sur plusieurs jours et pouvaient être classés selon différents critères. Certains avaient une fonction prophylactique, comme le rituel « Mis-pi » qui purifiait la bouche à l'aide d'eau(8) ou les ablutions rituelles dans les fleuves, souvent associées aux rites dédiés à la divinité Ea, considérée comme la source de toute connaissance médicale(7).

D'autres, tels que le « Rituel du roi substitut », étaient conçus pour prévenir de mauvais présages affectant le roi. Certains rituels étaient plus personnels et non malveillants, comme le rituel « SÀ.ZI.GA » visant à stimuler la libido. En revanche, d'autres étaient explicitement thérapeutiques, telles que « Magli », qui combattait la sorcellerie en brûlant des figurines, ou « Surpu », destiné à contrer la malédiction-mamitu en brûlant ses symboles(8).

De plus, il était courant de procéder à des purifications rituelles après des épidémies, visant à éliminer les influences néfastes et à restaurer l'harmonie :

« Dis à mon Seigneur, ainsi (parlé) ... ton serviteur. Le dieu vient de se calmer envers le pays [tout entier]. Depuis le mois d'[Abum], le 25 jusqu'au mois de T'irum, le 5 au soir, la Divinité a sévi. Le(s) malade(s) qui ... avai(en)t été touché(s), (ont) survécu et, au mois de T'irum, le 10, j'ai fait prendre les présages pour enterrer le tas (des morts). La divinité vient de répondre (oui). Tout un chacun de ceux qui subsistaient, a enterré le cadavre qui lui incombait. Au

mois de Tírum, le 14, les Exorcistes et les Lamentateurs ont purifié la ville. Le Dieu vient de se calmer envers le pays. Que mon Seigneur le sache »(8).

De plus, ces rituels magiques, destinés à rétablir l'harmonie entre l'Homme et le divin en éloignant les démons et en apaisant les dieux irrités, combinaient à la fois des gestes rituels et des incantations.

Ces paroles sacramentelles étaient fréquemment adressées aux dieux et déesses afin de solliciter leur assistance dans la guérison des maladies et dans la protection contre les forces malveillantes, comme le souligne l'invocation :

« Que mon dieu se tienne à ma droite, ma déesse à ma gauche »(11).

Ces incantations avaient pour fonction de diriger l'opération vers l'objet visé :

« O toi qui m'as ensorcelé, toi qui m'as fait ensorceler, toi qui m'as maléficié, toi qui m'as abattu, toi qui m'as fait prisonnier, toi qui m'as accablé, toi qui m'as anéanti, toi qui m'as jeté un charme, toi qui m'as lié, toi qui m'as souillé, toi qui m'as aliéné mon dieu et ma déesse, toi qui m'as aliéné parents, frère, sœur, amis, voisins, serviteurs »(11).

Tandis que la description détaillée des démons et de leurs méfaits permettait de déterminer précisément la nature des exorcismes. En cas d'incertitude malgré la divination, l'exorciste énumérait toutes les espèces de démons/spectres auxquelles il croyait avoir affaire, afin d'éviter toute erreur dans le processus d'éloignement du mal :

« Que ce soit l'utukku méchant, l'alu méchant, l'ekimmu méchant, le gallú méchant, l'ilu méchant, le rabisu méchant, la labartu, le labasu, l'ahhasu, le líli, la lílít, l'ardat líli, la 'main du dieu', la 'main de la déesse', l'accablement de la fièvre, Lugalurra, Lugalutulpaea, Namtar, 'celui qui lève la mauvaise tête', la mort, le feu, la flamme, le 'mugissant', l'ekimmu de la

famille, l'ekimmu d'un étranger, un mal quelconque, quel qu'il soit, un fléau qui n'a pas de nom, la peste, l'égorgeur, le châtement, la perte, la destruction... »(11).



Figure 6 : Fragments d'une tablette de rituels d'exorcismes contre les maux causés par les démons Utukku, Metropolitan Museum of Art de New York

(MET, wikipedia, 2017)

2.3.1.2. Divination

La divination jouait un rôle crucial dans la pratique médicale de la Mésopotamie, permettant aux devins d'anticiper les malheurs et les maladies à venir. Cette civilisation ancienne croyait que les dieux envoyaient des signes précurseurs pour avertir les Hommes des événements futurs, et la divination servait à interpréter ces présages et à prendre des mesures préventives en conséquence. Ces présages pouvaient revêtir un caractère positif ou négatif, selon leur interprétation. Il était également admis que les décisions divines pouvaient être révisées, offrant ainsi la possibilité d'éviter les événements malheureux.(8,10,11)

Les devins mésopotamiens observaient attentivement les signes divins présents dans la nature, les astres, le comportement des animaux et des humains, ainsi que dans les rêves. En se basant sur ces observations, ils conseillaient les mesures à prendre pour éviter les malheurs et les catastrophes. On recense trois grandes compilations de présages : « Summa alu », traitant des signes terrestres, « Summa izbu », traitant des

présages liés aux naissances, et « Enuma Anu Enlil », traitant des présages célestes.(8)



Figure 7 : Modèles de foie divinatoire (-2000 / -1600), Musée du Louvre

(Chipault-Soligny, collection.louvre.fr, 2016)

La divination était ainsi considérée comme une véritable science, complétant les pratiques médicamenteuses et magiques de la Mésopotamie.

2.3.1.3. Exemple des troubles mentaux

Les troubles mentaux étaient bien connus en ancienne Mésopotamie et attribués à des divinités spécifiques. En raison du symbolisme associé aux mains comme symbole du contrôle d'une personne, les maladies mentales étaient qualifiées de "mains" de divinités. Les termes tels que la "Main du fantôme" et la "Main de Dieu" étaient utilisés. Les descriptions demeuraient cependant vagues, complexifiant leur identification selon les termes modernes.(9)

Les médecins mésopotamiens tenaient des registres méticuleux des hallucinations de leurs patients, attribuant des significations spirituelles à ces visions. Par exemple, halluciner un chien était interprété comme un présage de mort, tandis que la vision d'une gazelle suggérait une possible guérison.(9)



Figure 8 : Recettes médicales de Borsippa contre les troubles mentaux, British museum, Londres
(Osama Shukir Muhammed Amin, worldhistory.org, 2016)

2.3.2. Remèdes non magiques

Dans la Mésopotamie du troisième millénaire avant J.-C., les médecins possédaient déjà une connaissance approfondie des propriétés curatives de nombreuses plantes, substances minérales et animales. Selon les tablettes mésopotamiennes, il est estimé que près de 300 espèces(5) étaient utilisées en tant que médicaments (avec ou sans rituels et incantations), dont beaucoup restent encore à identifier.

Les tablettes d'argile mentionnent environ 650 drogues utilisées en médecine, comprenant des produits d'origine végétale, animale et minérale. Parmi les produits végétaux figuraient la jusquiame, l'ail, le fenouil, la moutarde, le chanvre, l'écorce du grenadier, le vin de palme, la graine de lin, la myrrhe, le lycium, le galbanum, le liquidambar, le styrax, la térébenthine, les huiles et l'eau de roses. Les produits d'origine animale incluaient les excréments humains, l'urine du bétail, le lait de vache

et de chèvre, le miel, la cire, les graisses de lion et d'éléphant, etc. Seule une substance minérale, le soufre, était utilisée dans la composition des remèdes(4).

Pour illustrer ces médications, on retrouve des recettes telles que le mélange de dattes et de semences de roseau écrasées dans du vin de dattes pour traiter une attaque d'hypocondrie, ou encore un mélange de lait de génisse, d'amers et de vin de dattes. On mentionne également un remède contre l'ivresse, composé de cendre de bec d'hirondelle et de myrthe, à verser dans le vin au fur et à mesure de la consommation(4).

Les remèdes étaient préparés de manière complexe, sous différentes formes telles que des poudres, des potions, des lotions, des onguents, des pommades, des pilules et même des suppositoires. Les manipulations et opérations pour la préparation de ces médicaments étaient classées en quatre catégories : celles précédant la cuisson, les opérations de cuisson, les opérations de refroidissement et les opérations communes aux trois groupes précédents(5).

Les découvertes archéologiques des tablettes mésopotamiennes fournissent un précieux éclairage sur les pratiques médicales et magiques de l'ancienne Mésopotamie, mettant en lumière le rôle essentiel de la magie dans le processus de guérison. Ces textes révèlent une approche holistique de la santé, où la médecine et la religion étaient étroitement liées. Ces pratiques ont cependant dépassé les frontières géographiques et historiques de la région du croissant fertile pour s'installer sur les rives du Nil, influençant ainsi une autre civilisation ancienne : l'Égypte antique.

Section II. Médecine et Magie en période Égyptienne Antique

1. Les praticiens Médicaux

La transmission du savoir médical suivait un processus évolutif. Initialement transmis oralement, le savoir se consolidait dans les "maisons de vie". Ces institutions mises en place dès la 1^{ère} dynastie¹⁵ et placées sous l'autorité de l'institution du temple sont assimilables à des universités. Ces établissements servaient de centres où praticiens, copistes et scribes collaboraient pour préserver et enrichir les connaissances médicales, soulignant ainsi l'importance de l'éducation structurée dans le domaine de la médecine égyptienne antique. La transmission du savoir médical était un processus sacré, honoré par des monuments commémoratifs dédiés aux médecins égyptiens de l'élite lettrée(12).



Figure 9 : Vestiges d'une maison de vie à Thèbes

(Leblanc.C, mafto.fr, 2004)

Ces monuments soulignaient le fondement religieux de leur éducation médicale, mettant en avant des mythes et des sages déifiés tel que le sanctuaire de la reine

¹⁵ La 1^{ère} et 2^{ème} dynastie, représente la période thinite allant d'environ -3150 à 2700.

Hatchepsout situé à Deir el-Bahari où sous Ptolémée II¹⁶, une salle fut consacrée au culte d'Imhotep et d'Amenhotep fils de Hapou, des hommes élevés au rang des dieux(13).

Comme en Mésopotamie, il existait plusieurs types de praticiens en Égypte Antique :

Ouabou : Prêtres-Médecins de la Cour du Pharaon

Les Ouabou, consacrés à Sekhmet ou Thot, exerçaient en tant que prêtres-médecins au service de l'aristocratie et du Pharaon. Leur approche médicale était profondément enracinée dans la religion, faisant usage de textes médicaux sacrés et de rituels pour prodiguer des soins à la classe dirigeante(12).

Sounou : Médecins du Peuple

En contraste, les Sounou tiraient leurs connaissances des livres et de l'expérience empirique, apportant des soins pragmatiques à la population générale. Leurs méthodes étaient moins rituelles et plus accessibles(12).

Saou : Magiciens, Sorciers et Exorcistes

Les Saou, disciples du dieu Serket, se définissaient en tant que magiciens, sorciers et exorcistes. Leur approche médicale était empreinte de mysticisme, utilisant des formules magiques, des incantations et des amulettes pour traiter des maux souvent perçus comme inexplicables(12).

¹⁶ Ptolémée II (308 av. J.-C. – 246 av. J.-C) est un pharaon et roi d'Égypte de la dynastie lagyde



Figure 10 : La médecine égyptienne, de « L'histoire de la médecine » de Robert Thom, 1952

(egypt-museum.com, 2022)

Malgré leurs différences, une constante demeurait : le fondement religieux. Le mythe religieux constituait une toile de fond essentielle pour toutes les catégories de thérapeutes. Qu'ils soient prêtres-médecins, médecins du peuple ou magiciens-rebouteux, tous étaient imprégnés de croyances religieuses.

2. Fondements de la Médecine Égyptienne

2.1. Divinités Médicales

2.1.1. Dieux guérisseurs

Les divinités égyptiennes jouaient un rôle crucial dans la société égyptienne et dans le domaine médical.

Isis, la déesse des remèdes, était réputée pour ses guérisons miraculeuses, intervenant même dans les rêves des malades. Elle était surnommée la "grande magicienne" et patronne des magiciens. Selon la légende, Isis parvint à ressusciter Osiris en réunissant les fragments de son corps dépecé par Seth, et cette capacité de résurrection était étendue symboliquement à tous les malades, chacun étant considéré comme Osiris et susceptible d'être guéri par Isis(13,14).



Figure 11 : Osiris entouré par Horus à gauche et Isis à droite. XXIIème dynastie, Musée du Louvre

(wikipedia, 2018)

Horus, fils d'Isis, était également associé à la médecine, détenant la connaissance des remèdes et de la divination. Son culte s'étendit à Létopolis (l'actuelle ville d'Oussim en Égypte), où il devint Horus Mekhenty-Irty, le dieu aux deux yeux symbolisant le soleil

et la lune. Il est qualifié par les égyptiens de « médecin-chef dans la maison de Rê » et guérisseur des maladies ophtalmiques(13,14).

Dès le III^{ème} millénaire avant J.-C., des textes mentionnent les soins donnés aux yeux, mêlés de pratiques magiques. Les oculistes, ancêtres des ophtalmologistes, étaient sous la protection de Douaou comme le démontre le nom et la titulature de nombreux oculistes comme Ni-ankh-Douaou qui signifie la vie appartient à Douaou, Wash-Douaou (l'exalté par Douaou) ou encore Douaou-Khouif (que Douaou protège). Hathor, déesse, également associée aux yeux et aux oculistes, était honorée à Héliopolis. Son culte, lié à la guérison oculaire, sera ultérieurement remplacé par celui d'Horus(13).

Plus tard, Thot, également associé à la sagesse et à la magie devient le nouveau patron des oculistes, qui selon le mythe, aurait remis en place l'œil d'Horus qui a été arraché lors de son combat contre Seth, dieu du mal, et lui a rendu la vue. Thot, surnommé « celui qui mesure » était désigné comme dieu de la science, inventeur des sciences exactes, des mathématiques, des arts, de la théologie, des sciences secrètes, de la magie et des formules curatives. Il est également crédité de la rédaction de livres sacrés. Les Grecs l'ont ultérieurement identifié à Hermès Trismégiste(13).



Figure 12 : Amulette en forme de l'œil d'Horus (l'Oudjat), 664-332 av. J.-C., Musée des antiquités de la bibliothèque d'Alexandrie

Enfin, Ra ou Rê, vénéré à Héliopolis, était quant à lui considéré comme le médecin suprême(14)

2.1.2. Médecins déifiés

Les médecins de l'Égypte antique, dévoués à l'art de la guérison, étaient parfois déifiés et élevés au rang de dieu.

Imhotep, personnage multidimensionnel de la troisième dynastie¹⁷, était le Premier ministre du pharaon Djeser¹⁸ et un médecin et architecte renommé. Connu pour son mausolée funéraire à Saqqarah, celui qui vécut vers 2800 av. J.-C., a également laissé des enseignements moraux, des traités d'astronomie et de médecine étudiés pendant des siècles, tel que le papyrus original d'Edwin Smith. Plus tard, il sera vénéré comme un héros guérisseur et divinisé en tant que descendant du dieu Ptah. Des sanctuaires dédiés à sa mémoire seront érigés, où les malades participeront à des séances d'incubation dans le dessein de susciter des songes thérapeutiques, s'inscrivant ainsi dans une tradition similaire à celle des Asklépeion d'Athènes ou d'Épidaure, que nous explorerons dans la suite de cette thèse(15).



Figure 13 : Statuette d'Imhotep (664-332 av. J.-C.). Musée des antiquités de la bibliothèque d'Alexandrie

Aux côtés d'Imhotep, Amenhotep fils de Hapou a également été l'objet d'un culte parmi les Égyptiens, invoqué sous le nom « d'Amenhotep le sage ». Le souvenir de sa sagesse semble avoir perduré jusqu'à la période ptolémaïque¹⁹, où il est parfois associé au dieu grec Asclépios. Un hymne à Amenhotep fils de Hapou, découvert au temple de Ptah à Karnak en Égypte et datant de la période romaine, témoigne de la pérennité de son influence médicale et spirituelle(12,13).

¹⁷ La 3^{ème} dynastie fait partie de l'Ancien empire (2700 av. J.-C. – 2200 av. J.-C.).

¹⁸ Djeser ou Djoser est le 1^{er} roi de la III^{ème} dynastie égyptienne et fondateur de l'ancien empire dont le règne est de -2691 à -2625 environ.

¹⁹ La période ptolémaïque ou dynastie lagide (d'origine grecque) règne sur l'Égypte de 320 à 30 avant notre ère.

2.2. Croyances Démoniaques

Les Égyptiens attribuaient fréquemment les maladies à des démons qui s'introduisent dans le corps, le perturbent et le rongent de l'intérieur. Des exemples notoires, tels que la stèle de Bentresh²⁰, décrivent explicitement le processus de possession démoniaque et illustrent les croyances profondément enracinées dans la société. Ou encore, le Papyrus Kral, qui relate l'histoire d'Inaros, mettant en lumière la lutte entre les forces divines et démoniaques(16). Confronté à la menace de représailles des puissances maléfiques, le médecin se revendique souvent du dieu Horus, reconnu comme le protecteur de la santé. Par le récit de formules magiques spécifiques, il cherchait à échapper aux violences du dieu-lune Khonsou ou à apaiser la colère de la déesse-lionne Sekhmet(17).



Figure 14 : Stèle de Bentresh (Bakhtan), -1069 / -943, Musée de Louvre.

(Poncet.G, collection.louvre.fr, 2011)

²⁰ La stèle de Bentresh a été découverte en 1843 à Karnak en Égypte et date de la XXI^e dynastie (-1069 – 943 av. J.-C.)

2.3. Pratiques de Guérison

2.3.1. Pratiques médicales dans les Papyrus

Jusqu'aux années 1860, la connaissance de la médecine égyptienne reposait essentiellement sur les textes des auteurs grecs de l'Antiquité, tels qu'Homère et Hérodote. Ces écrivains vantaient la sagesse des médecins égyptiens, considérés comme des érudits divinement inspirés. L'Odyssée d'Homère²¹, au VIIIe siècle av. J.-C., soulignait déjà la qualité des drogues provenant de la vallée du Nil(17).

Cependant, un tournant décisif s'est produit en 1862 avec la découverte du papyrus Edwin-Smith à Thèbes. Datant de la fin de la XIIe dynastie, vers 1780 av. J.-C., ce document pourrait être une copie d'un traité composé sous l'Ancien Empire. Axé principalement sur la chirurgie, il offre un aperçu unique des pratiques médicales de l'époque(5).

Un autre précieux artefact est le papyrus Ebers, datant du début de la XVIIIe dynastie (vers 1580 av. J.-C.). Sous la forme d'une bande de plus de 20 mètres de long, il représente une véritable encyclopédie médicale avec 877 paragraphes détaillant des centaines de remèdes pour diverses affections. D'autres papyrus, tels que le Hearst, le Berlin n°3038 et le Chester Beatty, complètent cette collection, fournissant des recettes médicales variées(5).

Ces textes médicaux, rédigés en écriture hiéroglyphique sur des feuilles de papyrus (*Cyperus papyrus* L.), détaillent des incantations magiques, des symptômes

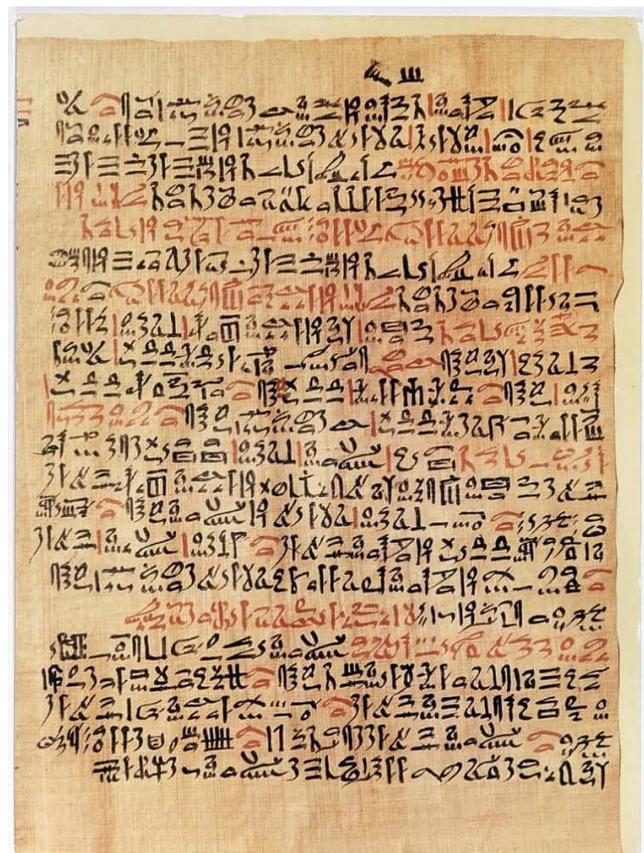


Figure 15 : Papyrus d'Ebers

(egypt-museum.com)

²¹ Cf. Partie1, Chapitre 1, Section III, 1 (mythologie greco-romaine).

de maladies, et des diagnostics assortis des options de traitement. Malheureusement, la fragilité des supports a limité la préservation de ces connaissances médicales anciennes.

Parmi les plantes mentionnées dans les papyrus, l'acacia, l'aloès, le caroubier, le céleri, le chanvre, la coriandre, le cumin, la grenade, le figuier, le pin, le ricin et bien d'autres, étaient utilisés dans divers remèdes. Par exemple, l'acacia et l'aloès étaient prescrits dans des traitements oculaires pour leurs propriétés antiseptiques et astringentes. L'acacia était un composant d'une recette visant à traiter les inflammations des paupières (Ebers n°415) et à lutter contre le trachome²² (Ebers n°383). L'aloès quant à lui était utilisé dans des collyres destinés à traiter les blépharites²³ et les orgelets²⁴ (Ebers n°355, 423). (5)



Figure 16 : *Acacia nilotica*

(Verougstraete.M-A, behance.net, 2014)

Outre les plantes, la médecine égyptienne embrassait une diversité de remèdes, mêlant des éléments inhabituels tels que la graisse et le fiel d'animaux, les écailles de tortue, le lait de vache, les viscères de poissons, les excréments d'animaux etc... Certains remèdes étaient même concoctés avec du miel ou de la bière douce. Afin d'accroître l'efficacité de ces derniers, des incantations, conjurations et fumigations y étaient additionnés, ajoutant une dimension rituelle aux procédures médicales(12). Un

²² Le trachome est une maladie infectieuse de l'œil due à la bactérie *Chlamydia trachomatis*.

²³ Une blépharite est une inflammation touchant les paupières.

²⁴ L'orgelet est une infection bactérienne du bord de la paupière à la racine d'un cil.

exemple illustrant cette relation entre magie et médecine réside dans les formules récitées sur les médicaments. Une incantation tirée du Papyrus Ebers (n°360) déclare:

« Il y a du bruit dans le ciel du sud depuis la tombée de la nuit et de l'orage dans le ciel du nord. Un monceau de têtes coupées est tombé à l'eau. L'équipage de Rê frappe ses pieux parce que des têtes sont tombées dans l'eau. Qui donc les rapportera... ? C'est moi qui les rapporterai... etc »(13).

Cette formule, récitée sur de la bile de tortue mélangée au miel, était destinée à traiter les taies de la cornée²⁵. Une autre pratique consistait à réciter des incantations sur les vases-mesures, conférant une signification sacrée à ces instruments de mesure. Une formule spécifique déclarait :

« Ce vase à mesurer... c'est un vase à mesurer à l'aide duquel Horus mesura son œil. Puisque son œil a été bien mesuré, la vie, la santé et le bonheur ont été trouvés » (H. XIII, 17 - XIV. 2).
(13)

²⁵ Une taie cornéenne est une tâche cicatricielle de la cornée due à une lésion traumatique ou à une inflammation.



Figure 17 : Vase à onguent avec couvercle (-2340 / -2290). Musée du Louvre

(Décamps.C, collection.louvre.fr, 2002)

Les papyrus médicaux couvraient donc divers aspects de la médecine, des soins rationnels avec des formules pour bandages et remèdes aux incantations et rites magiques. Certains de ces documents étaient imprégnés de la mythologie d'Isis et Horus, influençant les croyances médicales de l'époque. A titre d'exemple, chaque paragraphe du papyrus Ebers s'ouvrait sur une incantation, établissant ainsi le caractère divin des thérapies présentées. Ensuite, venait la description des symptômes de la maladie, suivie du diagnostic(17).

Concernant la médecine gynécologique, celle-ci était traitée dans des papyrus distincts, comprenant des formules de protection inscrite sur des objets liés à la naissance et à la nourriture des bébés. Les amulettes utérines en hématite symbolisaient l'ouverture et la fermeture de l'utérus, avec des invocations aux dieux égyptiens pour maintenir l'organe en place(16).

2.3.2. Pratiques magiques et rituels

La médecine dans l'Égypte antique était profondément imprégnée de spiritualité, de rituels et de connaissances médicales considérées comme transmises par les dieux. Certains distinguent la religion en tant que dogme et la magie en tant que rite. La magie impose ses sortilèges pour contraindre les esprits en s'adressant aux faux dieux, la religion, quant à elle, négocie la soumission aux dieux. Cependant, il est important de noter que la médecine égyptienne a fusionné ces deux aspects, entrelaçant habilement les éléments magiques et religieux dans sa pratique.

Le rite, ensemble de gestes accompagnant les incantations, jouait un rôle central dans la pratique médicale égyptienne. Il renforçait souvent les formules magiques, mais parfois, il était l'essence même du sortilège.

Les formules magiques étaient récitées par l'officiant et comprenaient divers éléments tels que(13) :

- des commandements :

« *Écoule-toi, coryza, fils de coryza, qui brises les os, qui fracasses le crâne, qui taraudes le cerveau... A terre, puanteur* » (Ebers n°763)

- des menaces :

« *Disparaïs, larve... ... j'ai préparé... un remède magique contre toi, de mélilot qui te fait du mal, d'oignon qui te nuit, de miel. C'est quelque chose de bon pour les vivants, d'amer pour les morts* » (Zaub. I, 9-2. 6)

- des oppositions :

« *Es-tu venue pour lui causer du mal ?... je ne te laisserai pas lui causer du mal. Es-tu venue pour l'emporter avec toi ?... Je ne te permettrai pas de l'emporter avec toi* » (Zaub., 1, 9-2, 6)

- et des affirmations d'immunité :

« Je suis sain. Comment deviendrais-je malade alors que je suis sain ? J'ai vu la grande catastrophe, mais elle ne m'a pas atteint. Je suis celui qui est sorti sain de la grande catastrophe. Éloigne-toi » (S. XVIII, 19-XIX, 2).

Divers subterfuges étaient utilisés pour diriger le sortilège, allant de la prononciation de noms secrets à l'utilisation d'objets-véhicules, voire à l'application du rituel à des objets liés au sujet, comme des poupées de cire(13).

Les rites revêtaient des formes variées, depuis des accompagnements simples d'incantations jusqu'à des mises en scène complètes représentant les événements souhaités. Le transfert du mal d'une personne à une autre était une pratique courante, par exemple, en instillant les humeurs d'un œil de porc dans l'oreille du malade pour restaurer la vue (Ebers n°356). Un exemple plus surprenant était la guérison de la migraine en frottant le côté douloureux de la tête d'un poisson frit, transférant ainsi la douleur de la tête du malade à celle du poisson (Ebers n°250). (13)

Les noms divins étaient considérés comme une arme puissante contre les forces maléfiques, comme illustré dans un extrait du Papyrus Leyden(13) :

« Tu fuis devant le magicien, devant le serviteur d'Horus aussitôt qu'il cite le nom d'Horus ou le nom de Seth, le Seigneur du ciel. Ainsi meurs-tu et la nouvelle court-elle vers la maison de Rê, qu'Horus a conquis la maladie » (Leyden, I, n°345).

Les guérisseurs pouvaient également solliciter l'attention divine à travers des prières pour contrer l'influence d'ennemis invisibles. Une invocation à la grande déesse Isis témoigne de cette démarche(13) :

« Ô Isis, grande magicienne, délivre-moi, libère-moi de toute chose mauvaise, nuisible, rouge, du mal causé par un dieu, une déesse, un mort, une morte » (Ebers n°02).

Ils demandaient également pardon aux dieux guérisseurs lorsque la maladie était perçue comme un châtement divin(13).

Certains guérisseurs utilisaient des menaces envers les dieux pour exercer une pression, prétendant parfois agir au nom d'autres divinités. Par ailleurs, l'identification aux dieux ou l'attribution de caractéristiques divines aux malades étaient des pratiques répandues. La déification du malade ou de parties spécifiques de son corps visait une protection holistique contre les forces maléfiques(13) :

« Ô ennemi, mâle ou femelle, ne descends pas sur la tête d'un tel, fils d'un tel, car sa tête est la tête de Rê lui-même » (Leyden. I, 348, v. 4, 3-4).

Différentes approches étaient utilisées, allant de la considération des parties du corps comme appartenant aux dieux à la symbolisation de chaque membre comme divin. Parfois, le malade adoptait même des postures répugnantes pour repousser les démons, déclarant son caractère abominable pour éloigner les forces maléfiques(13):

« Je suis l'abomination qui est issue de Buto. Ô Meskhenet, venue d'Héliopolis, ô hommes, ô dieux, ô esprits, ô morts, éloignez-vous de moi. Je suis l'abomination » (S. XVIII, 17-19, n° 3).

La récitation de légendes miraculeuses des dieux était également une pratique visant à susciter des miracles similaires pour la guérison.

Au cours de ces rites, l'utilisation de substances hallucinogènes comme le chanvre indien ou le lotus contribuait à induire des extases ou des visions attribuées à des visites divines. Des éléments symboliques tels que l'eau, l'huile, le vin, les parfums et l'encens ajoutaient un support matériel aux rites en raison de leur signification(5,13).

Les amulettes et les talismans, y compris les nœuds et les fils noués, servaient de véhicules à des forces magiques. Chacun de ces éléments possédait une signification particulière, et les nœuds agissaient comme des gardiens sur une corde pour éloigner

les esprits indésirables ou arrêter un processus physiologique. Leurs vertus étaient intrinsèques ou déduites par analogie, basée sur la croyance en la relation entre les caractéristiques des substances et leurs effets curatifs. Un exemple illustratif provient d'une recette destinée à soulager une femme souffrant de la vulve lorsqu'elle marche(13) :

« *Quelle est l'odeur qu'elle dégage? Si elle dit: 'L'odeur de la viande brûlée,' tu réponds: 'C'est un nemsu du vagin. Tu fais cela : Fumigation avec de la viande brûlée dont elle dégage l'odeur.'* » (K. 5-8).

Les incantations et les amulettes, en particulier la croix de Vie Ankh²⁶, ne constituaient pas simplement des symboles, mais jouaient un rôle essentiel dans la médecine égyptienne en procurant une protection divine(12).



Figure 18 : Croix de vie Ankh

(lessavoirperdudesanciens.com, 2016)

Ces éléments mystiques étaient intégrés aux traitements médicaux, créant ainsi une interconnexion entre la science médicale et la spiritualité, impliquant minéraux, plantes et produits animaux. Ainsi, la médecine égyptienne antique révèle un monde où la guérison était bien plus qu'une science, mais une quête sacrée d'équilibre entre le physique et le divin.

²⁶ La croix de Vie Ankh, aussi connue sous le nom de croix ansée, représente à la fois l'immortalité, incarnée par sa présence dans la main des dieux, et le pouvoir du pharaon. Elle est également interprétée comme une clé ouvrant les portes du royaume des morts, symbolisant ainsi la vie éternelle et le pouvoir.

2.3.3. Temples guérisseurs



Figure 19 : Momie d'ibis (-664 / -332).
Musée du Louvre

(Soligny.B, collection.louvre.fr, 2014)

Les sanctuaires et temples occupaient une place significative dans l'Égypte ancienne. Ils revêtaient une importance capitale, étant à la fois des centres de culte religieux, des lieux de rituels et des institutions économiques et politiques. Les temples n'étaient pas seulement des lieux de culte, mais aussi des centres médicaux où les croyances religieuses et les pratiques médicales se mêlaient pour offrir une approche holistique de la guérison. Parmi les plus renommés figuraient le temple de Dendérah, celui de la reine Hatchepsout à Deir el-Bahari, et les Sérapéions²⁷ de Memphis et de Canope(13). À Saqqara, un labyrinthe souterrain renferme des millions d'ibis²⁸ et de cynocéphales²⁹ embaumés, des ex-votos³⁰ de parties du corps humain, ainsi que des chapelles dédiées à divers dieux, parmi lesquelles figure le nom vénéré d'Imhotep(13).

²⁷ Un sérapéum (ou sérapion, sérapéon) désigne un lieu de culte consacré aux divinités gréco-égyptiennes, en particulier à Sérapis. Cette divinité rassemble des aspects d'Hadès, du dieu-taureau Apis et d'Osiris.

²⁸ L'ibis sacré est une espèce d'oiseaux qui était particulièrement vénéré en Égypte comme symbole du dieu Thot.

²⁹ Un cynocéphale désigne un singe dont le museau est allongé comme celui d'un chien et qui représente chez les Égyptiens Anubis, le dieu à tête de chien.

³⁰ Cf. Partie1, Chapitre1, section III, 4.2 (ex-voto)

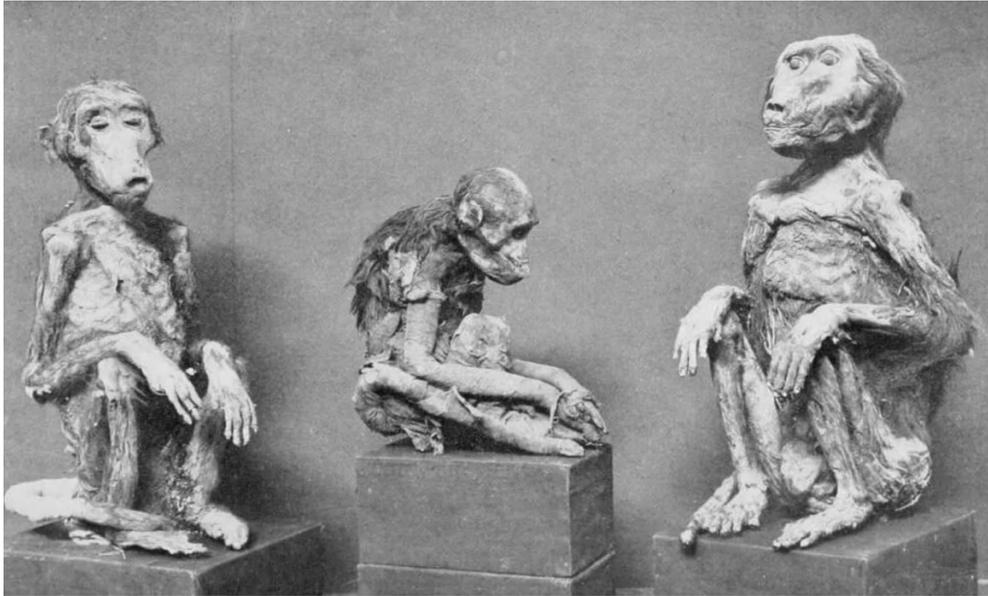


Figure 20 : Singes (cynocephales) momifiés, retrouvé dans la tombe d'Amenhotep II en 1909. Musée Égyptien du Caire

(egypt-museum.com, 2022)

2.3.3.1. Exemple du Temple de Dendérah

Le complexe de Dendérah en Égypte, dédié au culte de Hathor, déesse de l'amour, de la guérison et de la fertilité, a une histoire riche remontant à un temple prédynastique³¹. Reconstitué pendant l'Ancien Empire, il a été développé par les pharaons du Nouvel Empire, avec des ajouts des Ptolémées et des Romains au 1er siècle avant J.-C. Ce site sacré était non seulement un lieu de culte, mais aussi un hôpital et un lieu de pèlerinage(18).

Le temple comprenait des installations sanitaires associées aux maisons d'accouchement, témoignant de la naissance divine du futur pharaon. Le long couloir bétonné du temple était bordé de "statues guérisseuses" portant des formules sacrées. Les malades utilisaient les baignoires alimentées par de l'eau sanctifiée, versée sur ces statues, pour se préparer aux songes thérapeutiques(18).

Hathor, en tant que déesse de la guérison, était vénérée dans le sanatorium du complexe. Les pèlerins venaient chercher la guérison en se baignant dans l'eau sacrée et en recevant des onguents des prêtres de Hathor. Des chambres étaient fournies pour ceux qui espéraient que la déesse apparaîtrait dans leurs rêves pour les aider(19).



Figure 21 : Temple de Dendérah
(wikipedia, 2008)

³¹ La période prédynastique se situe entre 5500 et 3150 avant notre ère.

2.3.3.2. Songes Thérapeutiques

Les temples égyptiens utilisaient l'induction des songes comme méthode thérapeutique. Dans les "maisons de vie" (per-anekh), les Égyptiens passaient des nuits entières dans l'espoir de recevoir des songes guérisseurs. Le sommeil, considéré comme un état réversible similaire à la mort, permettait à l'âme de se plonger dans l'habitation des morts, le Nun. Ces songes étaient interprétés dans la quête de la guérison(13).

Section III. Médecine et Magie en période Gréco-romaine

1. La Médecine dans la Mythologie

Le monde antique, berceau de la civilisation occidentale, a vu naître un réseau complexe de mythes et de légendes qui ont profondément marqué l'histoire de la santé. Au cœur de ces récits mythologiques, les pouvoirs thérapeutiques étaient initialement l'apanage des dieux, évoluant progressivement vers une sphère partagée avec les héros. Diverses divinités grecques et leurs homologues romains étaient associées à des domaines spécifiques de la santé. Au fil de ses mythes et de ses héros, la Grèce et Rome antique ont tissé une tradition médicinale riche, où la distinction entre magie et médecine s'avérait souvent floue, laissant en héritage une histoire fascinante qui perdure à travers les âges.



Figure 22: Les souverains d'Égypte accueillant Hélène et Ménélas, leur offrant deux remèdes précieux : le Népentès et le Moly (Tableau de Simon Vouet, Salle des Actes de la Faculté de Pharmacie Paris V).

Le cas du Népentès :

Selon un récit de l'Odyssée d'Homère, après la fin de la guerre de Troie, Hélène et Ménélas se rendent en Égypte, où ils sont chaleureusement accueillis par la reine Polydamna, épouse de Thonis, roi de Thèbes-Égypte. Elle leur offre l'Enula campana, renommée Hélénum en l'honneur d'Hélène, ainsi que le népentès, un remède miraculeux réputé pour apaiser les douleurs et chasser la tristesse, et le moly, une plante censée protéger contre les enchantements et les

sortilèges. Bien que la composition précise du népentès demeure inconnue, l'Odyssée évoque son pouvoir lorsqu'il est ajouté au vin offert par Hélène à ses convives, procurant l'oubli de tous les maux. La recette de ce remède, divulguée à Hélène par Polydamna, demeure légendaire, bien que certains pensent aujourd'hui qu'il pouvait s'agir d'un opiat composé d'opium, de chanvre indien et de Datura stramonium(20,21).

2. Les Dieux et Héros de la guérison

Dans l'antiquité gréco-romaine, les cieux étaient peuplés de divinités aux pouvoirs infinis, qui régnaient en maîtres sur chaque aspect de la vie humaine. Parmi ces puissantes figures, les dieux grecs et romains occupaient un panthéon complexe, incarnant les valeurs, les craintes et les aspirations des civilisations anciennes. Ces divinités régnaient sur le destin des mortels. Leurs attributs et caprices façonnaient les expériences humaines, et parmi ces influences divines, la santé occupait une place prépondérante. Les dieux guérisseurs, tels qu'Asclépios et Esculape, étaient invoqués dans les moments de maladie, leurs faveurs recherchées à travers des rituels dédiés.

2.1. Asclépios : Le Médecin Divin

Asclépios, héros chthonien de la Grèce antique, est une figure majeure associée à la médecine et à la guérison. Selon le mythe, le fils d'Apollon et petit-fils de Zeus, a acquis l'art de guérir du centaure Chiron(22). Vénéré pour ses pouvoirs de guérison, Asclépios était souvent représenté avec un bâton entouré d'un serpent, symbole encore utilisé dans la médecine moderne. Ce dernier, comme Imhotep, devient un dieu de la guérison au fil du temps. Avant sa divinisation au début du Vème siècle avant Jésus-Christ, il exerçait en tant que roi de Thessalie, guerrier, et médecin(14). Il pratiquait la guérison de divers maux, allant des blessures aux ulcères, des douleurs aux fièvres, en utilisant des méthodes variées telles que des enchantements, des potions, des incisions, et des applications externes(14).

Dans la mythologie romaine, Asclépios, connu sous le nom d'Esculape, incarne également le dieu de la médecine et de la chirurgie. En effet, à la suite de l'épidémie de peste à Rome en 293 av. J.-C., Asclépios, le dieu grec de la médecine, fut invoqué pour lutter contre la maladie(23). Une ambassade romaine fut dépêchée à Épidaure pour ramener la divinité, renommée Esculape à Rome(24). Installé sur l'île Tibérine, son temple, équivalent romain du temple d'Épidaure, devient un centre majeur de guérison. Cette île fut choisie pour le sanctuaire d'Esculape en raison de l'importance de l'eau dans les rituels de guérison intégrant des pratiques qui associaient la science médicale et la religion. Les similitudes avec les rituels d'Épidaure furent confirmées

par des inscriptions et des découvertes à Fregellaen, en Italie(23). Ces cultes perdurèrent dans l'histoire romaine, illustrant l'impact durable de la figure d'Asclépios/ Esculape en tant que protecteur divin contre les épidémies et promoteur de la santé.

Les représentations artistiques de ce dieu montraient souvent Esculape tenant le bâton du voyageur, entouré de son serpent emblématique, et des sacrifices rituels tels que des coqs qui lui étaient offerts(25). Ces images symbolisaient la foi en la capacité bienfaisante de la divinité dans la préservation de la santé et le rétablissement des malades.



Figure 23: Représentation d'Esculape en présence d'un coq et muni de son bâton.

(Bastard.L, crcb.org, 2010)

2.2. La descendance d'Asclépios



Figure 24 : Relief votif, Des fidèles face à Asclépios, appuyé sur un bâton, avec ses fils, Podaleirios, Machaon, et ses filles, Iaso, Akeso, et Panacée. Musée national d'Athènes

(Pfaff-Reydellef, *L'arrivée d'Esculape à Rome : une épiphanie bien déconcertante*, 2008)

La descendance d'Asclépios, issu de son union avec Epione, déesse de la santé, engendre une lignée étroitement liée à la médecine. Cinq filles, chacune représentant une étape du processus de guérison, naissent de cette union : Acésos, Eglé, Hygie, Iaso, Médritine, et Panacée(22). Acésos incarne la phase initiale du rétablissement, symbolisant le processus de guérison. Eglé, déesse de la santé recouvrée, représente le stade où la vitalité est retrouvée. Iaso, déesse dédiée à la maladie et à la convalescence, guide à travers les étapes difficiles du rétablissement. Médritine, la guérisseuse, joue un rôle central dans le processus, apportant ses connaissances médicales(22). Panacée, déesse des plantes médicinales, offre un remède universel capable de guérir toutes les maladies, sa position étant soulignée dans le serment d'Hippocrate(26). Hygie, déesse de l'hygiène, incarne la prévention des maladies par des pratiques saines, prodiguant des conseils bienfaisants non seulement aux humains mais également aux animaux. Représentée avec une coupe et un serpent, elle est devenue emblématique dans le domaine de la pharmacie(26).

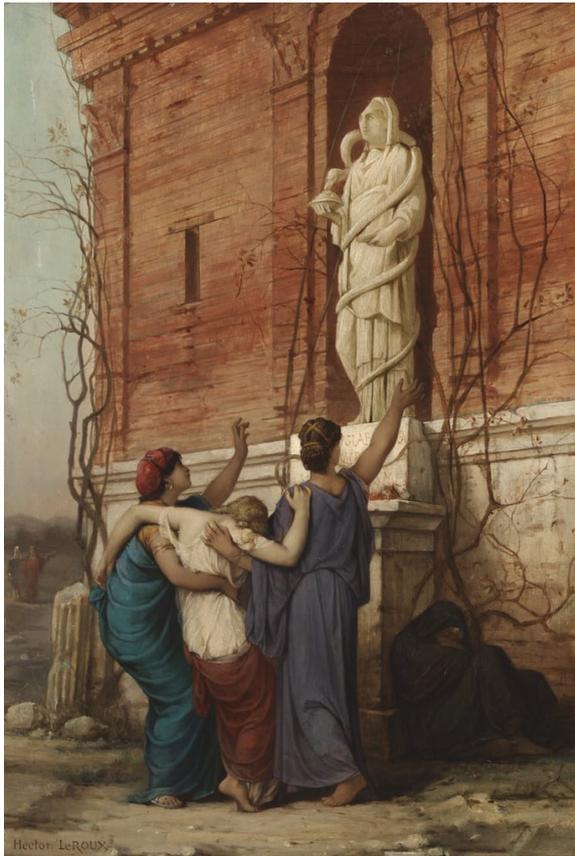


Figure 25 : "Invocation à la déesse Hygie", de Louis Hector Leroux, 1862

Dans l'histoire romaine, le culte d'Hygie a persisté, avec un temple dédié existant depuis 311 av. J.-C. Associé à Salus, une autre divinité de la santé, le culte a perduré, soulignant l'importance durable d'Hygie en tant que déesse protectrice de la santé. Le temple, influencé initialement par des représentations grecques, a évolué pour s'adapter à la culture romaine, soulignant ainsi l'influence étendue d'Hygie au-delà des simples soins médicaux pour inclure des principes de vie saine. Par la suite, les saints guérisseurs ont pris le relais, perpétuant l'idée de la préservation de la santé(23).

En ce qui concerne les fils d'Asclépios, Machaon et Podaleirius, ces derniers se sont distingués en tant que médecins et guerriers à Troie. Dans L'Illiade d'Homère, vers 800 av. J.-C., le traitement des plaies par les deux fils d'Asclepios est décrit, marquant ainsi leur héritage médical et guerrier(9,14,24,27).

2.3. Autres Divinités Associées à la Santé

La mythologie grecque et romaine dévoile un éventail de divinités spécialisées dans des domaines thérapeutiques distincts, offrant aux fidèles une diversité d'options pour la guérison. En effet, dans le contexte du polythéisme gréco-romain, chaque divinité agit selon son mode d'action particulier, intervenant dans divers aspects de la vie, y compris la santé. Presque toutes les divinités peuvent être invoquées par les fidèles malades, le choix dépendant du contexte, du type d'affection et de l'identité du malade(27).

Des exemples notables comprennent Diane, reconnue pour traiter les maladies oculaires(14), et Vénus, dédiée à la guérison des affections du menton(14). Artémis, par exemple, est sollicitée par les femmes enceintes et en couches pour sa protection dans des moments périlleux comme la grossesse et l'accouchement(27). Bacchus, Mercure, Vulcain(28) et les sœurs d'Asclépios/Esculape, comme vu précédemment, possèdent également chacune leur spécialité médicale, illustrant la variété d'approches au sein du panthéon grec et romain.

Cependant, Asclépios occupe une place unique en tant que dieu-médecin, accessible à tous les malades en quête de guérison. Son mode d'action spécifique dans le domaine médical le distingue comme le véritable dieu guérisseur du panthéon(27) possédant un pouvoir immense incluant la capacité de sauver de la mort et de ramener à la vie(22). La légende raconte même, que Zeus, craignant une surpopulation humaine due à ce pouvoir, aurait foudroyé Asclépios pour éviter une colonisation excessive de la terre(25). Cette tragique fin souligne la puissance extraordinaire du guérisseur divin et les conséquences de son influence sur l'équilibre entre la vie et la mort.

3. Maladies et Punitions divines

L'Antiquité se distingue par une conception complexe des maladies, intégrant des éléments religieux et mythologiques dans la compréhension de la santé. Au cœur de cette vision se trouve la conviction que les maladies étaient souvent des manifestations des volontés divines, résultant de transgressions humaines ou de la colère des dieux. La perception gréco-romaine des maladies était étroitement liée aux divinités de leur panthéon(27). Chaque maladie était associée à une divinité particulière, créant ainsi une connexion directe entre les affections humaines et les forces divines.

Par exemple, les épilepsies étaient attribuées à Poséidon, tandis que les troubles psychiques étaient interprétés comme des manifestations de la colère d'Apollon(27). D'un autre côté, Artémis, la sœur d'Apollon, était associée aux maladies féminines(29). Les mythes jouaient un rôle crucial dans la façon dont ces anciens méditerranéens expliquaient l'origine des maladies. A l'instar d'Apollon, qui se manifeste en tant que

porteur d'une épidémie dévastatrice dans l'Illiade, punissant le refus d'Agamemnon³² (29). Hésiode³³, à travers son œuvre, propose quant à lui une perspective éclairante en situant l'origine des maladies dans la colère de Zeus contre Prométhée et la libération des maux par Pandora³⁴ (29). Ces récits mythologiques illustrent la complexité des relations entre les dieux et les maladies, suggérant que les affections humaines étaient souvent le résultat de forces cosmiques et morales.

4. Rituels de Guérison

Au cœur de la perception gréco-romaine des maladies, résidait donc la conviction profonde que ces maux pouvaient être des punitions divines. Les individus interprétaient fréquemment leurs souffrances physiques comme des conséquences directes de transgressions commises à l'encontre des dieux(27). Le mythe de Tantale³⁵, condamné à la soif et à la faim éternelles pour avoir offensé les dieux, ainsi que l'exemple des Scythes Anariées, qui croyaient que leur impuissance masculine résultait de la colère d'Aphrodite³⁶, illustrent cette idée d'une justice divine appliquée à travers des afflictions physiques(27). Les fléaux collectifs, tels que les épidémies et les stérilités, étaient souvent interprétés comme des châtiments divins. Pour apaiser la colère des dieux, les communautés entreprenaient des rituels complexes, comprenant deux phases cruciales(30) :

Identifier le Coupable : Lors d'un fléau, la première étape consistait à identifier le coupable, qu'il soit connu ou inconnu. Les légendes, telles qu'Œdipe-Roi ou

³² Agamemnon est selon le mythe un héros grec dans la guerre de Troie et roi de Mycènes et frère de Ménélas.

³³ Hésiode est un poète grec, entre la fin du VIII^{ème} siècle ou au début du VII^{ème} siècle av. J.-C.

³⁴ Selon la mythologie, Prométhée, en volant le feu sacré de l'Olympe pour l'offrir aux humains, déclenche la colère de Zeus. Pour se venger, Zeus crée Pandore, la première femme mortelle, à qui il confie une boîte avec l'interdiction de l'ouvrir. Malgré les avertissements, Pandore succombe à la curiosité et libère ainsi tous les maux de l'humanité en ouvrant la boîte. Seule l'espérance demeure à l'intérieur, offrant un ultime remède aux souffrances humaines.

³⁵ Tantale, demi-dieu avait commis deux crimes graves. Alors qu'il était invité à la table des dieux, il avait volé leur nectar et leur ambrosie afin de les faire goûter aux mortels. Ensuite, dans un acte de défi envers l'Olympe et pour tester son omniscience, il avait tué son propre fils, Pélops, afin de servir sa chair à la table divine.

³⁶ D'après Hérodote, les Scythes pensaient avoir été touchés par de l'impuissance, qu'ils assimilaient à une "maladie de femme", infligée par la déesse Aphrodite. Cette punition serait survenue en rétribution des pillages qu'ils avaient commis par le passé au temple d'Aphrodite à Ascalon, en Syrie, lors d'événements datant du VII^{ème} siècle avant J.-C.

Alcméon³⁷, soulignent ce lien entre la malédiction et l'existence d'une faute non lavée. Œdipe-Roi, banni pour expier une faute inconnue, incarne cette conviction générale selon laquelle l'ordre serait rétabli une fois le coupable identifié. La légende de Lycurgue, roi des Edones, offre un exemple d'ordalie brutale où la stérilité persiste jusqu'à ce que le dieu Dionysos déclare que la terre redeviendra fertile si Lycurgue meurt. Cela conduit à une sentence où Lycurgue est exposé lié et mis en pièces par des chevaux(30).

Expiations pour Apaiser : Les expiations étaient des rituels variés, allant des offrandes simples aux sacrifices complexes(27). Les rituels impliquaient fréquemment le sacrifice d'un couple humain ou animal à la Terre, symbolisant le principe de la fécondité. Les animaux noirs, les cérémonies nocturnes, et l'importance numérique du nombre trois reflétaient des éléments chthoniens³⁸ associés à la fertilité(30).

Dans de nombreuses légendes, les dieux exigeaient une victime sans que la notion de culpabilité ne joue un rôle. Par exemple, Hésione est exposée par son père Laomédon pour expier un fléau³⁹, de même que Ménécée, se sacrifiant pour sa patrie⁴⁰. Sous le règne de Busiris en Égypte, une stérilité de neuf ans persiste jusqu'à ce que Phrasios arrive de Chypre, suggérant le sacrifice annuel d'un étranger. Minos, fils de Zeus assiège Athènes, engendrant famine et stérilité, et les Athéniens sacrifient finalement sept jeunes hommes et sept jeunes filles pour apaiser Minos(30).

Les jeunes gens et les jeunes filles vierges jouaient un rôle central dans les expiations. Les Fêtes Séculaires organisées par Horace⁴¹ à Rome comprenaient des symboles magiques tels que le couple humain ou animal offert à la Terre, des truies pleines, et des enfants patrimi matrimi⁴², symbolisant la famille parfaite. Ces enfants patrimi

³⁷ Alcméon se purifie auprès du dieu-fleuve Achéloos afin de guérir sa femme Psophis devenue stérile.

³⁸ Une divinité chthonienne fait référence à la terre par opposition aux divinités ouraniennes qui sont célestes.

³⁹ Laomédon, roi de Troie, sacrifie au monstre marin Cétéo sa fille Hésione en l'enchaînant à un rocher afin de conjurer la colère de Poséidon.

⁴⁰ Lors du siège de Thèbes, le devin Tirésias annonce que le sacrifice de Ménécée apaiserait Arès et garantirait la victoire aux Thébains. Malgré les supplications de son père pour qu'il fuie, Ménécée choisit de se sacrifier en se donnant la mort. La prédiction de Tirésias se réalisa, les Thébains repoussèrent les envahisseurs, confirmant ainsi la prophétie.

⁴¹ Horace est un poète romain né en 65 av.J.-C. et meurt en l'an 8 av.J.-C.

⁴² Le terme « patrimi matrimi » désigne des enfants nés de mariages légaux et dont les parents sont toujours en vie.

matrimi, étaient souvent sacrifiés dans ces rituels pour conjurer la stérilité, symbolisant la fécondité et la vigueur de la race(30).

Face à la perception de la maladie comme une punition divine, les Grecs et les Romains développaient des pratiques de purification visant à apaiser les dieux courroucés. Ces rituels, souvent réalisés dans des temples dédiés à des divinités guérisseuses comme Asclépios, avaient pour objectif de rétablir l'harmonie entre les individus et les forces divines. Les personnes malades se tournaient vers ces rituels dans l'espoir d'obtenir la rémission de leurs maux, soulignant ainsi l'importance du lien entre la religion et la santé(29).

Au fil du temps, la perception des maladies a évolué dans l'Antiquité gréco-romaine, reflétant une transition vers des explications plus rationnelles. Alors que la médecine professionnelle émergeait avec une compréhension plus scientifique des maladies⁴³, la croyance en la punition divine persistait, créant une dualité dans laquelle les individus naviguaient entre les explications naturelles et spirituelles des maux qui les affligeaient(23,27).

4.1. Les Sanctuaires d'Asclépios dans l'Antiquité

Durant l'Antiquité, l'idée d'un hôpital civil n'existait pas sous sa forme moderne. Les centres médicaux de l'époque étaient représentés par les sanctuaires, et parmi eux, les plus fréquentés étaient ceux dédiés à Asclépios(31). Les temples, connus sous le nom d'Asclepieia, sont dans des lieux boisés, mystérieux et proches de sources purificatrices(32). Ils fonctionnaient comme des centres de conseils médicaux, de pronostic, et de guérison. En ces lieux, les malades étaient mis en relation avec les prêtres-médecins qui intercédèrent avec la divinité par des rituels tels que des ablutions, des purifications, des processions, des incantations, et des offrandes(31). Les découvertes dans le sanctuaire athénien d'Asclépios révèlent que les médecins publics honoraient le dieu par des sacrifices réguliers, sollicitant sa bienveillance pour eux-mêmes et leurs patients(27). Le corpus galénique, incluant les écrits du célèbre

⁴³ Cf. Partie 2, Chapitre 1 (théorie des humeurs).

médecin Galien⁴⁴, offre des témoignages où les praticiens affirment avoir été guidés par Asclépios dans le traitement de patients considérés comme incurables. Galien lui-même déclare avoir été personnellement guéri par le dieu, renforçant la conviction en la puissance guérisseuse d'Asclépios(27).

Quant aux pèlerins, leur démarche s'inscrivait dans un cadre cultuel, avec des actes allant des purifications et des sacrifices préliminaires à l'offrande d'un ex-voto en signe de gratitude. Au cœur de cette démarche, l'incubation jouait un rôle crucial. Les pèlerins, dans l'espoir de guérison, passaient une ou plusieurs nuits dans un sanctuaire, attendant l'apparition en rêve d'Asclépios, qui leur procurerait la guérison immédiate ou leur conseilleraient un traitement(27,32).

De plus, les fouilles du sanctuaire d'Asclépios ont mis à jour de nombreux instruments médicaux, indiquant que les prêtres y exerçaient probablement également en tant que simples médecins. Des régimes spéciaux et des pharmacopées étaient fournis aux malades, soulignant une association étroite entre les pratiques médicales réelles et les actes liturgiques(32). Les pèlerins et les médecins croyaient donc en la puissance guérisseuse d'Asclépios, cherchant à combiner les méthodes médicales avec les interventions divines.

4.1.1. Exemple du temple d'Épidaure

Les sanctuaires dédiés au dieu universel de la médecine dans le monde gréco-romain étaient nombreux, mais celui d'Épidaure, actif pendant plus d'un millénaire, du Ve siècle avant J.-C. au Ve siècle de notre ère, demeure l'un des plus célèbres(31). Aux débuts du IIe millénaire avant J.-C., le sanctuaire d'Épidaure était un lieu où se déroulaient des pratiques thérapeutiques cérémonielles avec associations curatives progressivement enrichies par les cultes d'Apollon Maléatas au VIIIe siècle av. J.-C. puis d'Asclépios au VIe siècle av. J.-C. Ce sanctuaire, associant les deux divinités, est devenu le principal centre thérapeutique de l'Antiquité(33). Ces méthodes thérapeutiques se sont ensuite répandues dans le



Figure 26 : Statuette d'Apollon Maléatas

([visitworldheritage.com](https://www.visitworldheritage.com), 2024)

⁴⁴ Galien est un médecin et philosophe grec mais qui a pratiqué à Rome, né en 129 et meurt vers 201. Ses contributions à la médecine antique ont eu une influence durable sur la théorie médicale et la pratique clinique. Il a écrit de nombreux traités médicaux et est considéré comme père de la pharmacie.

reste du monde gréco-romain, faisant d'Épidaure le berceau de la médecine, en exerçant une influence sur toutes les Asclépiéia du monde hellénique, et par la suite, sur tous les sanctuaires romains d'Esculape.



Figure 27 : Reconstitution du sanctuaire d'Épidaure avec le thalos et l'abaton

(*momento-du-voyageur.com*)

Le sanctuaire d'Épidaure se distingue par son temple et son théâtre, où des représentations dramatiques faisaient partie intégrante des rituels de guérison(33).

Des stèles mentionnent l'intervention bénéfique d'un "chien sacré" dans le processus de guérison, indiquant que le sanctuaire possédait probablement son propre élevage canin(32). En plus des chiens, les serpents sont également fortement liés à Asclépios(32).

À Épidaure, symboles des forces souterraines, ces serpents étaient élevés au sein de la tholos d'Épidaure, en raison de leur réputation de conduire à des plantes médicinales(32). Selon les observations de Pausanias, tous les serpents à Épidaure étaient consacrés à Asclépios et considérés inoffensifs pour les Hommes(32).

La représentation fréquente du dieu touchant la tête d'un serpent renforçait cette connexion. Ces créatures, étroitement liées à leur capacité de muer et de renaître partiellement, jouaient un rôle crucial dans divers cas de guérison, tels que la fertilisation des femmes et le traitement des plaies béantes en les léchant(32). Un exemple significatif de cette association est illustré sur un support en marbre datant du IV^e siècle av. J.-C., conservé à Copenhague, où Asclépios apparaît sous la forme d'un serpent descendant d'un arbre au passage d'un malade sur un brancard(27).

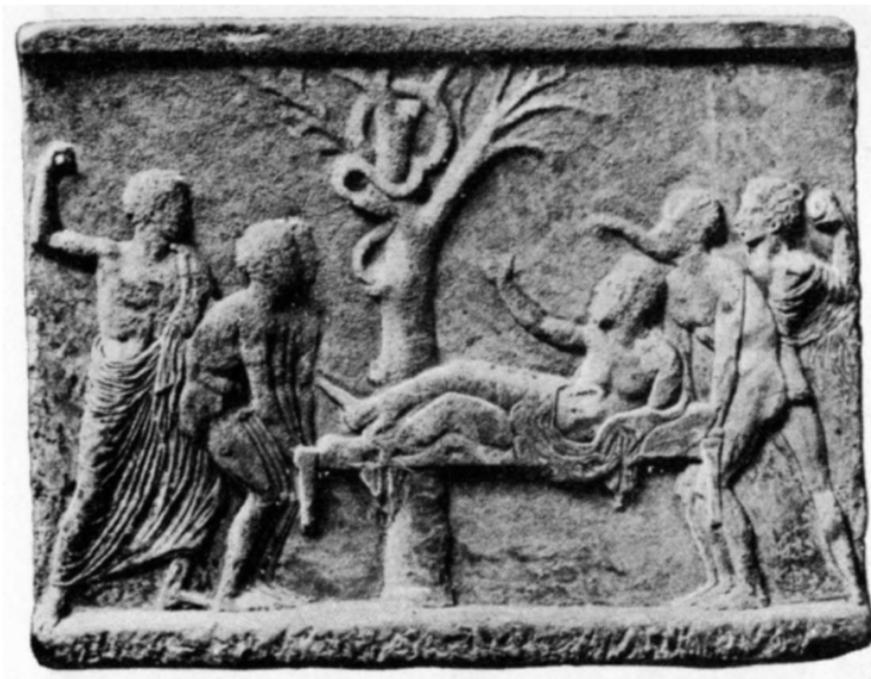


Figure 28 : Asclépios sous la forme d'un serpent pour guérir un malade

(Nissen.C, *Entre Asclépios et Hippocrate: Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, 2013)

Enfin, une oie intervient dans un rêve, mordant le pied d'une personne souffrant de la goutte⁴⁵ et contribuant ainsi à sa guérison. D'autres acteurs entrent également en scène dans les récits de guérison d'Asclépios. Un "beau jeune garçon" intervient pour soulager un homme d'une pierre dans son membre, appliquer un onguent sur l'orteil d'un suppliant, ou aider une femme à se déshabiller dans la volonté de devenir enceinte(32).

Les malades affluaient en quête de rêves prophétiques ou de visions dans l'espoir d'obtenir des conseils divins menant à la guérison. Jouissant d'une réputation panhellénique, attirant des Grecs de toutes régions, certains venaient de loin, convaincus que le dieu pouvait guérir des maladies jugées désespérées(32). Dans l'Asclepeion d'Epidaure, trois grandes planches de marbre datées de 350 avant notre ère révèlent les noms, les histoires de cas, les plaintes et les guérisons d'environ 70 patients venus chercher de l'aide au temple(9). Selon ces dernières, certains patients

⁴⁵ La goutte est une inflammation des articulations due à des dépôts de cristaux d'acide urique. Lors d'une crise, cela peut se manifester au niveau du gros orteil du pied.

recevaient, chez eux, la visite d'Asclépios en rêve, les exhortant à se rendre à Épidaure. Un exemple marquant est celui d'Ératoclès de Trézène, en attente de la cautérisation par des médecins, Asclépios lui apparaît et lui prescrit de renoncer à la cautérisation au profit de l'incubation dans son sanctuaire. Le patient suit cette recommandation et retrouve la santé(32). Des découvertes similaires, sous forme de reliefs gravés sur des plaques de pierre, ont été réalisées dans d'autres sanctuaires, notamment l'Asclépieion d'Athènes, celui du Pirée ou encore l'Amphiraion d'Oropos(27).



Figure 29 : Relief d'Archinos provenant de l'Amphiraion d'Oropos, IV^{ème} siècle av.J.-C.

(Nissen.C, *Entre Asclépios et Hippocrate: Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, 2013)

Étapes préliminaires et Rite d'incubation :

Cependant, avant de pouvoir bénéficier de ces songes guérisseurs, les patients devaient suivre certaines étapes rituelles à Épidaure :

Première Purification : Les visiteurs se purifiaient près de sources naturelles avant d'entrer dans le temple. Les pèlerins utilisaient les fontaines sacrées ou les bains. Deux fontaines, "fontaine sacrée" et "fontaine dorique," installées au III^{ème} siècle avant

J.-C., distribuait l'eau du mont Kynortion à tout le sanctuaire via un système souterrain(32).

Sacrifice : Un rituel nocturne préliminaire à l'admission à un traitement ou à l'incubation impliquait un sacrifice comprenant entre autres, un cochon de lait, un cochon adulte, du bois, des grains, et des bandelettes fournies aux suppléants par le prêtre(32).

Seconde Purification : Un deuxième rituel de purification(32).

Rite de l'Incubation : L'incubation, phase cruciale, se déroulait à travers le rêve pour atteindre la guérison. Après avoir suivi les étapes préalables, les patients s'endormaient dans l'aile ouest de l'abaton (portique d'incubation)(32). Plongés dans un état onirique induit, appelé enkoimesis et similaire à une anesthésie, les patients recevaient des conseils divins dans leurs rêves ou étaient guéris par une intervention chirurgicale(9). Cette pratique d'incubation a perduré jusqu'au Moyen Âge, où les malades étaient parfois placés dans des églises ou à proximité de sépultures de saints, parfois sur des périodes de plusieurs mois(31).

Guérison :

- **Immédiate** : Fréquemment au cours du rêve, Asclépios manifestait une véritable épiphanie, agissant en tant que médecin directement sur le patient. À titre d'illustration, Phamphaés d'Épidaure rêva que le dieu lui ouvrait la mâchoire de ses mains pour lui retirer un ulcère. De même, un Thessalien nommé Pandaros observa le dieu placer un bandeau sur les tâches de son front. Une inscription sur une stèle rapporte que le dieu appliqua en rêve un baume sur les globes oculaires d'un suppliant, lui rendant ainsi la vue(32).

Mais parmi la population, émergeait une dualité de perceptions concernant les interventions divines. Le dieu pouvait, tout en s'inspirant également des pratiques médicales des guérisseurs, recourir à des procédés miraculeux liés à la médecine divine ou même magique, mais il pouvait aussi emprunter aux médecins certains de leurs traitements, comme l'illustre un bas-relief provenant de l'Asclépieion du Pirée(27).



Figure 30 : Relief votif provenant de l'Asclépieion du Pirée, IV^{ème} siècle, représentant Asclépios en train de guérir un fidèle pendant l'incubation.

(Nissen.C, *Entre Asclépios et Hippocrate: Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, 2013)

Sur cette représentation, une fidèle endormie gît sur un lit, recevant des soins d'Asclépios. Se tenant debout à la tête du lit, le dieu tend les deux mains au-dessus de l'épaule droite de la malade. L'interprétation de cette intervention peut osciller entre une approche humaine, où le dieu agirait comme un médecin en manipulant le bras de la patiente, et une dimension magico-religieuse, suggérant qu'Asclépios étendrait les mains sur la malade dans un geste interprété comme une forme de magie bienfaisante(27).

- **Guérison sous forme de conseils pendant le rêve** : Asclépios offrait des conseils pour faciliter la guérison, même en l'absence d'une guérison immédiate. Par exemple, un homme nommé Demosthène, incapable de marcher sans béquilles, reçut en rêve l'instruction d'Asclépios de rester immobile dans le sanctuaire pendant quatre mois. Dans un autre cas, un individu atteint de cécité reçut du dieu des indications détaillées sur l'itinéraire pour retrouver son huile de bain. Ce n'est qu'après avoir suivi scrupuleusement cet itinéraire dans la réalité qu'il recouvra la vue(32).

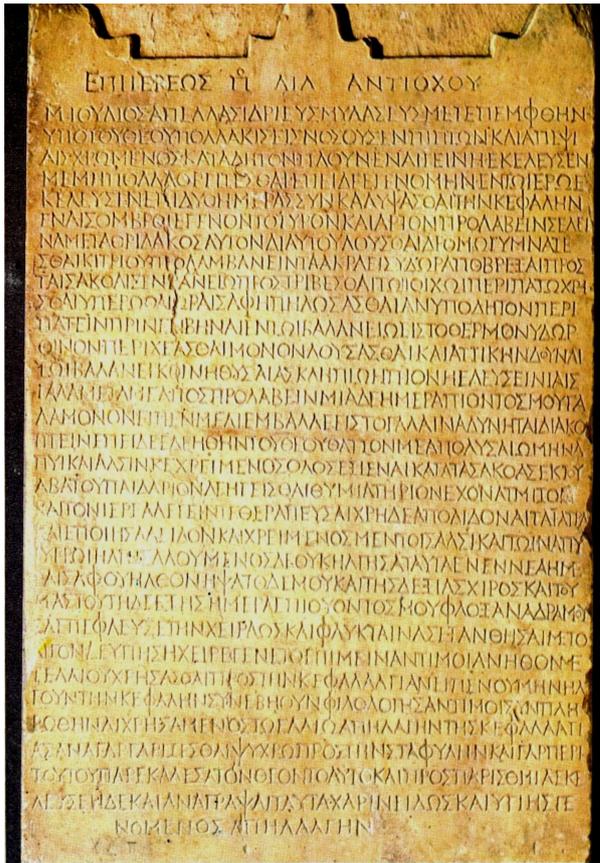


Figure 31 : Marcus Julius Apellas, un résident malade d'Asie Mineure, a offert une inscription exprimant sa gratitude à Asclépios pour l'avoir complètement guéri à Épidaure. (visitworldheritage.com)

Les fidèles guéris exprimaient leur gratitude en consacrant des reliefs illustrant l'intervention divine d'Asclépios. Ces récits, appelés iamata, étaient gravés par le personnel sacré, célébrant ainsi la puissance médicale du dieu et légitimant l'action du sanctuaire. Cette pratique n'était pas unique à Épidaure, étant également observée à Cos et Tricca selon Strabon(32). Des tablettes personnelles, étaient également affichées dans la stoa, permettant aux guéris de remercier directement Asclépios(32). Ces expressions de gratitude prenaient

Ces témoignages publics servaient à

rassurer les patients sur l'efficacité des rituels, malgré le scepticisme parfois rencontré, comme illustré par l'histoire d'Ambrosia d'Athènes, une femme borgne, qui rit devant les stèles de guérison à Épidaure avant d'être guérie en rêve par Asclépios lui-même(32). En plus des offrandes post-guérison, le sanctuaire recevait des ex-voto visant à obtenir la faveur du dieu avant la guérison, renforçant la relation entre dévotion, guérison et expression symbolique de reconnaissance envers les dieux(27,32).

4.2. Ex-voto ou Offrandes anatomiques

Témoins poignants des relations entre les fidèles et les divinités guérisseuses, les ex-voto, ou "tabellae" en latin, étaient des objets destinés à être suspendus ou déposés dans les sanctuaires. Ces objets, découverts en abondance dans des sites tels que Tarquinia, souvent en bronze ou en argile, représentaient différentes parties du corps, allant des yeux aux organes internes, et étaient déposés dans les temples, principalement, pour implorer la guérison en cas de maladie ou exprimer la gratitude pour des vœux exaucés(31). Les ex-voto anatomiques étaient une forme de langage visuel, permettant aux fidèles d'exprimer leurs préoccupations de manière tangible. Des enfants emmaillotés aux organes internes, en passant par les seins, les sexes masculins flaccides, et les pubis féminins, la diversité des représentations attestait de l'ampleur des troubles de santé et des aspirations des fidèles. Certains rares exemples montraient même des organes internes tels que le foie, le cœur, ou la vessie(31). Cependant, contrairement aux modèles romains, les ex-voto grecs se concentraient principalement sur les organes externes. Cette distinction culturelle pourrait refléter une réticence à explorer l'intérieur du corps humain. Ces offrandes étaient produites en masse du Vème siècle av. J.-C. au IIIème siècle après J.-C., offrant ainsi une riche documentation de la relation entre la piété et la santé dans la Grèce et Rome antique(29).



Figure 32 : Ex-voto anatomiques datés entre le IVème et le Ier siècle av. J.-C. Découverts sur l'île Tibérine

(Olmer.F, *La médecine dans l'Antiquité : professionnels et pratiques*, 2009)

Les représentations des ex-voto pouvaient varier en fonction du sanctuaire et du domaine de compétence de la divinité vénérée. Cependant, certaines parties du corps avaient des significations symboliques universelles. À titre illustratif, les oreilles évoquaient la prière, les yeux la surveillance de la santé, et les empreintes de pieds une présence surnaturelle bienveillante(29). L'absence d'inscription rendait difficile la

détermination de l'objectif spécifique de ces offrandes. L'aspect générique des ex-voto, personnalisé par des inscriptions, les rendait adaptés à diverses occasions(29).

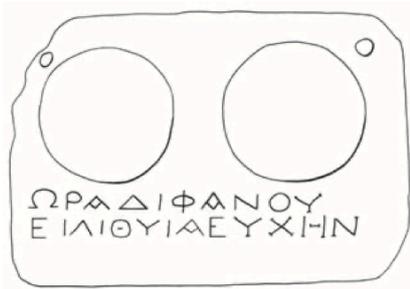


Figure 33 : Relief en marbre représentant des seins, sanctuaire d'Eileithya. Musée de Paros

(Dasen.V, la médecine dans l'antiquité grecque et romaine, 2008)

Par exemple, une plaque en marbre dédiée à Éileithya, la patronne des naissances, avec deux seins pouvait être liée à des problèmes d'allaitement, à la guérison d'une tumeur, ou à une heureuse délivrance(29). Ces offrandes étaient ainsi des témoignages polyvalents de foi et de besoin.

Bien que la plupart des ex-voto montrent des organes sains, des détails effacés ou des rehauts de peinture pourraient indiquer des emplacements malades. Un relief votif d'Athènes, représentant une jambe de taille surhumaine avec une grosse veine, suggère des problèmes circulatoires. L'ambiguïté de ces scènes suscite des interprétations variées, laissant place à la possibilité d'une dédicace ou à une intervention miraculeuse de la divinité guérisseuse(29).



Figure 34 : Relief en marbre de l'Amynéion, Athènes (-350 / -300). Musée national d'archéologie d'Athènes

(Dasen.V, la médecine dans l'antiquité grecque et romaine, 2008)

En conclusion, les ex-voto anatomiques, riches en diversité et en symbolisme, révèlent la profondeur de la connexion entre la foi, la santé, et la recherche de guérison dans les sociétés de l'Antiquité. Ces témoignages matérialisés de dévotion offrent un éclairage unique sur la manière dont les anciens percevaient la relation entre le divin et le corporel.

Chapitre 2 : ÉPOQUE MEDIEVALE ET ANCIEN REGIME

Section I. La Dimension Divine dans la Médecine Médiévale

« À mesure que l'esprit humain s'aiguise, la magie fait graduellement place à la religion, qui explique la succession des phénomènes naturels par la volonté, la passion ou le caprice d'êtres spirituels semblables à l'homme, mais dont la puissance est bien supérieure à la sienne! » -Sir James Frazer(34)

La médecine antique, profondément imprégnée d'invocations et de prières, trouve écho dans l'évolution observée par Sir James Frazer⁴⁶ dans son œuvre "Le Rameau d'Or", qui souligne la transition de la magie vers la religion. Cette évolution s'insinue également dans les remèdes égyptiens et gréco-romains, où des éléments de la liturgie et de la Bible adoptent une teinte chrétienne légitimante(35,36).

Malgré l'empreinte mystique et sacerdotale de l'art de guérir antique, une certaine rigueur méthodologique a été introduite, en particulier grâce à des figures éminentes telles qu'Hippocrate et Galien. Cependant, cette rationalité a cédé la place à des approches plus spéculatives au début du Moyen Âge, marqué par des bouleversements politiques et des migrations entraînant la perte de nombreuses connaissances médicales anciennes, les manuscrits étant dispersés, détruits, ou simplement négligés.

Les conditions de vie difficiles du Moyen Âge, associées à des épidémies et à une éducation limitée, ont entravé le développement d'une médecine fondée sur des preuves scientifiques. Les praticiens, souvent des religieux sans formation médicale

⁴⁶ James George Frazer est un anthropologue et historien des religions du 20^{ème} siècle. Il est le premier à avoir dressé un inventaire planétaire des mythes et des rites.

approfondie, ont contribué à une approche teintée de croyances religieuses. L'ascension du christianisme a redéfini l'art de guérir, remplaçant les cultes païens, notamment celui d'Asclépios et Esculape, qui persistait jusqu'au IV^e siècle après J.-C par l'adoration du Christ en tant que sauveur universel des maux physiques et moraux. La guérison devient dépendante de la foi en Dieu et des reliques de saints aux vertus curatives. La médecine est alors devenue une œuvre de charité, les fidèles se dévouant pour soulager les souffrances d'autrui(7).

L'association entre la maladie, le péché, et la nécessité de la prière est prédominante. Parfois, la maladie est interprétée comme une grâce, offrant au pécheur l'occasion de se racheter en partageant le sort de Jésus sur la croix(37). En parallèle, les démons, considérés comme l'origine des maladies, sont chassés par des sacrifices, des conjurations, des exorcismes, des symboles et des paroles mystérieuses(38).

La médecine médiévale s'appuie également sur une thérapie mystique formulée autour de l'idée d'émanation, créant ainsi le culte des saints et des reliques(7). Arnould de Villeneuve⁴⁷ approfondit ces idées dans son traité "De sigillis", explorant l'influence des astres, des formules mystiques et des conjurations sur la santé. Il préconise l'utilisation d'amulettes magiques, les considérant aussi efficaces que les médicaments conventionnels. Les remèdes traditionnels et folkloriques ont, d'ailleurs, conservé une place importante dans la médecine médiévale. Transmis de génération en génération, ces remèdes étaient souvent basés sur des croyances populaires, des plantes, des minéraux ou des animaux, et sur des pratiques magiques(39).

Au XIII^{ème} siècle, la théologie et la philosophie scolastique⁴⁸ favorisent une plus grande spéculation intellectuelle au détriment de l'observation directe et de l'expérimentation.

Mais la diffusion croissante du christianisme, combinée à une sensibilité mystique, éclipse la spéculation philosophique, alors minée par le scepticisme du Moyen Âge(7).

⁴⁷ Arnould de Villeneuve (1238-1314) est un alchimiste, médecin et théologien catalan. Il enseignera à Montpellier la médecine de Galien.

⁴⁸ La scolastique, est liée à la religion chrétienne. Elle vise à concilier raison et foi en valorisant la mise en forme des raisonnements et le respect des auteurs anciens. Son objectif principal est d'harmoniser la philosophie antique, grecque avec la théologie médiévale.

Ainsi, la médecine médiévale, façonnée par des influences multiples, reflète une synthèse complexe entre mysticisme, et croyances religieuses.

1. Thaumaturges

1.1. Saints-guérisseurs

Une légende du XV^{ème} siècle relate les exploits de saint Roch, dont les guérisons sont notables. Après avoir été touché par la peste, Roch trouve refuge dans la forêt, où un ange fait jaillir une source pour le soulager. La légende souligne la compréhension de Saint Roch sur la véritable guérison de l'âme et les conséquences de guérir les autres. À sa mort, l'ange le réconforte, une lumière miraculeuse remplit sa cellule de prison⁴⁹, et une inscription en lettres d'or promet la guérison de la peste à ceux qui prient saint Roch. Son corps repose à Venise, où d'innombrables miracles continuent d'être attribués à sa sainteté(40).

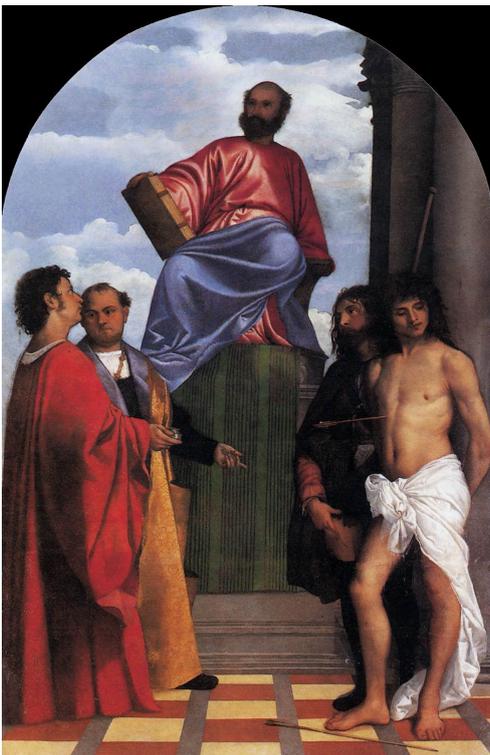


Figure 35 : Saint Marc intronisant les saints Côme et Damien, Roch et Sébastien, Titien, 1510. (wikipedia, 2010)

L'œuvre magistrale de Titien, exposée dans l'église de Santa Maria della Salute à Venise, donne vie à cette légende. Célébrant la libération de Venise de la peste de 1510, le tableau met en scène saint Marc, protecteur emblématique de la ville, qui trône au centre, accompagné de deux saints guérisseurs : saint Cosme et saint Damien à sa gauche et de deux saints spécifiquement invoqués en temps d'épidémie de peste : saint Sébastien et saint Roch à sa droite. Cette représentation artistique témoigne de l'importance des saints dans la lutte contre les épidémies, soulignant leur rôle protecteur et guérisseur dans la mémoire collective de la ville(41).

Les saints guérisseurs, hommes et femmes, sont considérés comme des intercesseurs proches de

⁴⁹ Montpellier en proie à la guerre civile, Saint Roch fut pris pour un espion. Il mourut oublié en prison après cinq années de détention.

Dieu en raison de leur état de Grâce (état représentant un toucher divin, un souffle touchant l'âme de ceux prêts à l'accueillir), une bénédiction divine acquise de leur vivant par leur élévation spirituelle. Ainsi, le culte des dieux guérisseurs de l'Antiquité a évolué dans le christianisme, donnant naissance à un culte spécifique dédié aux saints guérisseurs, où la Grâce mystique acquise auprès d'un saint devient une vertu, une force agissante(40).

L'origine de ce culte remonte au II^{ème} siècle, une époque où l'Église, encore persécutée, n'avait pas d'existence légale. Les premiers saints étaient souvent des martyrs ou des figures emblématiques de la foi, et la croyance en leur capacité à intercéder pour la guérison des maladies s'est rapidement répandue. Au concile de Nicée⁵⁰ en 325 après J.-C., Jésus est déclaré vrai Homme et vrai Dieu, éloignant ainsi le Christ du quotidien des gens, contribuant au besoin croissant d'intercesseurs plus proches. À l'aube du christianisme, la canonisation des saints n'était pas une pratique réglementée. Les fidèles eux-mêmes contribuaient à l'émergence de ces derniers, en les honorant, en priant sur leurs tombes et en recevant des guérisons ou des miracles en retour, créant ainsi une tradition de vénération. Puis au cœur du Moyen Âge, au X^{ème} siècle, le pape a pris en main la régulation de la canonisation, élargissant la sainteté au-delà des martyrs pour inclure des figures telles que moines, ermites, ascètes et évêques(42).

Au Moyen Âge, les saints guérisseurs jouaient un rôle prépondérant aux côtés des médecins dans la quête de soulagement des maladies. En effet, même si les saints étaient considérés comme proches de Dieu, capables d'influencer le cours des événements, leur invocation était particulièrement fréquente dans le contexte des maladies.

⁵⁰ Le concile de Nicée, convoqué par l'empereur Constantin 1er du 20 mai au 25 juillet 325, fixe certains points clefs du dogme chrétien. Son objectif était de promouvoir l'unité de l'Église, tant en Orient qu'en Occident. Lors de ce concile, des points cruciaux du dogme chrétien ont été définis, notamment la consubstantialité du Christ avec le Père, la fixation de la date de la célébration de Pâques, et l'octroi du patriarcat à l'évêque d'Alexandrie.



Figure 36 : Le pèlerinage des ergotiques, 1480-1510. Clans, Saint-Antoine. (Gilly.M, *Les fous en image à la fin du Moyen Âge*, 1986)

Jusqu'au XVIII^e siècle, une fusion complexe entre les pratiques médicales et la foi religieuse persistait, et les saints guérisseurs étaient souvent perçus comme des alliés célestes essentiels dans la lutte contre la détresse humaine. Car, en dépit de l'expertise des médecins médiévaux, la médecine de cette époque faisait face à des défis majeurs en raison d'une compréhension limitée des maladies, de ressources médicales restreintes et de l'absence d'une méthodologie scientifique systématique. Les praticiens médiévaux s'appuyaient sur un mélange de connaissances héritées de la Grèce antique, des enseignements d'auteurs classiques comme Hippocrate et Galien, ainsi que sur des traditions médicales issues du monde islamique(37).

Dans ce contexte, les saints guérisseurs étaient considérés comme des intermédiaires auprès de dieu, capables d'accomplir des miracles et d'apporter soulagement aux maux physiques et spirituels. Les médecins médiévaux reconnaissaient fréquemment la valeur de cette approche spirituelle, la considérant comme complémentaire à leurs propres méthodes médicales. L'invocation des saints pouvait concerner divers types

de maladies, qu'elles soient contagieuses, neuropsychiques, dermatologiques, pédiatriques ou liées aux maux de dents, en fonction des traditions locales⁵¹ (43).

À l'instar des médecins, les saints pouvaient être généralistes ou spécialistes. Les guérisons étaient souvent associées aux pathologies qu'ils avaient eux-mêmes endurées (Saint Roch), à leur nom (Saint Clou ou Saint Marcoul), ou encore à leur légende (Saint Come et Saint Damien). Ainsi, chaque grand saint, selon la région, était reconnu pour ses spécialités thérapeutiques spécifiques(43). Les saints Côme et Damien, par exemple, étaient réputés pour leur polyvalence thérapeutique, devenant les patrons de confréries de médecins, chirurgiens et apothicaires, leur renommée s'étendant grâce à la création de confréries de charité largement répandues en Normandie. Saint Martin, jadis considéré comme un grand faiseur de miracles, était invoqué, selon les lieux de culte, pour les fièvres et les maladies intestinales. Saint Roch et surtout Saint Adrien étaient sollicités contre la peste et toutes les maladies contagieuses. Les saints guérisseurs du corps humain comprenaient une variété de figures telles que saintes Apolline, Catherine, Clotilde, Georges, Gilles, Laurent, Léonard, Marcou, Marguerite, Marthe, Maur, Onuphre, Sébastien, Vimer, Wilgeforte... Saint Clair, quant à lui, était particulièrement reconnu et invoqué en Normandie, où il fut martyrisé en 884, pour les affections oculaires(44). Saint Maurice, chef de la légion thébaine au III^{ème} siècle, est jusqu'à nos jours, encore vénéré à Cerbère (Pyrénées-Orientales) et à saint-Robert (Corrèze) pour ses pouvoirs de guérison contre les rhumatismes et la goutte(40). En Bretagne, saints Lazare, Madeleine et Marthe étaient invoqués contre la lèpre, tandis que saints Bonan, Guénolé, Marguerite étaient sollicités pour les maladies propres aux femmes et aux enfants. En ce qui concerne la rage et l'épilepsie, saints Hubert, Quitterie et Bieuzy étaient invoqués comme protecteurs(43).

La quête de rémissions et de guérisons parmi les chrétiens médiévaux trouvait souvent son ancrage dans le culte des reliques, une pratique qui conférait une puissance bénéfique, guérisseuse, et génératrice de miracles aux restes sacrés des saints. Ces reliques, que l'on trouvait dans des reliquaires ou à proximité des tombes des saints, devenaient le point focal des rituels pratiqués au sein des sanctuaires. Ces rituels,

⁵¹ Cf. Annexe

souvent marqués par des gestes de contact et d'attouchement, variaient en fonction du saint invoqué et de la nature spécifique de la maladie à traiter, en particulier son étiologie(42).

Malgré la mortalité commune des saints et leur inhumation, la croyance persistait en leurs pouvoirs extraordinaires, lesquels imprégnaient leurs tombes et les objets associés dans les sanctuaires. Le culte des reliques, fondé sur le concept de vertu, suggère une force divine persistante et active dans les restes corporels des saints. Cette vertu, similaire à celle opérée par le Christ et les apôtres pour accomplir des miracles, révélait le pouvoir de Dieu aux fidèles(40). Dès le IVème siècle, les Pères de l'Église évoquent les miracles observés sur les tombeaux des saints, soulignant des guérisons miraculeuses et l'éloignement des démons chez les possédés(40).



Figure 37 : Un miracle du saint, Polyptyque de Sant'ivo (vers 1480-1540).

(Delhalle, Cathobel.be, 2020)

Les récits de guérisons étaient consignés dans des registres, souvent conservés sur les lieux saints avec des détails tels que le nom du patient, sa maladie, et le type de guérison obtenu(42). Les pratiques populaires incluaient le recueil de poussière près des tombes des saints, mélangée à de l'eau pour être bue, ou la collecte d'huile provenant des lampes allumées sur les tombes pour des onctions rituelles(42). Sans

oublier les nombreuses sources dédiées à un saint pour obtenir la guérison grâce à l'eau devenue miraculeuse. Comme l'exemple de la fontaine située dans la crypte de l'église paroissiale Saint-Michel à Rémilly datant d'avant le X^{ème} siècle, autrefois dédiée à sainte Claire pour ses vertus curatives sur les affections oculaires(45).

Les sanctuaires devinrent des lieux d'accueil prolongé pour les pèlerins, qui restaient parfois des mois, voire des années, en quête de miracles. Au XI^{ème} siècle, un miracle associé à saint Ursmer à l'abbaye de Lobbes, en Belgique, illustre la croyance en l'intercession des saints. Une femme, après avoir prié dans l'église, rêve de saint Ursmer prêt à sortir de l'église pour aider les fidèles qui ont besoin de lui(40).

En reconnaissance ou en anticipation de faveurs, les fidèles offraient des ex-voto, des cadeaux qui pouvaient prendre la forme d'objets correspondant à la partie guérie du corps, ou encore d'offrandes telles que des animaux, des oiseaux, des objets précieux, des terres ou des privilèges pour les établissements religieux(40,46,47).

Concernant l'expression du culte des saints, celle-ci divergeait entre l'Orient et l'Occident. En Orient, l'art de l'icône était une forme prédominante, tandis qu'en Occident, on trouvait des expressions telles que la miniature et la statuaire. Ces manifestations artistiques ne servaient pas seulement à honorer les saints, mais également à éduquer les fidèles, offrant une dimension pédagogique à la vénération des figures saintes(42).

Ainsi, le culte des saints s'est adapté au fil des siècles, se façonnant en fonction des besoins et des pratiques culturelles propres à chaque époque et région. Ces traditions, enracinées dans la religiosité médiévale, révèlent une continuité avec d'anciens rituels païens, soulignant la persistance et l'évolution des croyances entourant les miracles et les guérisons à travers les âges.

1.2. Toucheurs et Rois guérisseurs

1.2.1. Rois Guérisseurs

Montesquieu dans Les Lettres Persanes, parlant de Louis XIV dit :

« Ce roi est un grand magicien ; il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets... Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits »(48).

Gilbert l'Anglais⁵² dans son Compendium Medicinæ (Abrégé de médecine) dit :

« Les écrouelles appelées aussi mal royal parce que les rois les guérissent »(48).

Selon la légende contée par Thomas d'Aquin⁵³, Clovis, le roi des Francs, avait à son service un jeune page nommé Léon, également appelé Léonicet ou Lancinet. Léonicet était charmant, presque beau, bien que marqué par une tumeur scrofuleuse, source de chagrin pour Clovis, qui l'aimait beaucoup. Une nuit, tourmenté par la préoccupation de la maladie de son favori, Clovis vit un ange. L'ange lui révéla qu'il pouvait guérir Léonicet en touchant son cou de ses mains royales et en prononçant les paroles : « Je te touche, Dieu te guérit ». Clovis suivit les instructions de l'ange, et miraculeusement, Léonicet retrouva sa beauté tout en conservant sa gentillesse(49).

Cette légende marqua l'émergence d'une pratique connue sous le nom de "Toucher des écrouelles". Cette tradition, ancrée dans la croyance que le roi avait le pouvoir divin de guérir la scrofule par simple contact, perdura pendant des siècles. Les souverains français, suivant l'exemple de Clovis, continuaient la pratique du toucher royal jusqu'à la fin du XVIIIème siècle(48).

⁵² Gilbert l'Anglais est un médecin né en Angleterre dans la 1ère moitié du XIIIème siècle. Il devient Professeur et chancelier de la faculté de Montpellier.

⁵³ Thomas d'Aquin né en 1225 et meurt en 1274, est l'une des principales figures de la philosophie scolastique. Religieux italien de l'ordre des Dominicains, il est canonisé en 1323 pour devenir Saint Thomas d'Aquin.



Figure 38 : Tuberculose ganglionnaire au cou, *Atlas of clinical Médecine*, 1893 (wikipedia, 2009)

Le terme "scrofule", dérivé du bas-latin "scrofulae" issu de "scrofa" signifiant truie, fait son apparition au XIIème siècle et est mentionné par Guy de Chauliac⁵⁴ en 1363. Connue également sous le nom d'écrouelles, la scrofule désigne une affection des ganglions lymphatiques, notamment ceux du cou. Dans les conceptions antiques, les écrouelles étaient attribuées à une altération humorale de la lymphe, influencée par un principe occulte nommé "vice scrofuleux". Ces idées comprenaient une fermentation des humeurs, la présence d'un âcre ou d'un acide dans le sang. Selon Sauvages, les diverses lésions scrofuleuses résultaient d'un "vice de la lymphe" présent dès la naissance. De nos jours, les écrouelles correspondent à la définition des

adénites tuberculeuses, caractérisées par des inflammations avec des abcès des ganglions lymphatiques, principalement situés au niveau du cou(48).

Le privilège du "Toucher" remonte à une époque ancienne et semble avoir des racines païennes dont les chrétiens ont hérité. Des figures historiques, telles que Pyrrhus⁵⁵, roi d'Épire, ont démontré le pouvoir de soulager par un simple contact, en l'occurrence, le roi a soulagé une personne souffrant d'une rate "opilée" en touchant son orteil droit. Suétone⁵⁶ rapporte des vertus particulières attribuées aux empereurs romains Hadrien⁵⁷ et Vespasien⁵⁸, qui étaient réputés guérir certaines maladies par le toucher. Des récits évoquent Hadrien rendant la vue à un aveugle et guérissant un estropié en marchant sur sa main, tandis que Vespasien était plus apte à soulager les fiévreux.

⁵⁴ Guy de Chauliac né vers 1300 et décède le 23 juillet 1368, était un chirurgien français.

⁵⁵ Pyrrhus 1^{er}, cousin d'Alexandre le Grand est un roi d'Épire né vers 318 av. J.-C. et mort en 272 av. J.-C.

⁵⁶ Suétone (vers 70-160 après J.-C.) est un haut fonctionnaire et érudit romain, auteur de nombreux livres en grec et latin.

⁵⁷ Hadrien est un empereur romain de la dynastie des Antonins né en l'an 76 et meurt en 138.

⁵⁸ Vespasien est un empereur romain de la dynastie des Flaviens né en 9 après J.-C. et mort en 79.

Aurélien⁵⁹, un autre empereur romain, était crédité d'un pouvoir encore plus étendu, affirmant pouvoir ressusciter les morts(49).

Grâce à Saint-Marcoul⁶⁰, ce pouvoir de Toucher royal se transmet par la suite à tous les rois de France. Selon la légende, ce saint moine se présenta au roi Childebert 1^{er} ⁶¹, le jour d'une grande fête, afin de lui demander un domaine pour y construire un monastère, où l'on prierait pour le roi et pour le peuple franc. Childebert s'empressa d'exaucer sa requête. En échange, Saint-Marcoul lui assura, de la part de Dieu, pour lui et pour ses successeurs, la continuité du privilège divin que Clovis avait obtenu par saint Remi, de guérir les écrouelles(49). À partir de l'an 1300, Saint-Marcoul est devenu le saint dédié à la guérison de cette maladie. La popularité croissante du saint s'exprimait à travers les pèlerinages, attirant des malades de régions éloignées en quête de guérison(48).



Figure 39 : Saint Marcoul. Gravure extraite du livre "le toucher des écrouelles, l'hôpital Saint-Marcoul, le mal du roi" de Louis Landouzy, 1907

(France-pittoresque.com, 2024)

Une hypothèse, suggère une association entre le nom du saint et la maladie qu'il est réputé guérir, avec "mar" signifiant mal ou mauvais, et "coul" faisant référence au cou, d'où le terme "mal du cou"(48).

Pendant de nombreux siècles, les rois de France ont donc été crédité de ce pouvoir de guérir les écrouelles par simple toucher de leurs mains ointes avec le Saint-Chrême⁶² (49). Cette pratique visait à gagner la faveur de leurs sujets et à imposer la croyance en un pouvoir divin, se concentrant spécifiquement sur la guérison de la

⁵⁹ Aurélien est un empereur romain né vers 214 et meurt en 275.

⁶⁰ Saint Marcoul (490-558) a vécu au VI^e siècle en Normandie

⁶¹ Childebert 1^{er} (vers 497-558) est roi des francs et fils de Clovis.

⁶² Le Saint-Chrême est une huile parfumée consacrée, utilisée pour certaines cérémonies des églises catholiques et orthodoxes en onction.

scrofule, considérée comme quasi incurable par des moyens naturels. Les cérémonies accompagnant le "toucher" étaient conçues pour renforcer l'impact sur la crédulité du peuple, avec l'idée que le roi, ayant reçu l'onction au jour de son sacre, était devenu "l'oint du Seigneur" et faiseur de miracles. Ce privilège était accordé aux rois à une époque où ils représentaient la puissance divine et humaine sur terre, renforçant leur légitimité politique. Pour se faire, dès le lendemain du sacre à Reims, le roi se rendait à Corbeny, sur la tombe du patron des écrouelles(50).

En France, Marc Bloch⁶³ estime que le début du rite remonte vers l'an mille, tandis que Le Goff⁶⁴ et d'autres historiens s'accordent sur la première mention certaine avec Louis VI (Louis le Gros) au XIIème siècle. Ce dernier, régnant de 1108 à 1137, était réputé posséder le pouvoir de guérir les scrofuleux par un rite de toucher et de signe de croix, devenu immuable au fil du temps(48). Guibert de Nogent, proche de Louis VI, témoigne avoir vu personnellement des malades souffrant d'écrouelles accourir en foule pour être touchés par le roi :

« J'ai vu de mes propres yeux des malades souffrant d'écrouelles au cou, ou en d'autres parties du corps, accourir en foule pour se faire toucher par lui. Le roi montrait envers eux sa générosité innée ; les attirant de sa main sereine, il faisait humblement sur eux le signe de croix »(51).

Toujours selon Guibert, le père de Louis VI, Philippe 1er, avait également exercé ce pouvoir mais l'aurait perdu en raison d'une faute entraînant l'excommunication. Le rituel s'est démocratisé au fil des siècles, devenant une institution sous Saint Louis⁶⁵ au XIIIème siècle. Contrairement aux Mérovingiens et aux Carolingiens, qui n'avaient pas le pouvoir de guérir les écrouelles, certains rois, tels que Robert le Pieux, étaient considérés, à l'instar des saints, comme thaumaturges(48). Selon le moine Helgand,

⁶³ March Bloch (1886-1944) est un historien et résistant français. Il a joué un rôle important dans le renouvellement de sa discipline en collaborant avec Lucien Febvre pour créer les Annales d'histoire économique et sociale.

⁶⁴Jacques Le Goff (1924-2014) est un historien médiévaliste français dont la spécialité est l'anthropologie médiévale et l'histoire des mentalités.

⁶⁵ Louis IX ou Saint Louis (1241-1270) est un roi de France de la dynastie des Capétiens. Il est considéré comme un saint de son vivant et est canonisé par l'Église après sa mort en 1297.

à partir du règne de Robert le Pieux, cette pratique est devenue un don héréditaire, transmis de père en fils avec le secret associé(50).

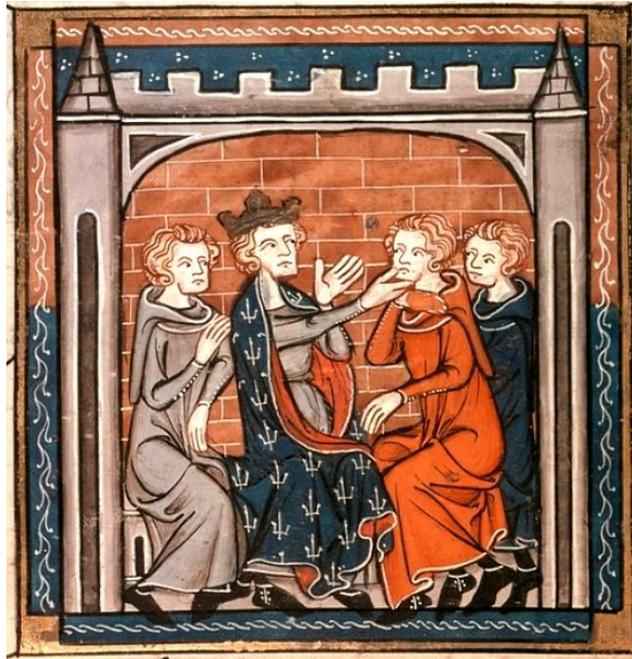


Figure 40 : Saint Louis qui guérit les écrouelles. Extrait des "Grandes chroniques de France", vers 1340

(France-pittoresque.com, 2024)

À l'étranger, la pratique du toucher des écrouelles s'est également répandue. Outre-Manche, les mêmes rituels existent depuis le XIIème siècle, la scrofule étant



Figure 41 : The Royal gift of healing : gravure tirée de John Brown, *adenochoiradelogia*. London, 1864

(Deherly.F, Gallica.bnf.fr, 2021)

surnommée "King's Evil", le mal du roi. En Angleterre, la première mention avérée du rituel remonte à 1276 avec Édouard Ier. Un texte de Pierre de Blois⁶⁶, datant de la fin du XIIème siècle à la cour du roi Henri II, mentionne également la guérison des écrouelles(48). En Europe, d'autres dynasties royales

⁶⁶ Pierre de Blois (vers 1135-1203) est diplomate et ecclésiastique, poète et auteur de sermons et de traités théologiques français. Il s'établit en 1173 en Angleterre et devient secrétaire d'Henri II.

étaient également considérées comme thaumaturges, bien que les maladies traitées diffèrent. En Angleterre, le roi guérissait en plus de la scrofule, l'épilepsie, les souverains d'Espagne et de Castille traitaient les possessions démoniaques, tandis que les rois de l'Est, comme en Hongrie, étaient associés à l'élimination de la jaunisse(50,51).

Cependant, les lumières de la Renaissance ont contribué à atténuer le caractère miraculeux de ces guérisons, les qualifiant de propagande royaliste et laissant la place aux progrès de la médecine. Malgré cela, le rituel a persisté, le dernier souverain à le pratiquer à la Cour de France étant Charles X (1757-1836), au début du XIXème siècle. Ainsi, la pratique du toucher des écrouelles a perduré même après l'invention du stéthoscope⁶⁷, et ce, dix ans avant la première utilisation de l'anesthésie⁶⁸ (51).

Cérémonie

Au départ, les rituels de guérison en France et en Angleterre partageaient une simplicité et une similitude, impliquant le toucher des malades, principalement sur les parties affectées, avec l'ajout du geste chrétien de la croix(48). A l'instar des Capétiens qui touchaient les parties malades, puis effectuaient un signe de croix, symbolisant la transmission de la force invisible et complété par la bénédiction du roi-prêtre(52). Ce rituel ancien démontrait publiquement que les rois exerçaient ce pouvoir au nom de Dieu.

En France, l'évolution du rituel inclut une discipline accrue. Par exemple, saint Louis touchait quotidiennement à une heure déterminée après la messe, tandis que sous Louis XI (1423-1483), les malades étaient regroupés et présentés une fois par semaine(48).

Au XVIIIème siècle, le rituel du toucher des écrouelles devient plus solennel en France, se déroulant quatre fois par an lors des grandes fêtes chrétiennes. Lors des jours saints à Pâques, Pentecôte, Toussaint et Noël, la cérémonie, annoncée par des

⁶⁷ Invention du stéthoscope par René Laennec en 1816.

⁶⁸ La première démonstration publique de l'anesthésie à l'éther a eu lieu le 16 octobre 1846 au Massachusetts General Hospital de Boston. L'anesthésiste William Morton et le chirurgien John Warren ont réalisé une opération pour enlever une masse sous la mâchoire de Gilbert Abbott.

affiches et des crieurs publics, avait lieu d'abord au palais royal, dans l'antichambre au premier étage, puis des années plus tard, à la galerie du Louvre. Un tri des malades était effectué par un groupe composé du premier médecin du roi ou archiâtre, du premier chirurgien du roi et des barbiers royaux, permettant uniquement l'admission des scrofuleux.



Figure 42 : Louis XIV touchant les malades des écrouelles, conservé à l'abbatiale de Saint-Riquier, Jean Jouvenet, 1690

(Occipinti Confalonieri.C, histoire-et-civilisation.com, 2022)

Une fois les malades sélectionnés, ils étaient alignés à genoux en prière, les mains jointes, pour éviter tout contact direct avec le roi, tandis que l'archiâtre se tenait derrière eux, tenant la tête du scrofuleux. Le roi, agissant en tant qu'intercesseur, entendait la messe, se confessait et communiait avant de toucher les malades, traçant un signe de croix du front jusqu'au menton et d'une oreille à l'autre, prononçant la formule consacrée : « *Le roi te touche, Dieu te guérit* »(48,50). Après avoir apposé ses mains nues sur les plaies de centaines de sujets, le roi suivait un protocole d'hygiène consistant à se laver les mains trois fois : d'abord avec une serviette imbibée de vinaigre, puis une deuxième avec de l'eau salée, et enfin, une troisième avec de l'eau de fleur d'oranger(50).

Enfin, la cérémonie se concluait souvent par un don d'argent aux plus démunis, bien que cette coutume ait disparu ultérieurement. En Angleterre, le don était systématique mais modeste, souvent d'un denier, devenant un élément important du rituel(48).

Avec l'institutionnalisation, le nombre de malades a augmenté, certaines personnes simulant l'affliction pour bénéficier de l'aumône(51). Des malades venaient de toutes les régions, voire de l'étranger, exploité par la maison de France pour démontrer sa supériorité sur les dynasties rivales. Par exemple, Henri IV a touché 600 malades à Reims en 1606 (49) et 1250 scrofuleux lors d'un vendredi saint en 1608 (50), tandis qu'Henri III, à Poitiers en 1577, a été sollicité par plus de 5 000 écrouelleux(49). Louis XIV, un des rois les plus emblématiques, aurait touché 2000 malades en 1696 (50). Trois mois avant sa mort, alors qu'il était atteint par la gangrène, il aurait touché entre 1700 et 1800 personnes à la Pentecôte 1715, soulignant son engagement envers ses sujets, quelle que soit sa santé(52). Des chiffres impressionnants de malades touchés par d'autres rois, attestent de l'ampleur de cette pratique au cours des siècles. En 1610, à l'âge de 10 ans, Louis XIII aurait vu plus de 800 malades en une seule séance, et en 1615, il aurait touché 1070 personnes. François I^{er} aurait pratiqué cette coutume en 1527, en rencontrant plus de 1500 malades au cours d'une seule journée. Le lendemain de son sacre, Louis XV aurait pratiqué le rituel avec 2000 personnes. Quant à Louis XVI, dans des circonstances similaires, il aurait touché 2400 personnes lors d'une séance unique, réussissant à déclarer cinq guérisons(50).

1.2.2. Toucheurs

Au fil du temps, la conviction en la puissance curative du Toucher royal s'est progressivement élargie au-delà des rois pour trouver une nouvelle expression à travers les "toucheurs". Ces individus, souvent perçus comme des guérisseurs ou des thaumaturges, prétendaient posséder le don exceptionnel de guérir en imitant le rituel sacré des monarques. Ils se positionnaient comme des intermédiaires privilégiés entre la divinité et les malades, reproduisant minutieusement le geste royal du toucher pour apporter réconfort et guérison aux personnes souffrantes(53).

L'enfant qui était béni de ce don, appelé "marcou", acquérait une influence considérable dans son village, parfois surpassant même la renommée d'un

médecin(49). La croyance en ce pouvoir surnaturel était renforcée par l'existence de marques distinctives sur leur corps et qui diffèrent selon la région. En effet, une superstition, émergée au XVII^{ème} siècle, prétendait que ces enfants étaient pourvus d'une marque distinctive, telle qu'une fleur de lys en France, ou un "W" sur la paume de la main gauche dans le nord de la Manche(54). Ces signes mystérieux, qu'il s'agisse d'une étoile, d'un triangle, d'un cœur, d'une croix, ou de la forme de ce qu'ils guérissaient, apparaissaient souvent sur la cuisse, le cou, la poitrine, le palais ou le visage(48,49).

Les "septénaires", désignant une autre condition pour être toucheur, qui est d'être les septièmes fils d'une lignée ininterrompue de garçons, excluant donc toute présence de filles(49,54), ou de naître un vendredi saint dans certaines régions(54), choisissaient de se placer sous l'invocation de Saint Marcoul. Avant de débiter leur pratique, ils effectuaient un pèlerinage à Corbeny, encouragés et soutenus par les moines(48).

Le pouvoir du toucheur s'étendait à une gamme variée de maladies, englobant le chancre, le muguet, les affections cutanées, les rhumatismes, les tumeurs diverses, et bien entendu, la scrofule⁶⁹ (49). Bien que leur expertise soit généralement sollicitée pour les maladies infantiles, ces guérisseurs se spécialisaient souvent, ne traitant qu'une seule maladie spécifique ou un groupe particulier, comme les écrouelles ou les affections cutanées(54). Malgré des persécutions en Angleterre en raison de la concurrence qu'ils représentaient pour les praticiens médicaux traditionnels, les "septénaires" ont connu un succès notable, même si certaines figures de la noblesse comme Mme de Sévigné⁷⁰ ou la princesse Palatine⁷¹ ont pu évoquer leur pratique avec une pointe d'ironie(48).

⁶⁹ Cf. Annexe

⁷⁰ Marie de Rabutin-Chantal puis Madame de Sévigné après son mariage avec le marquis de Sévigné est née en 1626 et meurt en 1696. Elle est connue pour son abondante correspondance avec sa fille.

⁷¹ La princesse palatine ou Elisabeth-Charlotte de Bavière (1652-1722) est la seconde épouse de Monsieur, frère du roi Louis XIV. Sa correspondance écrite en allemand et en français, bien que seulement une petite partie soit préservée, est reconnue comme l'une des meilleures chroniques du Grand Siècle.

Section II. Remèdes et Rituels Magico-Religieux de l'Époque Médiévale

1. Rituels : Aide Divine dans la Guérison au Moyen Âge

L'abbesse sainte Hildegarde, à travers son "Livre des Subtilités," lègue une variété de remèdes, mettant en avant le pouvoir apaisant de certaines herbes, réputées repousser les maux attribués aux esprits malveillants(38). Cette conception trouve des échos dans les papyrus égyptiens, où les maladies, attribuées aux démons et aux esprits maléfiques, sont surmontées par des remèdes et des prières dédiées aux dieux.

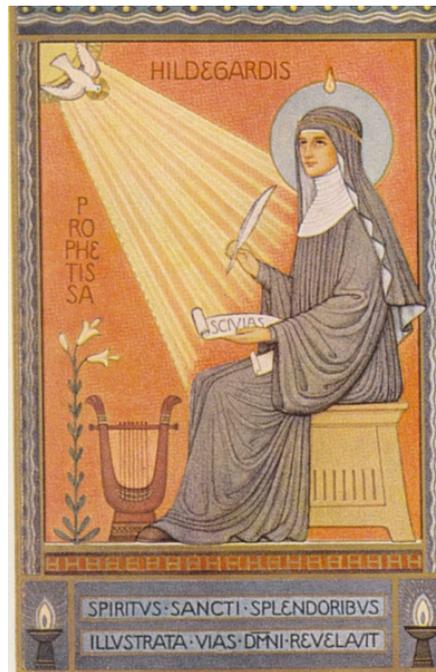


Figure 43 : sainte Hildegarde écrivant Scivias (ouvrage sur ses visions)

(Mourgues.E, radiofrance.fr, 2020)

Au Moyen Âge, les connaissances médicales fragiles reposent souvent sur des similitudes entre les plantes et les parties du corps, ou sont attribuées à des saints guérisseurs. Ces fragilités sont compensées par des forces cachées, qu'elles soient religieuses ou magiques, visant à faciliter la guérison ou à obtenir les résultats escomptés. Les pratiques héritées des papyrus égyptiens et des textes grecs et latins persistent, impliquant la combinaison de prières ou de menaces adressées aux

divinités et aux démons, une tradition transcendant le Moyen Âge avec des prières dirigées vers Dieu, les saints, voire la plante elle-même. La dimension divine, prégnante dans la Bible, opère des guérisons par le biais d'offrandes et de prières(7,38). Quant aux praticiens empiriques des campagnes, ils exploitent la crédulité populaire pour asseoir leur autorité, entourant leurs interventions d'un voile de mystère et incorporant des formules magiques et des signes cabalistiques dans la composition d'onguents miraculeux(39). La croyance en l'influence des planètes sur les plantes conditionne l'efficacité de leurs pouvoirs. La cueillette des plantes était soumise à des rites précis, tels que tracer un cercle autour de la plante, cueillir à reculons ou non, les jours de pleine lune ou à des heures précises de la journée et même adopter des vêtements en lin. Certains rituels exigeaient d'être nu, purifié par des ablutions, le tout variant selon les plantes et l'usage envisagé. Les autres constituants essentiels du médicament, tel le lait de femme nourrissant son premier enfant mâle; urine de femme vierge; graisse de porc mâle, etc... , sont choisis dans des conditions, elles aussi, rigoureusement ordonnées(38,39).

Ces pratiques complexes reflétaient la conviction que suivre ces rituels méticuleux renforçait l'efficacité des remèdes médiévaux.

1.1. Traitement de l'épilepsie : Entre croyances et remèdes

Au Moyen Âge, la perception de l'épilepsie était profondément ancrée dans le contexte surnaturel, où elle était considérée comme la manifestation d'une possession démonique. À la fin du IV^{ème} siècle, tant la population que les pères de l'Église percevaient cette maladie comme le résultat de l'introduction d'un esprit impur dans le corps, établissant ainsi une conception surnaturelle de la maladie physique(36).

Les textes médicaux médiévaux révélaient fréquemment des stratégies de guérison qui se rapprochaient de la supercherie, intégrant des pratiques telles que les purifications, les amulettes, et les incantations en conjonction avec des remèdes traditionnels(36).

La prière, lorsqu'elle était associée à des remèdes végétaux, était considérée comme plus efficace, comme en témoigne l'usage de formules telles que "*Item pollitricum*

tritum et datum cum Oratione Dominica valet potenter" qui peut être traduite en français par "Également, la poudre pollitrique triturée et administrée avec l'Oraison dominicale est puissamment efficace". Bernard de Gordon⁷², dans le *Lilium Medicinae*, rapporte qu'un malade connaissant bien les symptômes d'une crise d'épilepsie pouvait la contrôler en récitant "Ave Maria"(36).

L'eau bénite, quant à elle, occupait une place centrale en tant que composant de recettes médicales, jouant un rôle de « *munimen contra aegritudines* » et « *profugatio pestilentis* » soit « une protection contre les maladies » et « l'éloignement des épidémies », agissant comme moyen de transmission de la puissance divine. Son rôle cathartique, visant à purger le corps du malade et à le débarrasser de ses toxines, s'exprime à travers des pratiques telles que l'ablution, le bain ou l'aspersion. De plus, l'eau bénite est utilisée par voie orale, soulignant ainsi son importance dans les remèdes médicaux de l'époque. Parallèlement, l'usage d'huile consacrée en tant qu'ingrédient dans certains médicaments renforce cette association entre les éléments sacrés et les pratiques médicales(36).



Figure 44 : Guérison de la fille de Polimnius, 1480-1490. La-Salle-lès-Alpes, Saint-Barthélémy

(Gilly.M, *Les fous en image à la fin du Moyen Âge*, 1986)

Les rituels de purification et d'expulsion des démons constituaient le dernier recours pour libérer le malade et chasser l'esprit impur. Ces rites, souvent accompagnés d'invocations, de menaces, et de gestes proches de la magie, telles que l'imposition des mains, bénéficiaient du soutien d'un pouvoir supérieur, illustrant une praxis magique teintée de spiritualité. Les paroles prononcées au cours de ces rituels pouvaient également être

⁷² Bernard de Gordon (1250-1320) est un médecin médiéval actif entre 1294 et 1308 en tant que maître de l'université de Montpellier.

accrochées au cou du malade sous forme d'amulettes protectrices, soulignant la vertu thérapeutique attribuée à la parole, généralement extraite des Saintes Écritures pour éviter toute connotation magique négative aux yeux des autorités ecclésiastiques(36).

Enfin, avec l'avènement du christianisme, la superstition persistait sous de nouvelles formes, notamment l'utilisation de reliques, d'extraits bibliques, de noms d'anges et des noms des Rois Mages(36). Ces éléments, incorporés dans des pratiques médicales spécifiques, témoignent de la complexité de l'interconnexion entre la magie et la religion dans le contexte médical médiéval, reflétant une tentative de concilier la foi avec les pratiques médicales de l'époque.

1.2. Traitement de l'accouchement : Magie et religion en synergie

Le traitement visant à faciliter l'accouchement, tel que recueilli dans le Breviarium⁷³, combine magie et religion de manière singulière. La pratique implique que la femme avale trois grains de poivre tandis que la *vetula* (vieille en latin) récite des psalmodies magiques intégrant des éléments de la liturgie de la messe, notamment une partie du « Notre Père⁷⁴ » et du Sanctus⁷⁵. La *vetula* prête serment sur l'efficacité de cette méthode, affirmant que toutes les femmes qui l'utilisent accouchent sans difficulté. Pour chaque grain de poivre, elle récite un « Pater Noster » ou « Notre Père », concluant par une modification du passage « *sed libera nos a malo* » (délivre-nous du mal) pour demander la libération de la femme d'un accouchement difficile. Les trois grains sont ensuite donnés à la femme à avaler successivement avec du vin ou de l'eau, sans qu'ils touchent ses dents. Enfin, la *vetula* murmure des paroles spécifiques trois fois, accompagnées de trois « Notre Père » dans l'oreille droite de la femme, aboutissant immédiatement à l'accouchement(36).

⁷³ Le bréviaire est un ouvrage liturgique qui comprend tous les textes essentiels pour la prière de la liturgie des Heures, également connue sous le nom d'office divin.

⁷⁴ Le Notre Père est dans la religion chrétienne, une prière que Jésus a enseignée à ses disciples : « Notre Père qui est aux cieux, [...] Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. Et ne nous laisse pas entrer en tentation, mais délivre-nous du Mal. Amen. »

⁷⁵ Le Sanctus est une prière eucharistique et un hymne d'adoration dans le catholicisme afin de louer le Seigneur.

1.3. Traitement des Fistules : Le prêtre guérisseur

Dans l'œuvre de Platearius⁷⁶, le traitement des fistules met en lumière le rôle du prêtre en tant que guérisseur, dont le pouvoir thérapeutique est attribué directement à Dieu. Le prêtre utilise la parole, à travers des textes sacrés et des prières, ainsi que le contact physique, symbolisé par l'imposition des mains et le signe de la croix, pour transférer des forces bénéfiques. Platearius décrit également un processus de contact où la maladie peut être transférée à une plante, à un animal ou à une autre personne. Dans ce cas particulier, le prêtre, en effectuant le rituel, parvient à guérir le patient en transférant la maladie à la racine d'aigremoine -qui elle-même a été cueillie accompagnée de prières spécifiques-. Le prêtre accomplit le rituel avec trois « Pater Noster » et trois « Ave Maria », invoquant la libération du patient des fistules, et les racines sont ensuite placées dans un endroit humide et isolé. Lorsqu'elles commencent à se faner, les fistules disparaissent des mains du patient dans les dix jours, illustrant ainsi le pouvoir curatif du rituel(36).

2. Remèdes Enchanteurs

2.1. À Base de Plantes

La richesse de la pharmacopée médiévale s'étend bien au-delà des simples mélanges d'herbes, englobant des pratiques imprégnées de mysticisme et de magie. À titre illustratif, une pratique courante consistait à porter autour du cou une racine ou une branche de la plante appropriée au mal, accompagnée de prières dédiées à la plante, à son protecteur ou à la renonciation au diable(38).

2.1.1. Anémones

Selon l'érudit romain Pline l'Ancien, les mages préconisent une curieuse pratique pour soigner la fièvre tierce et quarte. Cette pratique toujours en vogue au Moyen-Âge,

⁷⁶ Matthieu Platearius (?-1161) est un médecin médiéval de l'école de médecine de Salerne et auteur de Circa instans ou en français Livre des simples médecines, ouvrage sur les plantes médicinales, leur préparation et les utilisations de différents remèdes.

consistait à cueillir la première anémone pulsatile aperçue de l'année. La croyance sous-jacente réside dans l'idée que cette fleur spécifique, arrachée avec espoir et accompagnée de prières, détient le pouvoir de guérir ces fièvres, invoquant ainsi une intervention divine(38).

2.1.2. La Renouée des Oiseaux

Platearius, propose un remède singulier contre les menstruations abondantes chez les femmes. Le jus de la Renouée des Oiseaux, mélangé à du sucre et du vin, devait être administré. Cependant, l'aspect magique de ce remède réside dans la formule à réciter sur cette herbe en nommant la patiente :

« Herbe poligonia , fille du roi des jardins (...) veuille je te prie clore le flux de sang chez cette femme »(38).

La récitation de cette prière, solennelle et personnifiée, implore l'intervention divine pour arrêter le flux sanguin.

2.1.3. Les Graines de Cumin

Un autre remède issu des écrits de Pline l'Ancien et toujours en vigueur au Moyen-Âge est un rituel pour traiter le glaucome qui va au-delà de la simple ingestion. Les malades devaient mastiquer des graines de cumin, puis souffler leur haleine sur leurs yeux. Une union de gestes physiques et de croyances mystiques qui, selon Pline, pouvait apporter le soulagement, illustrant la connexion entre l'espoir, la prière et les remèdes(38).

2.1.4. L'Aristoloché

La plante Aristoloché, est censée chasser les forces maléfiques. Brûlée sous le berceau, elle agirait comme une sentinelle protectrice des enfants. Cette pratique reflète la conviction en la magie végétale, utilisant la plante comme rempart contre les démons et les tourments(38).

2.1.5. Les Plantes dites « Solaires »: Exemple de l'Armoise

Les plantes dites "solaires" jouaient un rôle protecteur envers les humains et leur environnement. Cueillies spécifiquement la nuit de la Saint-Jean-Baptiste⁷⁷, elles étaient censées accumuler la force solaire et la protection du saint. Parmi ces plantes, on retrouvait des exemples tels que l'armoise, le millepertuis, la fougère, et le fenouil.

L'armoise, dédiée dans l'Antiquité à la déesse Artémis/Diane, et appelée "l'herbe de la Saint-Jean" au Moyen Âge, était, selon la légende, une ceinture protectrice dans le désert pour Jean-Baptiste. L'armoise était également utilisée à des fins non médicales, comme le suggère Platearius, qui indique que placer de l'armoise sous la porte d'une maison protège cette dernière contre les nuisances de l'homme ou de la femme. Ou encore, Albert le Grand, qui souligne que celui qui la porte est invincible(38).

2.1.6. L'Asperge

L'asperge, en plus de ses propriétés nutritives, était réputée pour ses vertus magiques. Pour ceux ensorcelés, Platearius recommande de cueillir cette herbe, de se rendre à une fontaine et d'asperger le malade avec l'eau de celle-ci. Une pratique qui lie la nature à la guérison par le biais de rituels magiques(38).

Ces exemples dévoilent la profonde imbrication de la foi, de l'espoir et des pratiques mystiques dans l'élaboration des remèdes à base de plantes au Moyen Âge. Chaque plante devient ainsi un talisman, porteur de la promesse de guérison.

⁷⁷ La fête de la Saint-Jean, observée chaque année le 24 juin, trouve son origine dans une célébration païenne. Pratiquée par les peuples slaves pour bénir les récoltes et rendre un hommage à la lumière et au solstice d'été, elle a été christianisée et associée à Jean le Baptiste né un 24 juin.

2.2. Autres Remèdes ésotériques

La matière médicale à l'époque médiévale est riche de composés censés agir sur la santé. Elle comprend des produits venant des trois règnes de la nature : animaux, végétaux et minéraux. Certains sont imaginaires comme la corne de Licorne, d'autres sont associés à des guérisons miraculeuses comme les pierres précieuses.

2.2.1. Corne De Licorne



Figure 45 : Dent de Narval considérée au moyen âge comme corne de licorne. Musée du moyen âge de Cluny, Paris

La corne de licorne qui s'avérera être finalement celle du narval, est parmi les médicaments du passé celle qui demeure l'un des objets les plus mystérieux et convoités de l'époque. L'origine de l'engouement pour cette dernière dans la thérapeutique remonte à l'Antiquité, où diverses cornes, notamment celles du cerf, étaient utilisées pour leurs propriétés médicinales. Le cerf était réputé pour être l'ennemi des serpents venimeux, ce qui conférait à sa corne des vertus particulières.(55)

« En pharmacie, on distinguait :

1. la corne de cerf râpée [...] Elle contient beaucoup de gélatine, à laquelle elle doit la propriété adoucissante qui la fait employer.
2. la corne de cerf calcinée
3. les produits de la distillation sèche » – Dorvault (L'Officine, ou Répertoire général de pharmacie pratique)(55)

Cependant, parmi toutes les cornes, celle de la licorne était considérée comme la plus précieuse et la plus puissante.

Depuis Ctésias, médecin grec du Vème siècle avant J.-C., jusqu'à des figures comme Aristote et Pline, la licorne "occidentale" a été représentée comme une créature élégante et pleine de grâce, dotée d'une seule corne(56). Dans la tradition grecque, elle était appelée "monocéros", puis "unicornis" en latin, et plus tard "leocornis", "alicorno", et enfin "licorne". Elle correspondrait également au « re êm » dans l'ancien testament(55,56). Mais la naissance de ce mythe semble provenir de l'Orient(55).

Celle qu'on appelle en Chine « Killin » posséderait selon la légende, une longévité de mille ans et apparaîtrait lors de la naissance des empereurs ou des grands philosophes. Cette créature est décrite comme ayant le corps d'un cerf, la tête d'un loup, la queue d'un bœuf, les sabots d'un cheval, un dos aux cinq couleurs, un ventre jaune, et une unique corne de chair(55).

« il s'y trouve, assure-t-on, beaucoup d'espèces de bêtes sauvages qu'on ne voit pas ailleurs. [...] Il y a un bœuf ressemblant au cerf, qui porte, au milieu du front, entre les oreilles, une corne unique, plus haute et plus droite que les cornes de nous connues; à son sommet elle s'épanouit en empaumures et rameaux ». – Jules César, rapportant les dires de l'un de ses soldats(55).

En Europe, ses caractéristiques physiques varient selon les régions. Outre sa corne tantôt recourbée vers l'avant ou l'arrière, tantôt, décrite comme une longue corne droite et effilée, tordue dans le sens inverse des aiguilles d'une montre(56), certaines descriptions la décrivent comme ressemblant à un onagre sauvage, en accord avec les écrits de Ctésias⁷⁸(55,56). Ou ceux d'Élien au IIIe siècle av. J.-C., qui rapporte qu'elle était utilisée par les Indiens comme corne à boire pour contrer les poisons(56).

⁷⁸ Ctésias écrit dans son livre Indika : « Il existe aux Indes des ânes sauvages aussi gros que des chevaux et même plus gros ; ils ont le corps blanc, la tête pourpre, les yeux d'un bleu sombre. Cet animal a une corne au milieu du front; elle mesure une coudée ; la base de la corne, vers le front, est toute blanche sur environ deux pouces; la partie supérieure, la pointe de la corne, est pourpre d'une teinte vive; la partie intermédiaire est noire[...]. Cet animal est plus rapide et plus robuste que nul autre

Au II^{ème} et III^{ème} siècles ap. J.-C., la représentation de la licorne évolue, notamment dans des ouvrages comme le Physiologus ou le Bestiaire alexandrin(56). Cette créature, qui peut prendre l'apparence d'une biche, d'un oryx ou même d'un petit cheval blanc, souvent dotée d'une barbiche de bouc et de sabots fendus(56), devient un animal farouche, agile et rapide, rarement aperçu par les Hommes(56). Dans les récits, cette biche ou ce magnifique cheval blanc incarne la pureté et se trouve généralement dans la forêt. Elle ne se laisse approcher que par une jeune femme vierge. Les chasseurs utilisent alors la ruse en emmenant une jeune fille dont l'odeur de virginité attire l'animal invisible, qui se réfugie ensuite dans le giron ou sur les genoux de la vierge, permettant ainsi aux chasseurs de le capturer ou de le tuer(55,56).



Figure 46 : Vierge Marie chantée par Firmin Pingré

(essentiels.bnf.fr)

Durant le Moyen Âge, la licorne est intégrée à la religion chrétienne. Ainsi, la licorne devient rapidement un symbole important pour les Pères de l'Église. Ils affirment que la vierge des chasseurs représente la Vierge Marie et que la licorne reposant sur son giron est une métaphore du corps du Christ entrant dans le sein virginal de sa mère, illustrant ainsi le mystère de l'Incarnation. De plus, la licorne transpercée par la lance du chasseur est interprétée comme une image de Jésus sur

; il n'en est pas, cheval ou autre, qui soit capable de le joindre à la poursuite. Sa mise en train est plutôt lente, mais à mesure que la course s'allonge, sa vigueur s'accroît merveilleusement et il court toujours plus longtemps et plus vite ».

la croix, rappelant le mystère de sa Rédemption, mort volontairement pour racheter les péchés de l'humanité(56) :

« La licorne est le Christ, et la corne qu'elle porte au milieu du front symbolise la force invincible du fils de Dieu; il s'est reposé sur le sein d'une vierge et a été pris par les chasseurs, c'est-à-dire qu'il a revêtu la forme humaine dans le giron de Marie, et qu'il a consenti à se donner à ceux qui le cherchent. » - Recueil de Sermons datant XIIème siècle(55).

Outre l'utilisation de la licorne par les ecclésiastiques, sa corne était largement utilisée pour ses prétendues vertus thérapeutiques. Selon la légende, la licorne accomplissait un rituel avec sa corne avant de la plonger dans l'eau pour la purifier :

« Il existe un animal nommé unicomne. En ces lieux se trouve un grand lac, et les animaux s'y réunissent pour boire. Mais avant leur arrivée, le serpent survient et jette son venin dans les eaux. Les animaux le remarquent, et n'osent boire en attendant l'unicorne. Celui-ci pénètre aussitôt le bord du lac, et de la pointe de sa corne, forme une croix. Il neutralise ainsi le poison, et tous les animaux peuvent se désaltérer »(55).



Figure 47 : Le jardin des délices par Jérôme Bosch, vers 1490-1500

(wikipédia, 2020)

Des écrits anciens, notamment celui de Ctésias, mentionne :

« Ceux qui ont bu dans ces cornes (car on en fait des vases à boire) ne sont sujets, dit-on, ni aux convulsions ni au haut mal et les poisons même ne peuvent leur nuire pourvu qu'avant ou après l'absorption du poison, ils aient bu du vin, de l'eau ou n'importe quelle autre boisson dans ces vases »(55).

Ainsi cette corne était donc réputée pour sa capacité à détecter les substances toxiques. Utilisée par les rois et les princes, les cornes de licorne servaient de gobelets : si la boisson était empoisonnée, elle se trouble et émettait des bulles. De même pour les aliments empoisonnés : lorsque la corne était plongée dans les aliments, elle provoquait des fumées, indiquant la présence de poison(56).

En Orient, la corne de licorne était utilisée comme matériau pour les manches de couteaux. Lorsque ces couteaux étaient utilisés pour couper un plat empoisonné, le manche présentait la particularité de se couvrir de sueur(55).

Outre les propriétés antidotiques de la corne de licorne, les différents organes de l'animal étaient réputés comme véritable panacée. Hildegarde de Bingen recommandait par exemple l'utilisation du foie de licorne et du jaune d'œuf contre la Lèpre dans son ouvrage *Liber subtilitatum de divinis creaturis*. Albert le Grand, l'un des premiers à attribuer des propriétés médicinales à la corne, affirmait qu'elle était « *excellente pour les maux de ventre, pour les gencives, et pour blanchir les dents* », comme rapporté dans son ouvrage *De animalibus*, XIII (56).

De plus, la corne de licorne était intégrée à des remèdes considérés comme incurables, tels que ceux contre la peste ou utilisée en poudre, car réputée bénéfique contre la rage, la petite vérole, la rougeole(55) et l'épilepsie(57). Elle pouvait également se porter autour du cou pour se protéger du mal(55).

Son utilisation s'est étendue au fil des siècles, devenant un ingrédient courant chez les apothicaires du Moyen Âge à l'époque moderne, comme en attestent ces citations :

Au XVIème siècle, Ambroise Paré affirmait : « *Parlez aujourd'hui à tous les apothicaires de France : il n'y en a pas un qui n'affirmera pas avoir de la vraie licorne, parfois même en assez grande quantité* »(55).

Au XVII siècle, Jean de Renou rapportait : « *Il y a bien peu d'apothicaires dans Paris qui n'en aient quelque pièce ou rognure pour en soulager les malades lorsque la nécessité le requiert* »(55).

Ou encore Promet à la fin du XVII siècle : « *Ce sont les tronçons de cette corne que nous vendons à Paris, comme ils se vendent ailleurs, pour véritable corne de Licorne* »(55).

Tous étaient disposés à obtenir l'antidote, quel qu'en soit le prix. Philippe de Commynes, dans ses écrits sous les règnes de Louis XI et de Charles VIII, relate le pillage en Italie des biens de Pierre de Médicis, évoquant notamment une corne entière de licorne valant six ou sept mille ducats, ainsi que deux grandes pièces d'une autre(56). Cent ans plus tard, Agrippa d'Aubigné, auteur de l'Histoire universelle depuis

1550 jusqu'en 1601, relate une attaque d'arquebusiers ayant permis de capturer comme butin principal une corne de licorne évaluée à quatre-vingt mille écus(56). Et selon Promet, les cornes de licorne étaient si rares autrefois qu'un marchand allemand aurait vendu une à un pape pour 4500 livres, comme l'indique son témoignage(57).

Ainsi, seules les personnes aisées pouvaient se permettre de posséder une corne de licorne pour se protéger des maladies. Les moins fortunés achetaient de l'eau dans laquelle la corne avait trempé(55) ou utilisaient de la corne de rhinocéros ou de cerf(55), comme le conseillait Jean de Renou dans sa pharmacopée :

« mais d'autant que plusieurs de ceux qui pourroient auoir besoin de ce remede n'ont pas dequoy l'auoir, ny le payer comme il faut à cause de sa rareté, c'est pourquoy ie suis d'aduís qu'il n'y aye que ceux qui sont bien riches qui le recherchent à quel prix que ce soit, & conseille aux autres qui sont pauures qu'ils se seruent de la corne de Rhinocerot, ou de celle de Cerf, au lieu & place de la corne de Licorne, & ils trouneront qu'elle n'est de guiere moins efficaceuse que l'autre, ainsi que ie l'ay souuent experimenté »(55).

2.2.2. Lithothérapie ou le Pouvoir magique des Pierres Précieuses



Figure 48 : Thomas de Cantimpré, Liber de natura rerum, début du livre XIV, De lapidibus preciosis

(ateliervdb.hypotheses.org, 2022)

Les pierres précieuses, par leur mystère envoûtant, leur beauté saisissante et leur rareté exceptionnelle, ont été considérées comme des artefacts magiques capables de guérir des maux physiques et mentaux, remplaçant souvent les plantes dans les processus de guérison en raison de la conviction en leurs pouvoirs magiques intrinsèques(38).

L'utilisation des pierres précieuses dans les pratiques médicales anciennes témoigne d'une association complexe entre la superstition, la magie et la foi dans la puissance curative des éléments naturels. Celles-ci étaient vues comme des vecteurs de guérison, fusionnant le tangible de la médecine avec le mystique et le sacré(58).

L'utilisation des pierres précieuses à des fins curatives remonte à des époques anciennes⁷⁹, où leur coût élevé était interprété comme une indication de leurs pouvoirs mystérieux. Par exemple, au Moyen Âge, le péridot était réputé pour guérir la folie en raison de son éclat vert bienfaisant, tandis que le lapis-lazuli était invoqué pour restaurer l'énergie grâce à sa couleur profonde et riche associée à la vitalité(58).



Figure 49 : Ensemble de pierres précieuses. De gauche à droite et de haut en bas : Turquoise - Hématite - Chrysocolle - Œil-de-tigre - Quartz fumé - fluorite - Cornaline - Pyrite - Sugilite - Malachite - Quartz rose - Obsidienne flocon de neige - Rubi-Agate - Jaspe - Améthyste - Lapis lazuli.

(wikipédia, 2005)

Les croyances dans les propriétés curatives étaient souvent liées à la couleur des pierres. Les teintes vibrantes étaient interprétées comme des signes de vitalité et de force magique. La couleur d'une pierre précieuse était considérée comme un langage visuel, révélant sa capacité à influencer la psyché humaine et à apporter un équilibre aux énergies du corps(58).

Sainte Hildegarde préconisait l'utilisation de l'émeraude pour soulager les douleurs au cœur, à l'estomac ou au côté. Selon elle, le simple port de cette pierre aurait un effet réchauffant sur le corps, contribuant ainsi à la guérison(59). Bien avant elle, Aristote⁸⁰

suggérait que l'émeraude, portée autour du cou ou sur le doigt, protégeait contre les crises d'épilepsie, idée élargie par Marbode de Rennes⁸¹, au béryl gravé d'une langouste et d'une corneille, offrant la victoire sur les maux et guérissant diverses affections oculaires(58).

Au-delà de la simple possession, l'usage des pierres précieuses dans la guérison impliquait la gravure, créant ainsi des talismans dotés de pouvoirs spécifiques. Par exemple, la langouste et la corneille gravées sur le béryl, accompagnée de l'ajout de

⁷⁹ À titre illustratif, dans un de ses ouvrages, Pline fait référence à un Babylonien du nom de Zacharias qui a dédié au roi Mithridate, un livre sur les pierres précieuses.

⁸⁰ Aristote (384-322 av. J.-C.), disciple de Platon, est un philosophe grec.

⁸¹ Marbode (vers 1040-1123) est un poète et évêque de Rennes.

grain de genévrier dans de l'or, étaient des symboles puissants censés augmenter son potentiel thérapeutique et garantir la victoire sur les maladies. Ces gravures n'étaient pas simplement décoratives ; elles étaient des interfaces entre le monde physique et le surnaturel, canalisant les énergies curatives(58).

L'application de rituels de bénédiction renforçait l'idée que les pierres précieuses étaient investies de pouvoirs divins. Les prêtres et les guérisseurs effectuaient souvent des cérémonies spéciales, appelant les bénédictions des dieux sur les pierres. Ces rituels n'étaient pas seulement des actes symboliques ; ils étaient perçus comme des moyens de canaliser l'énergie divine dans la pierre, la chargeant ainsi de ses propriétés curatives(58).

Les pierres précieuses étaient fréquemment bénies pour amplifier leurs propriétés curatives, avec des rituels conférant des pouvoirs spécifiques. La magie des pierres s'étendait même à l'eau, où immerger la pierre et la consommer en médicament, était considéré comme un puissant moyen de guérison. Par exemple, l'eau dans laquelle le béryl était immergé pouvait soigner l'asthénie, l'oppression et soulager les douleurs du foie(58).

Des textes anciens tels que celui « Sur les pierres » d'Aristote et la « Nature des pierres » de Marbode de Rennes ont contribué à forger la croyance en la puissance des pierres précieuses. Leurs écrits détaillés ont souvent été considérés comme des guides pratiques, indiquant les types de pierres à utiliser pour des affections spécifiques. Ces textes étaient, en quelque sorte, des ponts entre la sagesse ancienne et les pratiques de guérison(58).

Enfin, les pouvoirs de guérison attribués aux pierres précieuses révèlent une facette fascinante de l'histoire médicale. Bien plus qu'une simple quête de beauté ou de richesse, l'utilisation de ces pierres témoigne de la profonde connexion entre la magie, la spiritualité et la recherche de bien-être physique et mental dans les civilisations anciennes. Ces pratiques, bien que souvent perçues comme ésotériques, étaient ancrées dans les croyances et les expériences de ceux qui cherchaient des solutions à leurs maux. Ainsi, les pierres précieuses demeurent des témoins silencieux d'une époque où la frontière entre la médecine et la magie était mince.

Outres les pierres précieuses, les pierres sont utilisées depuis toujours dans la thérapeutique.

Par exemple, le menhir de Kerloaz à Plouarzel, en France, appelé le bossu en raison de la présence de deux bosses de chaque côté, faisait partie d'un rite de fécondité. Les hommes et femmes nus, se frottaient le nombril contre ces menhirs pour favoriser la conception de garçons. De plus, les nouvelles mariées y amenaient leurs époux pour leur faire baiser la pierre, symbolisant ainsi leur autorité au sein du foyer(60).

Ces croyances ne se limitent pas à la fertilité, lors du pèlerinage de Saint-Jean-du-Doigt, les pèlerins se frottaient le dos contre la plus grande des treize pierres mégalithiques appelées « Bez-an-Inkinérez » (tombeau de la fileuse), dans l'espoir de prévenir les rhumatismes(60).



Figure 50 : Menhir de Kerloaz

(wikipedia, 2005)

**PARTIE 2 : LES GRANDES THÉORIES
« RATIONNELLES »**

Depuis l'Antiquité, les traitements appliqués au malade ont été guidés non seulement par des considérations magiques ou religieuses, mais aussi par des théories médicales qui ont été la base, parfois pendant des siècles, des pratiques médicales en Occident. Ces théories, défendues par leurs auteurs et les médecins de différentes époques, sont intéressantes à considérer comme un effort des médecins de sortir de l'empirisme pour arriver à un traitement logique de la maladie. Elles sont autant de tentatives pour progressivement lutter contre l'obscurantisme dans les soins apportés aux malades. L'expérience n'a pas confirmé ces théories qui ont cependant une place intéressante dans l'histoire de la médecine et de la pharmacie. Pour certaines d'entre elles, il existe un lien avec les sujets abordés précédemment.

Chapitre 1 : THÉORIE HIPPOCRATICO-GALENIQUE ou THÉORIE DES HUMEURS

La théorie des humeurs, transmise au monde arabo-musulman par l'intermédiaire des chrétiens nestoriens⁸², a marqué de manière significative le paysage médical en Occident du Xème au XIIème siècle. Cette théorie, revigorée par l'école de Salerne et les traductions de Constantin l'Africain⁸³, a laissé une empreinte indélébile dans des publications telles que le Liber iste, le Circa instans de Platearius et le Grand Antidotaire de Salerne(58).

Selon cette théorie, la santé du corps humain dépend d'un équilibre délicat entre quatre humeurs constitutives : le sang, le phlegme (ou pituite), la bile jaune et la bile noire (mélancolie ou atrabile). À chaque humeur correspond un tempérament ou une complexion spécifique : sanguin, flegmatique, bilieux ou atrabilaire. Tout déséquilibre dans ces humeurs est considéré comme une source potentielle de maladie(9,58).

Le traitement des maladies reposait sur l'idée de purger ou expulser les humeurs en excès ou corrompues du corps. Deux méthodes principales étaient employées à cette fin(58) :

- La saignée, effectuée par les chirurgiens, visait à extraire le sang corrompu.
- La purgation, relevant du domaine des apothicaires, consistait à administrer des substances permettant de nettoyer et purger les humeurs viciées.

Cette théorie des humeurs était en relation avec la théorie des quatre éléments -le feu, l'air, la terre et l'eau- d'Empédocle d'Agrigente (vers 490-435 avant J-C), où l'influence des forces cosmiques opposées, l'Amour et la Haine, façonnait la formation et la

⁸² Les néstoriens sont essentiellement les chrétiens qui appartiennent à l'Église implantée, dès le IIIe siècle dans l'ancien Empire perse sassanide. La doctrine de Nestorius, patriarche de Constantinople, affirme que le Christ possède deux natures, l'une humaine et l'autre divine.

⁸³ Constantin l'Africain, arrivé à Salerne vers 1077, a marqué l'apogée de l'école de Salerne. Grâce à ses traductions et adaptations de textes arabes, il a largement enrichi le savoir médical en Occident latin.

destruction des êtres et des choses. Aristote enrichit cette théorie en associant à chaque élément, deux des quatre propriétés fondamentales qui sont le chaud, le sec, le froid et l'humide(58).

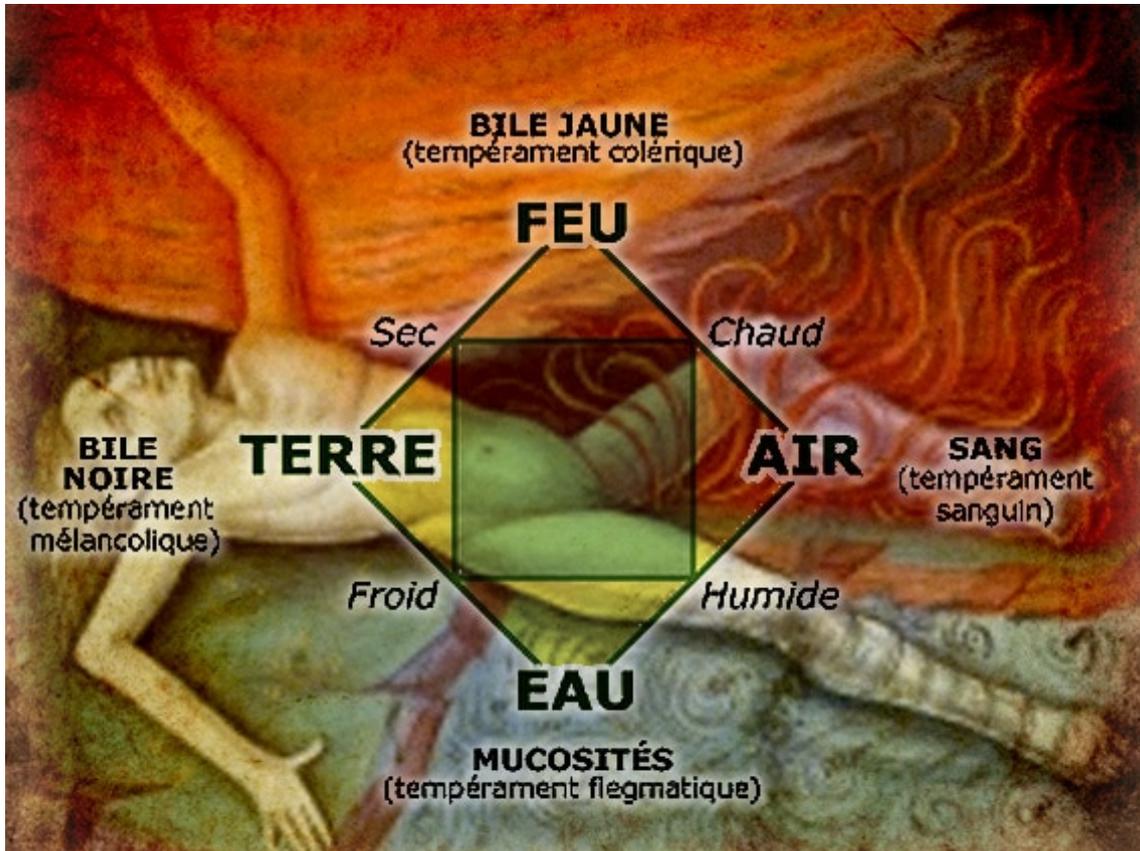


Figure 51 : Relation entre la théorie des humeurs et celle des quatre éléments

(Effe.F, moyenagepassion.com, 2017)

Plus tard, Galien évaluera l'intensité de ces propriétés, ajoutant une nouvelle dimension à la théorie des humeurs. Puis, au XIIIème siècle, Arnaud de Villeneuve reprit les travaux d'Ibn al-Jazzar⁸⁴ (Xème siècle) et d'Al Kindi⁸⁵ (retranscrits par Constantin l'Africain au XIème siècle dans l'adaptation latine intitulée *De gradibus*), établissant que la graduation des propriétés pouvait varier pour un même produit. La maîtrise de cette graduation permettait d'adapter le traitement en fonction de la

⁸⁴ Ibn Al Jazzar, est un médecin d'Ifrîqiya (Tunisie) né en 878 et mort en 980. Ses nombreux ouvrages seront traduits (en latin, grec et hébreu), adoptés et vulgarisés en Europe pour l'enseignement classique de la médecine.

⁸⁵ Surnommé le philosophe des arabes, Al Kindi (801-873) a cherché à synthétiser, organiser et évaluer tous les savoirs de son époque, touchant des domaines variés tels que la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la technologie et la musique

maladie, en prenant également en considération la complexion du malade. Il était impératif d'assurer une concordance entre le médicament et la pathologie, ce qui soulignait l'importance de posséder une connaissance approfondie à la fois de l'anatomie des maladies, du degré des médicaments et du tempérament spécifique du patient(58).

Degré	Parties de chaud	Parties de froid
Zéro	1	1
Premier	2	1
Deuxième	4	1
Troisième	8	1
Quatrième	16	1

Figure 52 : Relation entre les degrés et la répartition des propriétés(58)

La théorie des humeurs a dominé l'enseignement officiel de la médecine en Occident du Moyen Âge jusqu'au XVIIème siècle. Elle influença considérablement les remèdes utilisés, comme en témoigne le *Circa instans* ou *Livre des simples médecines* de Platearius, qui consigne les connaissances de l'école de médecine de Salerne. Par exemple, les prescriptions sur les cornichons et l'oignon reflètent la croyance en l'influence des humeurs sur la santé(38).

Ainsi, « *Les cornichons sont plus froids que les concombres, c'est-à-dire à la fin du deuxième degré. Ils engendrent un flegme gros et nuisent aux nerfs de l'estomac...* »(38).

L'oignon, quant à lui, est considéré « chaud au 3eme degré et humide au 2eme. Sa substance est visqueuse, astringente et vénéneuse » selon Avicenne. Selon Ysaac (médecin arabe mort en 994), la Liliacée est « *chaude au 4eme degré et humide au 3eme. L'oignon prédispose à la folie, à cause de ses émanations malsaines qui, remontant de l'estomac, s'emparent du cerveau* »(38).

Cependant, des divergences apparaissent dans les sources, soulignant la complexité de cette théorie. Platearius, par exemple, nuance cette vision, indiquant que l'oignon,

« chaud et sec au 3^e degré », doit être consommé avec modération, surtout par les individus sanguins, car « il peut nuire à la vue et aussi au corps, si l'on en use sans mesure, il engendre la lèpre, l'apoplexie et bien d'autres maux ». Mais bien cuits « ils lâchent le ventre, donnent de l'appétit, chaleur au corps et amincissent »(38).

En résumé, la théorie des humeurs a profondément marqué la médecine occidentale médiévale, influençant les diagnostics, les traitements et la classification des remèdes jusqu'au XVII^e siècle. Elle sera profondément remise en cause à la fin du XVII^e siècle avec l'apparition de l'usage du quinquina (drogue chaude) dont l'effet sur les fièvres était en contradiction avec la théorie des humeurs.

Chapitre 2 : INFLUENCE DE L'ASTROLOGIE SUR LA GUÉRISON : PLANETES ET SIGNES DU ZODIAQUE

Depuis les temps anciens, l'humanité a regardé vers le ciel pour comprendre les mystères de la santé. Dans cette quête, une conception particulière de l'univers s'est développée, associant les éléments fondamentaux de la nature aux tempéraments humains et aux mouvements des planètes.

La vision ancienne du monde, héritée de l'Antiquité, considère que les quatre éléments fondamentaux - le feu, l'air, la terre et l'eau - sont présents à la fois dans le macrocosme et le microcosme, y compris chez l'Homme. Comme vu dans le chapitre précédent, la prédominance d'un de ces éléments chez l'individu détermine son tempérament et ses humeurs : ceux dont le tempérament est colérique sont dominés par le feu, les flegmatiques par l'eau, les mélancoliques par la terre, tandis que les individus sanguins sont influencés par l'air(61).

Cette corrélation entre les éléments et les tempéraments a conduit à des pratiques médicales basées sur l'astrologie. Ainsi, la position de la lune dans le zodiaque pouvait également influencer le moment optimal pour pratiquer une saignée, en fonction du tempérament du patient. Par exemple, les individus colériques étaient conseillés de subir une saignée lorsque la lune se trouvait dans « un signe de feu », alors qu'un patient sanguin serait mieux traité lorsque la lune est dans « un signe d'air ». De même, chaque tempérament était symbolisé par un animal, ajoutant une dimension symbolique à cette approche médicale : le lion correspondait au colérique, le singe au sanguin, l'agneau au flegmatique, le cochon au mélancolique(61).

"omnia ab uno et in unum omnia"(61)

(Un est en Tout et Tout est en Un)

Cette citation suggère que l'Homme est considéré comme un microcosme reflétant le macrocosme. Dans cette vision, la Terre, l'Homme, les astres et les planètes faisaient

partie d'un même cosmos, où les astres exerçaient des influences combinées, tant bénéfiques que maléfiques, sur l'Homme. Ces influences étaient hautement spécialisées, se concentrant sur des parties spécifiques du corps humain. Cette conception est ce que l'on appelle le principe de la mélothésie, qui consiste à projeter le corps humain sur le zodiaque, en harmonie avec le mouvement du soleil(62).

L'homo signorum, également connu sous le nom d'homme zodiacal, représente les correspondances entre les membres et les organes du corps humain avec les signes du zodiaque(62). Cette ancienne conception, attribuant chaque partie du corps à un signe astral, a profondément influencé les pratiques médicales et botaniques d'abord de l'Antiquité puis du Moyen Âge au début de l'époque moderne.

Un des zodiaques les plus célèbres, découvert dans le temple de Dendérah en Égypte(38), illustre la fusion entre les connaissances astrologiques et médicales de cette époque.

Influences sur les pratiques médicales

À la fin du Moyen Âge, cette idée était largement partagée, comme en témoignent des traités savants tels que le "Tractatus de flobotomia" de Jean de Ketham⁸⁶, ainsi que des Livres d'Heures ou des Composts(61).

Ces derniers étant utilisé par le clergé pour diffuser le pouvoir divin à travers ces explications naturalistes jugées comme menaçante pour la conception chrétienne du monde. Les Livres d'Heures commençaient souvent par un almanach et un calendrier des fêtes religieuses, mettant en évidence l'influence des astres et des planètes sur le corps humain, avant d'aborder des psaumes de la Pénitence et des écrits des Évangiles. De même, les Composts encourageaient à méditer sur les influences des signes du zodiaque sur le corps humain(61).

Des gravures intéressantes ont également été produites pour illustrer les connexions entre le corps humain et les planètes. Ces gravures décrivent le rôle de chaque signe du zodiac, en les associant à des parties spécifiques du corps humain(61,62) :

⁸⁶ Médecin du XVème siècle, Jean de Ketham est le premier à avoir publié des planches d'anatomie gravées sur du Bois.



Figure 53 : Homme zodiacal représentant chaque signe à une partie du corps

(Santucci.M, le soleil la lune et les étoiles au moyen âge, 1983)

- Le Bélier, est associé à la tête et au visage. Étant la première constellation traversée par le soleil, le Bélier exerce une influence prédominante sur la tête de l'homme, considérée comme le siège des idées et de la conscience, et symboliquement, la tête du monde.
- Le Taureau, gouverne le cou et la région située au-dessus de la gorge, englobant le larynx, le pharynx et la thyroïde.
- Les Gémeaux, influent sur les épaules, les bras et les mains, symbolisant ainsi la capacité d'interaction et de communication de l'homme avec son environnement.
- Cancer, gouvernant la poitrine, le sein et les poumons, est associé à la protection et à la nourriture, rappelant la tendresse et l'attachement.
- Le Lion, exerce son influence sur l'estomac, le cœur et le dos, suggérant une connexion entre la force vitale et la vitalité physique.
- La Vierge, gouverne le ventre et les intestins, influant ainsi sur la digestion et le métabolisme, symbolisant l'ordre et la pureté.
- La Balance, est liée au bas-ventre, aux reins, au nombril et à la région située sous les hanches, soulignant l'équilibre et l'harmonie dans le corps humain.
- Le Scorpion, gouvernant les parties génitales, la vessie et le périnée, est souvent associé à la sexualité, à la passion et à la

transformation, mais aussi à la peur en raison de sa réputation.

- Le Sagittaire, gouverne principalement les cuisses, symbolisant la mobilité et l'expansion.
- Le Capricorne influence les genoux, soulignant la stabilité et la résilience dans les situations difficiles.
- Le Verseau, gouverne les jambes depuis les genoux jusqu'aux talons et aux chevilles, mettant l'accent sur l'innovation et la liberté de mouvement.
- Les Poissons, gouvernent les pieds, symbolisant la connexion avec le divin et la conscience spirituelle, et marquant la fin du cycle zodiacal, où la marche de l'homme sur terre prend son sens ultime.

Ainsi, selon cette conception, chaque signe zodiacal gouverne une partie du corps humain, influençant son fonctionnement et sa physiologie. Avant de procéder à une intervention chirurgicale, il était courant pour les chirurgiens de prendre en compte la conjonction des planètes. Deux ouvrages, en particulier, étaient considérés comme des références incontournables : l'Anatomia de Mondino de Luzzi, rédigé en 1319 et qui a conservé sa popularité jusqu'à l'époque de Vésale, ainsi que la Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, datant de 1363(61).

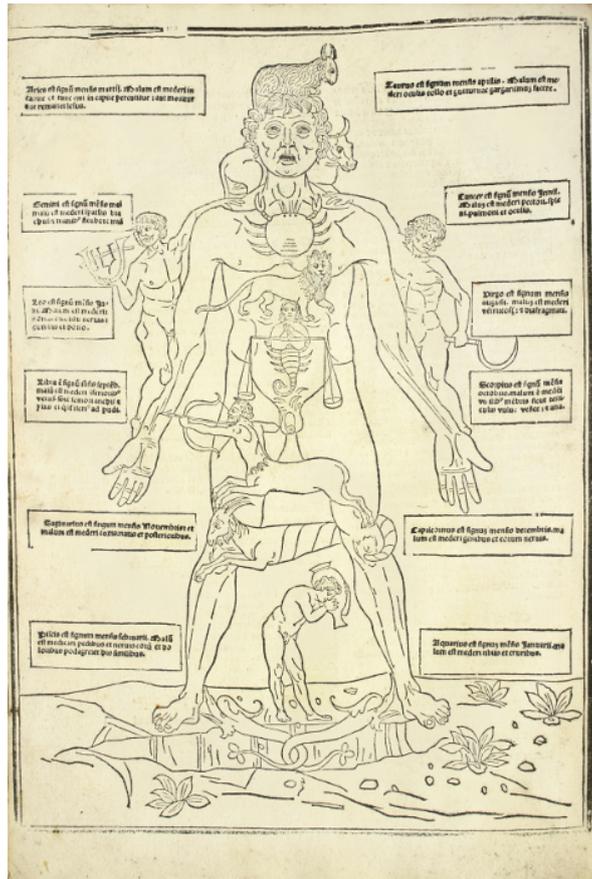


Figure 54 : Homme zodiacal, fin XVème siècle

(Fuzeau.Ph, collection.louvre.fr, 2022)

Le Fasciculus Medicinae de Jean de Ketham, publié en 1491, représente le premier traité médical illustré avec des planches anatomiques détaillées. Ces illustrations ont servi de support à l'enseignement de l'anatomie, fournissant une localisation précise de chaque organe ainsi que le nom de la planète à laquelle il était associé. À titre illustratif, Jupiter et Vénus étaient considérées comme des planètes bénéfiques, tandis que Saturne et Mars étaient perçues comme maléfiques. Mercure, quant à elle, était généralement considérée comme neutre. Lorsque l'influence bénéfique d'une planète faisait défaut, il était recommandé de compenser en utilisant des remèdes associés aux animaux, aux plantes ou aux pierres qui partageaient la même série verticale dans l'astrologie. Les praticiens adaptaient ainsi leur traitement en fonction de la position des planètes, développant ainsi une thérapie basée sur la science des astres(61).

Exemple d'Homme zodiaque et phlébotomie

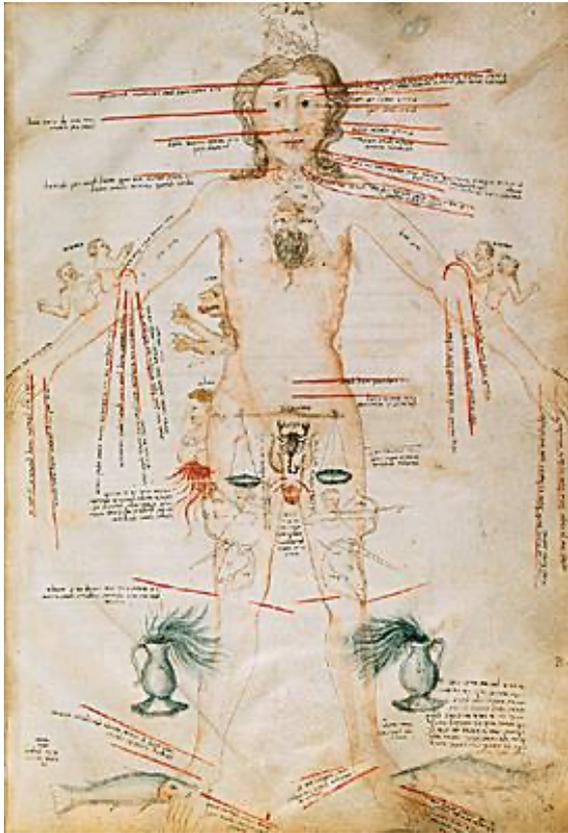


Figure 55 : L'homo signorum, l'homme zodiacal et les points de phlébotomie.

(Héricher.L, *manuscripta.hypotheses.org*, 2020)

Sur cette planche d'Homme zodiaque, les traits rouges indiquent les emplacements pour la phlébotomie ou saignée. Une pratique couramment utilisée au Moyen Âge pour traiter diverses affections chroniques ainsi que les fièvres et fondée sur les principes de la théorie des humeurs d'Hippocrate, mais également basée sur l'influence des astres. La synchronisation entre la position de la lune ou du soleil et les constellations zodiacales, qui étaient associées à chaque partie spécifique du corps, était considérée comme cruciale pour les médecins lorsqu'ils planifiaient la saignée. En fonction du mois et du signe zodiacal, il était soit fortement déconseillé, soit recommandé de procéder à cette dernière. Pour prendre ces décisions, les médecins consultaient des traités de phlébotomie tels que ceux d'Avicenne, Arnaud de Villeneuve et Bernard de Gordon. Parallèlement, ils se référaient à des calendriers spécifiques indiquant les moments propices pour effectuer ces interventions(62).

Influences sur l'utilisation des plantes médicinales

Chaque élément, dans cette vision du monde, était donc gouverné par une ou plusieurs planètes ainsi que des signes du zodiaque. Cette interconnexion cosmique dictait non seulement le destin individuel, mais également des aspects plus concrets de la vie quotidienne, notamment la cueillette des plantes. L'époque idéale pour récolter ces végétaux était minutieusement établie en fonction des positions des planètes tutélaires, souvent dans des créneaux horaires spécifiques(38).

Selon P. Lieutaghi⁸⁷, la sève, décrite comme le sang du végétal, n'était pas seulement sujette aux rythmes saisonniers, mais aussi à des fluctuations journalières significatives. Cette compréhension précise des cycles, influençait donc les pratiques médicales(38).

Un exemple éloquent de cette interconnexion entre astres et plantes est présenté par Albert le Grand concernant la verveine. Il affirmait que les enfants qui portaient sur eux de la verveine seraient bien élevés, amateurs de science, éveillés et de bonne humeur. La condition étant que la cueillette de la verveine devait se faire précisément du 23ème au 30ème jour lunaire, en commençant par Mercure. Ce qui démontre une subtile synchronisation avec les planètes et les astres(38).

Pline, célèbre naturaliste de l'Antiquité, offrait déjà des conseils précis sur la cueillette de plantes en fonction des configurations astrales. L'Héliotrope, par exemple, cueilli au mois d'août lorsque le soleil est dans le signe du Lion, enveloppé dans une feuille de Laurier, était réputé pour protéger celui qui le portait des médisances et des calomnies(38).

Un autre exemple tiré des écrits de Pline concerne la racine de Bryone. Cueillie en juin, à la lune descendante, cette plante était réputée pour ses vertus cachées et secrètes dans l'arrêt des saignements de nez. Le rituel incluait même que le patient tienne dans sa main droite deux branches l'une sur l'autre(38).

Cette perspective complexe et élaborée de l'Homme en tant qu'entité intimement liée aux astres et aux signes zodiacaux a laissé une empreinte durable sur les pratiques médicales et botaniques depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Cette influence s'est même étendue aux théories scientifiques, comme en témoigne l'œuvre de Mesmer. Intitulée "De l'influence des planètes sur le corps humain"⁸⁸, ce dernier cherche à expliquer le comportement du corps humain en se basant sur une analogie avec les mouvements des planètes. Cette théorie était enracinée dans une croyance

⁸⁷ Pierre Lieutaghi (1939-2023) est un écrivain et ethnobotaniste.

⁸⁸ Cf. Partie 2, Chapitre 4, Section 1 (Mésmérisme).

controversée, défendue par d'autres avant lui, tels que le médecin anglais Richard Mead, qui soutenait que les astres exerçaient une influence sur le corps humain(63).

Chapitre 3 : LA THÉORIE DES ANALOGIE ou THÉORIE DES SIGNATURES



Figure 56 : Paracelse, père de la médecine hermétique. Peinture de Rubens. (Musées royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.)

La notion fascinante de la théorie des signatures, développée par les médecins grecs et formalisée telle quelle par Paracelse au XVIème siècle (« *similia similibus curantur* » ou « *les semblables soignent les semblables* »), a traversé les siècles en influençant les pratiques médicales et philosophiques.

Théophraste, souvent crédité de l'origine de ce concept, se retrouve, en fait, également, dans la tradition chinoise(6).

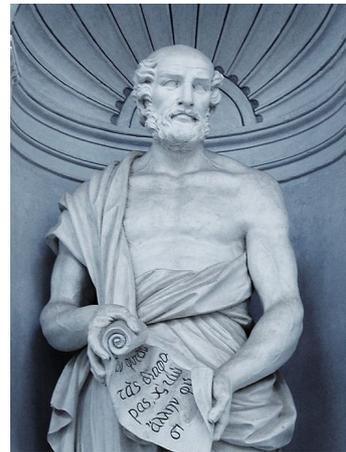


Figure 57 : Statue de Théophraste dans le jardin botanique de Palerme.

(wikipedia, 2009)

« Certaines plantes ne détruisent pas, elles détériorent par les propriétés de leurs sucs et de leurs odeurs: telle est l'action du chou et du laurier sur la vigne. Celle-ci, dit-on, perçoit les odeurs et les absorbe : c'est pourquoi lorsque le jeune sarment arrive au voisinage [de ces plantes], il s'infléchit en sens inverse et se détourne, comme si leur odeur le rebutait. Androcyde alla jusqu'à exploiter la chose comme preuve en faveur du remède contre le vin qu'il tirait du chou et qui, à l'en croire, chassait l'ivresse; car, disait-il, la vigne aussi, étant vivante, fuit, on le sait, l'odeur du chou. » - Théophraste, *Historia plantarum*, IV(6).

Cette pensée repose donc, sur l'idée qu'une ressemblance entre une plante et une partie spécifique du corps humain indique la capacité de la plante à traiter cette partie en particulier(38).

Les pionniers de la « théorie des signatures » furent Paracelse, Crollus (un alchimiste allemand du XVII^e siècle) et Giambattista della Porta, qui en fit un élément central dans son *Phytognomonica* publié en 1588 (58).

Dans son ouvrage "De natura rerum", Paracelse approfondit cette idée en suggérant que même si l'âme humaine ne peut pas percevoir directement la nature interne ou externe des plantes, elle peut néanmoins intuitivement reconnaître leurs pouvoirs et vertus en observant leur "signature"(58). Il développe alors un système complexe d'analogies et de correspondances micro-macrocosmiques, suggérant qu'il existe au sein de l'Homme, qui représente un tout microcosmique (comme abordé précédemment), un élément correspondant à la plante étudiée. Cette union entre l'Homme et la plante se réalise par un acte d'attraction sympathico-magnétique, permettant à l'Homme d'avoir intuitivement une connaissance des vertus de la plante. Selon lui, lorsqu'on utilise des végétaux, il est crucial de tenir compte de leur harmonie avec les constellations ainsi qu'avec les parties du corps et les maladies. Chaque étoile, par une sorte de vertu magique, attire la plante avec laquelle elle partage une affinité, lui transmettant ainsi son activité. Pour démontrer les vertus des plantes, il recommande d'étudier leur anatomie et même la chiromancie, soulignant que les feuilles peuvent être considérées comme la main, et que les lignes qui s'y trouvent révèlent les qualités qu'elles possèdent(64,65).

Paracelse avance également que le médecin doit rechercher des remèdes qui s'accordent avec la maladie plutôt que de s'y opposer. Cette idée, telle que l'arsenic soigne l'arsenic, est à l'origine du principe homéopathique⁸⁹, une approche thérapeutique basée sur le concept de similitude(65).

Le disciple de Paracelse, cette fois, l'Allemand Léonard Thurneiser, fut le premier à publier un livre entier exposant, avec illustrations, les supposées analogies physiologiques entre les plantes et le corps humain. Cependant, ses démonstrations étaient critiquées pour leur manque de méthode et de clarté(64).

⁸⁹ Il faudra attendre 1796, pour que le médecin saxon Samuel Hahnemann établisse les fondements de l'homéopathie dans un essai. En 1810, il perfectionnera sa théorie avec la publication de « Organon de l'art de guérir ».

Giambattista della Porta⁹⁰, quant à lui, reprend cette théorie et la développe avec ingéniosité dans son traité des signatures *Phytognomonica*. Cette publication eut un impact significatif dans le monde savant de l'époque et continue d'influencer les pratiques de la médecine populaire. Porta suggère que Dieu, en attribuant à chaque plante une forme et une nature spécifiques, a voulu indiquer aux Hommes que ces plantes renfermaient des vertus curatives propres à traiter les affections des parties du corps ayant une analogie avec elles. En plus des plantes, Porta a également cherché des signatures dans le monde animal, en comparant par exemple les plantes aux crustacés et aux scorpions(64).

Les exemples concrets de la théorie des signatures abondent, révélant la fascination des médecins de l'époque pour les similitudes entre les plantes et les organes humains.

Les feuilles longues et fines de la capillaire étaient ainsi préconisées pour soigner les cheveux, tandis que les taches blanches sur les feuilles des pulmonaires évoquaient l'aspect d'un poumon altéré, justifiant leur utilisation dans le traitement des affections pulmonaires(38,65).

De même, la physalis était associée à la vessie en raison de sa forme caractéristique(38).

Les plantes à dominante jaune étaient réputées pour soigner le foie et la bile, tandis que celles à dominante rouge étaient destinées aux maladies du sang et aux plaies, une classification basée sur la couleur comme signature(38). De ce fait, la chélidone, dont la tige rompue libère un jus jaune rappelant la bile, était considérée comme bénéfique pour le foie(58,65). Les feuilles d'artichaut, avec leur pigment jaune, étaient prescrites contre la jaunisse(58).

Des exemples plus saisissants incluent la racine de bryone, portée autour du cou, pour guérir la goutte en raison de sa ressemblance approximative avec un pied déformé, de même que pour la colchique, dont le bulbe évoquait vaguement un orteil déformé(38).

La généralisation selon laquelle "toutes les excroissances des arbres sont bonnes à guérir les excroissances du corps humain !" (58) reflète une interprétation étendue de

⁹⁰ Giambattista della Porta ou Jean-Baptiste de Porta, est un écrivain italien né vers 1535 et en 1615. Il a cherché à distinguer la "magie divinatoire" de la "magie naturelle" et à élever cette dernière au rang d'une discipline savante, en s'appuyant sur la littérature classique et l'observation.

la théorie des signatures. Dans le même registre, les observations de la cigogne voltigeant sans trouble ont conduit à la conclusion que "l'essence de cigogne" pourrait soulager les vertiges(58). Les noix, évoquant visuellement les deux hémisphères cérébraux, étaient recommandées contre les maux de tête(58,65). Les fleurs de pivoines, ressemblant à un crâne, étaient utilisées pour traiter l'épilepsie(38,58). La prêle et la fougère, avec leur tige rappelant l'épine dorsale, étaient employées pour soulager les douleurs lombaires(58). Le citron était préconisé pour guérir les maux de cœur et l'ortie blanche pour les panaris(58,64). Même le marron, placé au fond d'une poche, était censé supprimer les maux de reins(58).

Ces exemples illustrent la façon fascinante dont la théorie des signatures interprète la nature, où la forme des plantes est considérée comme une indication directe de leurs propriétés médicinales. Cependant, avec l'évolution de la botanique en tant que science autonome, à la Renaissance, l'étude des plantes devient progressivement une science d'observation et d'investigation de toute la flore. Ce qui entraîna la contestation à la fin du XVIème siècle de la théorie des signatures par des botanistes et des médecins dont les observations et expériences ne validaient pas ce principe(66). Finalement, cette théorie a été abandonnée au Siècle des Lumières, comme peut le démontrer la définition de la théorie des signatures dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert⁹¹ du XVIIIème siècle :

« Rapport ridicule des plantes entre leur figure et leurs effets. Ce système extravagant n'a que trop régné »(66).

Aujourd'hui, la théorie des signatures est considérée comme une étape historique dans la classification des plantes. Bien que critiquée au fil du temps, cette théorie a laissé une empreinte sur la pratique médicale et la pharmacopée pendant des siècles, notamment avec des appellations de plantes qui y font références comme la pulmonaire officinale ou la sagittaire sagittifoli(66).

⁹¹ Emblème des Lumières, l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, sous la direction de Diderot et d'Alembert, est la plus grande entreprise éditoriale du XVIIIe siècle.

Chapitre 4 : THEORIES DE LA GUÉRISON PAR SYMPATHIE & MAGNETISME MÉDICAL

Section I. Magnétisme animal ou Mesmérisme



Figure 58 : Portrait de Franz Anton Mesmer

(wikipedia, 2005)

En 1774, un médecin allemand, Franz Anton Mesmer⁹², confronté au manque d'efficacité des méthodes traditionnelles pour traiter sa patiente Franziska Österlin, a décidé d'adopter une approche novatrice. Inspiré par les travaux du prêtre jésuite et astronome Maximilian Hell, qui utilisait des fers aimantés pour traiter diverses affections notamment une dame d'une maladie de coeur chronique, et ou encore lui-même d'un rhumatisme aigu, Mesmer décida d'expérimenter une méthode consistant à attacher des aimants à ses patients pour soulager divers maux.

En découvrant que les effets observés chez les patients de Maximilian Hell validaient ses théories astronomiques, il établit un rapport entre la périodicité des symptômes manifestés par la Franziska Österlin et celle des marées. Il entreprit également de lui faire expérimenter des flux et reflux du fluide magnétique à l'aide de tiges de fer aimantées. Suite à l'application de cette thérapie magnétique à la jeune femme, celle qui souffrait de convulsions accompagnées de paralysies, de délires mélancoliques et de fièvres fut déclarée guérie(63,67).

Mesmer, interprétant la guérison de sa patiente comme étant le résultat de son propre fluide magnétique, a perçu les aimants comme des amplificateurs et des directeurs de ce fluide. Il a ainsi développé la théorie du magnétisme « animal », en opposition à la conception du fluide magnétique « minéral » avancée par Maximilian Hell, considérant que tout objet magnétisé par lui-même pouvait rétablir le flux magnétique, rendant ainsi les aimants superflus(67).

⁹² Mesmer est un médecin allemand né en 1734 et mort en 1815.

Lors d'un de ses voyages en Suisse, Mesmer fit la rencontre de Johann Joseph Gassner, un ecclésiastique suisse réputé pour chasser les maux en exorcisant les malades avec succès. Gassner distinguait les maux naturels des maux diaboliques en ordonnant à Satan de se déclarer par des interpellations et des signes de croix. S'il n'y avait aucune réponse, le mal était considéré comme naturel et traité avec des remèdes ordinaires, mais en cas de convulsions, Gassner interprétait cela comme un signe de la présence du diable et le chassait à l'aide de paroles sacrées et d'objets religieux. En cas de rechute, il blâmait les malades pour avoir péché ou manqué de foi. Mesmer, après avoir observé les méthodes de Gassner et constaté les guérisons, attribua ces succès au magnétisme animal(68).

Ainsi, en 1779, Mesmer publie son ouvrage majeur intitulé "Le Mémoire sur la découverte du magnétisme animal", un ouvrage à mi-chemin entre l'astronomie et la médecine, où il annonce la découverte d'une panacée universelle. Il affirme que si le médecin connaît et sait diriger le fluide magnétique, il pourra non seulement diagnostiquer l'origine, la nature et l'évolution des maladies, même les plus complexes, mais aussi empêcher leur progression et les guérir sans risque : « *Il guérira directement les maladies de nerfs, indirectement toutes les autres. L'Art de guérir parviendra ainsi à sa dernière perfection. La nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes* »(68).

Mesmer expose sa pensée à travers vingt-sept thèses, basées sur l'existence d'un fluide subtil et omniprésent dans l'univers, invisible au sens de l'Homme et qui serait à l'origine de divers phénomènes physiques.

Pour lui, ce fluide, décrit dans sa deuxième thèse est : « *un fluide universellement répandu et continu d'une manière à ne souffrir aucun vide, dont la subtilité ne permet aucune comparaison et qui, de sa nature est susceptible de recevoir, propager et communiquer toutes les impressions du mouvement, est le moyen de cette influence* »(63).

De cette façon, selon Mesmer, le fluide en question se révélerait à travers diverses forces de la nature telles que la chaleur, l'électricité et le magnétisme, et serait responsable de l'attraction gravitationnelle des planètes dans l'espace ainsi que des

mouvements essentiels à la vie. Ce fluide, omniprésent chez tous les animaux, se manifesterait de manière particulière dans le corps humain, « s'insinuant dans la substance des nerfs » et présentant des caractéristiques analogues à celles d'un aimant(63).

Quelques années auparavant, dans sa thèse de doctorat de 1766, Mesmer avait soutenu que la force gravitationnelle des planètes, du Soleil et de la Lune exerçait une influence sur le corps humain. En observant les interactions entre les planètes, ainsi que l'effet du Soleil et de la Lune sur l'atmosphère et les océans, il avait conclu que ces corps célestes influençaient également les organismes vivants, en particulier le système nerveux, grâce à un fluide très subtil qui imprègne tout(68).

Cependant, c'est après sa rencontre vers 1774 avec le père Hell, que Mesmer a révisé sa théorie, abandonnant la notion de « gravitation » animale au profit du « magnétisme » animal. Désormais, cette force était envisagée comme interne plutôt qu'externe, représentée par un fluide invisible qui traverse tous les êtres vivants(67). Mesmer a ainsi orienté sa pratique médicale sur la conviction que les maladies résultaient d'une perturbation du flux de ce fluide, et que le patient pouvait guérir par le contact avec un conducteur de magnétisme animal(68). Ce dernier pouvait être le médecin ou des objets inanimés tels que des arbres. Des cordes étaient attachées aux troncs et aux branches préalablement magnétisés, que les patients utilisaient pour soulager leurs maux. Lorsque l'eau était magnétisée, elle prenait une saveur et une température particulière pour les patients en crise(68).

Déroulement d'une séance de magnétisme animal :

La capacité du magnétiseur à manipuler le fluide magnétique dans le corps du patient était considérée comme la clé des guérisons. Selon Mesmer, la maladie résultant d'un obstacle à la libre circulation de ce fluide à travers le corps, le traitement visait à renforcer cette circulation, notamment par des massages et d'autres techniques thérapeutiques telles que le regard, la semi-obscurité de la salle des séances et la musique. Au cœur de cette méthode se trouvait le baquet, une grande caisse circulaire en bois de chêne, élevée d'un pied ou plus, remplie d'eau et d'objets divers comme du verre pilé ou de la limaille, sans charge électrique ni magnétique. Son couvercle était

parsemé de trous à travers lesquels émergeaient des branches de fer coudées et mobiles. Dans un coin de la salle, un piano-forte diffusait des airs variés, parfois accompagnés de chants, tandis que les portes et les fenêtres étaient soigneusement closes pour créer une ambiance feutrée. Les patients, disposés en rangs autour du baquet, se liaient les uns aux autres par une corde passée autour de leur corps, parfois complétée par une chaîne formée par l'union des pouces. Munis de baguettes de fer, les magnétiseurs circulaient parmi les patients, les fixant du regard, effectuant des gestes et des mouvements le long de leur corps, et scrutant les parties affectées(68).



Figure 59 : Affiche pour une séance publique de magnétisme datant de 1857

(wikipedia, 2010)

Les réactions des patients étaient variées : certains demeuraient calmes sans ressentir de sensations particulières, d'autres ressentait des douleurs légères, des chaleurs locales ou diffus, tandis que d'autres encore étaient agités et tourmentés par des convulsions extraordinaires. Ces convulsions étaient caractérisées par des mouvements involontaires, des crispations au niveau de la gorge et de l'estomac, des troubles visuels, des cris, des pleurs, des hoquets et des rires incontrôlés, souvent précédés ou suivis d'un état de langueur et de rêverie. Ces états, appelées "crises", étaient souvent déclenchés ou influencés par les stimuli externes tels que la musique jouée sur le piano-forte, créant ainsi un tableau vivant et impressionnant(63,68). Elles étaient souvent suivies du rétablissement du patient, parfois accompagnées d'un état semi-conscient propice à des rêves. Certains disciples de Mesmer, comme le Marquis de Puységur, ont exploré ces états semi-conscients, baptisés "sommnambulisme artificiel", qui ont donné naissance à une nouvelle branche du mesmérisme axée sur les troubles nerveux l'épilepsie, la catalepsie ... (63)

Deux siècles après que Paracelse recommande l'utilisation d'aimants contre les maux de dents(65), la doctrine de l'Autrichien provoque des débats animés, tant à la Cour de Louis XVI que dans le Paris intellectuel. En effet, le mesmérisme devient un phénomène social, culturel et politique majeur dans l'Europe de la fin des Lumières, en particulier à Paris(63). La diffusion du mesmérisme parmi le public français s'opère notamment à travers son centre parisien de traitement et d'enseignement, mais aussi par le biais de loges maçonniques mesméristes qui fleurissent dans les principales villes de France. Ainsi, à Lyon, le mesmérisme influence un grand nombre de médecins, parmi lesquels Louis Bredin, directeur de l'école vétérinaire et également le père de l'ami proche d'Ampère. Par ailleurs, Ampère lui-même s'intéresse au magnétisme animal, notamment lors de la maladie de sa première femme(63).

Mais Mesmer et ses disciples ont acquis un pouvoir qui commence à susciter des préoccupations parmi certaines autorités scientifiques et politiques. Leur pratique du magnétisme, notamment en magnétisant publiquement des femmes souffrant de palpitations et de convulsions, ainsi que la

promotion du contact physique entre le magnétiseur et sa patiente, ont attiré des critiques. Nombre de ses détracteurs le décrivent comme un charlatan qui alimente la frivolité des salons(63,69).

En 1784 et 1837, deux commissions officielles de médecins de la Société royale de médecine ont condamné le magnétisme animal, n'ayant trouvé aucune preuve physique de l'existence du fluide magnétique. Ces commissions ont attribué les effets du mesmérisme à "l'imagination" des patients et ont dénoncé les effets nocifs du mesmérisme sur la population. Malgré les protestations de Mesmer, sa doctrine a été reléguée dans la catégorie des fausses sciences, voire des charlataneries(68,69).



Figure 60 : Caricature représentant un magnétiseur en charlatan

(wikipedia, 2008)

Le retour en grâce ne viendra qu'en 1882, lorsque Jean-Martin Charcot, chef de service à la Salpêtrière, réhabilite partiellement le magnétisme animal avec une note à l'Académie des sciences sur le rôle de l'hypnose. Ce n'est qu'à partir des années 1970, avec un regain d'intérêt pour son histoire, que le magnétisme animal a été étudié de manière plus approfondie. François Azouvi a souligné que les rapports des commissaires royaux ont ouvert la voie à une psychologisation possible du magnétisme animal en discréditant la thèse d'un fluide physique et en mettant l'accent sur le "moral" comme seul lieu des phénomènes du magnétisme animal. Certains historiens des sciences ont également examiné l'enquête des commissaires royaux du point de vue méthodologique, la considérant comme le premier exemple documenté d'essais en simple aveugle avec utilisation d'un placebo(69). Le mesmérisme a ainsi exercé une influence significative sur l'histoire de la psychiatrie, de la psychologie et sur le contexte culturel de l'Europe du 19e siècle.

Section II. Onguent armaire & Poudre de sympathie

La théorie de la sympathie, ancrée dans l'antiquité et vivace jusqu'au XVIIe siècle, constitue une conception intrigante de l'action à distance entre deux substances. Pliny l'Ancien (1^{er} siècle apr. J.-C.) relate:

« Si l'on se repent d'avoir porté un coup de près ou de loin et qu'on crache aussitôt dans la paume de la main qui a frappé, la douleur cesse immédiatement chez celui qui a reçu le coup »- Naturalis Historia (Histoire naturelle), Livre XXVIII, Chapitre 7 (70).

Cette croyance, présente notamment à l'époque de Louis XIV, s'exprime à travers des pratiques médicales et des récits hagiographiques, illustrant la quête de remèdes miraculeux. Par exemple, pour combattre la fièvre, des médecins préconisaient une méthode étonnante : conserver le sang prélevé lors d'une saignée dans un récipient d'eau froide. L'idée sous-jacente était que le sang du malade, circulant dans son corps, serait soudainement rafraîchi. Dans le domaine des miracles, des récits persistants au XIXe siècle narrent la guérison d'un seigneur de la peste grâce aux effluves émanant du tombeau d'un saint (58).

Au départ, perçue comme purement magique, la thérapie à distance a évolué dans les discours scientifiques, adoptant deux approches distinctes pour expliquer le principe de guérison, en fonction de la supposition que celle-ci provienne soit d'une source externe au patient, soit de l'intérieur de celui-ci. Lorsque la guérison est attribuée à une influence externe, comme celle d'un onguent ou d'une poudre, cela nécessite l'hypothèse de l'existence d'un vecteur invisible agissant comme médiateur, transférant soit les propriétés curatives de la substance vers la blessure, soit le mal hors de l'objet ayant causé la blessure. En revanche, si la guérison est considérée comme venant de l'intérieur, cela signifie que le corps du blessé tire les énergies nécessaires à sa guérison de ses propres ressources internes(70).

Au XVIe siècle, le renommé alchimiste Paracelse, développe un remède novateur : l'onguent d'armes, conçu pour guérir les blessures en l'appliquant sur l'arme

responsable(49). Ce remède était élaboré à partir d'un mélange de substances, comprenant notamment la mummia, en vogue à cette époque -de la chair ou du sang humain broyés - et la usnea - des champignons et autres matières se formant sur le crâne des cadavres exposés pendant quelques jours(49,71). La composition peut inclure d'autres ingrédients tels que la graisse humaine, la graisse d'ours, le foie de sanglier, etc... (71)

L'application de cet onguent se faisait sur l'arme ensanglantée ayant causé la blessure, mais en l'absence de celle-ci, un autre objet tel qu'un bâton de bois, préalablement passé sur la plaie, pouvait être utilisé. Après l'application, le médecin enveloppait l'arme dans des bandes de tissu propre et la conservait dans un endroit tempéré, à l'abri de la chaleur et de l'humidité. Tandis que la blessure était nettoyée avec du vin ou de l'urine du blessé. Paracelse assurait que l'onguent conservait son efficacité même à une distance de jusqu'à 200 lieues entre l'arme et le blessé qui serait complètement guéri sans aucune souffrance au bout de quelques jours(71).

Pour expliquer ce phénomène, l'alchimiste suisse s'est appuyé sur la théorie de la correspondance entre l'Homme et l'univers, considérant les dérivés du corps humain comme un puissant distillat microcosmique des énergies macrocosmiques. Ainsi, le lien invisible entre la blessure et le sang coagulé sur l'arme servait de vecteur pour le transfert des propriétés médicamenteuses, renforçant ainsi l'efficacité des substances dérivées du corps humain présentes dans l'onguent(70).

Mais au XVII^e siècle, vers 1640 en France, l'efficacité de l'onguent d'armes suscita une controverse importante, conduisant à l'émergence d'une variante connue sous le nom de poudre de sympathie(71). Cette dernière, à base de vitriol calciné, fut popularisée en France par l'Anglais Kenelm Digby(72).

Ce traitement à distance se révéla étrangement efficace, car l'application ne se faisait plus directement sur l'arme ou plus rarement sur la plaie, mais sur un drap blanc et propre imprégné du sang de la blessure(71). On attribuait au vitriol, alors connu sous deux formes : le vitriol blanc (sulfate de fer) et le vitriol vert (sulfate de cuivre), des propriétés nettoyantes et purifiantes(71). Les médecins utilisaient le vitriol pur ou le préparaient par un processus de dilution et d'exposition au soleil pendant 360 heures, opération censée entraîner la calcination et la concentration des vertus astrales dans

la poudre. Après dilution du vitriol dans l'eau, le drap y était plongé et l'ensemble conservé dans un endroit tempéré, assurant la guérison rapide de la blessure(49,71).⁹³ Cette pratique comptait parmi ses partisans des figures remarquables. Dans sa pièce "Le menteur" écrite entre 1642 et 1644, Corneille la décrivait comme une "source de vie" aux effets étonnants(71,72). Madame de Sévigné, dans une lettre datée du 28 janvier 1685 adressée à Mme Grignan, la louait après avoir personnellement expérimenté ses bienfaits(71,72) :

« J'avais encore heureusement de la divine sympathie ; mon fils vous dira le bon état où je suis. Il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée a fait mine de se révolter, mais ce n'était que pour avoir l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie. Vous pouvez donc compter sur une véritable guérison »(71).

Cette poudre extraordinaire occupait une place centrale dans les préoccupations et les débats intellectuels du XVIIe siècle en Europe, et spécialement en France. En effet, elle constituait un élément essentiel au sein des théories de guérison par sympathie qui passionnaient les médecins et philosophes depuis la fin du XVIe siècle(71). La controverse entourant le traitement sympathique des blessures fut étendue, avec des polémistes se divisant en quatre camps(71).

D'un côté, ceux qui percevaient la guérison comme un processus naturel, attribué aux forces occultes de la nature. Ils affirmaient que l'onguent était activé par ses composants primaires stimulés au contact du sang, et que la guérison résultait de la

⁹³ Voici la recette de la poudre de sympathie, telle que la donne un Dictionnaire de médecine du XVIIIème siècle :

« Prenez du meilleur vitriol, par exemple du vitriol de cuivre; purifiez-le par deux ou trois dissolutions, filtrations et cristallisations. Exposez les cristaux au soleil, dans un vaisseau bien net, pendant les mois de juin, de juillet ou d'août, jusqu'à ce qu'ils soient calcinés et blancs. Lorsqu'ils seront calcinés d'un côté, tournez-les de l'autre, et en très peu de jours ils tomberont en poudre. S'ils résistent, il faudra les broyer, les exposer au soleil et les remuer trois ou quatre fois par jour. On en fera ensuite une poudre très fine, qu'on exposera derechef au soleil, observant de la remuer deux ou trois fois par jour pendant deux ou trois jours. Ce temps suffira pour la rendre plus blanche. Prenez cette poudre pendant que le soleil brûlant donnera dessus à plomb; enfermez-la bien dedans un vaisseau de verre, et tenez-la dans un lieu sec pour l'usage. »

On obtient de la sorte un « styptique tempéré et énergique », dont on se sert avec succès contre les hémorragies par le nez ou consécutives à des blessures.

« Elle (cette poudre) fera renaître les chairs et guérira, si l'on n'est point attaqué » ; lisez : si on a une bonne constitution. (49)

force de la sympathie entre la blessure et la préparation. En parallèle, certains médecins et philosophes soutenaient que la guérison résultait de l'action des forces vitales stimulées par l'application de l'onguent. Tandis que ceux qui rejetaient la guérison par les vertus naturelles attribuaient l'action du médicament à l'intervention démoniaque, opérant la guérison pour mieux approcher les âmes innocentes. Enfin, il y a ceux qui nient toute action du médicament dans le processus de guérison(71).

Les débats qui entouraient la poudre de sympathie étaient caractérisés par un constant va-et-vient entre la reconnaissance de son efficacité et les doutes concernant sa légitimité. Chaque érudit impliqué dans cette discussion apportait sa propre théorie pour expliquer le fonctionnement de cette poudre et justifier son utilisation.

Ostwald Croll, dans son ouvrage de 1608 intitulé "Basilica chymica", s'est efforcé de démystifier les croyances associées à la poudre de sympathie, en la reliant à ce qu'il appelait une "sympathie de la nature". Selon lui, cette substance agissait grâce à une influence astrale, attirée vers la plaie par l'intermédiaire de l'air(72).

La même année, Rodolf Goclenius rejetait dans son traité de sur la guérison magnétique des blessures, l'idée de forces surnaturelles, préférant une explication basée sur le magnétisme animal présent dans tous les organismes vivants. Cette approche mécaniste cherchait à rationaliser l'efficacité de la poudre en la reliant à des principes biologiques fondamentaux(72).

En évoquant notamment les vertus des reliques des saints comme preuve de l'existence d'un magnétisme animal, Jean-Baptiste Van Helmont qui soutenait les thèses de Goclenius, a renforcé ainsi la légitimité de cette pratique. Ainsi, la médecine sympathique peut être perçue comme une des premières applications pratiques du magnétisme médical(72).

Outre-Manche, un astrologue et philosophe anglais a offert une vision singulière en expliquant minutieusement le processus par lequel la poudre de sympathie guérissait les blessures. Kenelm Digby, dans son ouvrage intitulé "Discours touchant la guérison des Plaies par la poudre de sympathie", suggère que l'efficacité de cette poudre était

fondée sur le mouvement et la liaison des particules atomisées, établissant ainsi une communication directe entre l'agent (la poudre de sympathie) et le patient (la blessure). Selon lui les atomes de sang et de vitriol, transportés par l'air, agissaient sur la blessure fournissant ainsi une explication mécaniste de son fonctionnement(72).

Malgré ces diverses théories, la poudre de sympathie continuait à susciter des controverses, notamment exprimées par des figures telles que Guillaume Sauvageon(71). Néanmoins, son utilisation s'est progressivement répandue, notamment dans l'armée pendant la guerre de Trente ans, témoignant de sa popularité malgré les débats qui l'entouraient(71).

Finalement, la poudre de sympathie a décliné au début du XVIIIe siècle, non pas en raison d'une réfutation de son efficacité, mais plutôt d'un désintérêt progressif pour son explication et l'évolution des pratiques médicales de l'époque(72).

DISCUSSION

L'examen des pratiques magico-religieuses dans la première partie de cette thèse révèle une influence durable qui transcende les époques. Bien que ces traditions anciennes aient évolué et se soient transformées, certaines pratiques persistent encore de nos jours, témoignant de leur résilience et de leur impact culturel continu. Pour le malade, surtout face à l'absence de traitement pleinement efficace, le recours au surnaturel, aux thérapeutiques non validées voire aux pratiques magiques reste bien présent encore aujourd'hui.

Dans les départements de la Sarthe -72- et de la Mayenne -53-, une enquête menée entre 2007 et 2016 révèle que le recours aux "toucheurs" persiste. Sur les cinquante-cinq premières personnes interrogées, seulement six femmes indiquent n'avoir pas fait toucher leur bébé(53). Selon un prêtre qui a beaucoup d'influence dans cette région et qui a été interrogé lors de cette même enquête(53) :

« Des personnes peuvent soigner et guérir par le biais du toucher, ces guérisons sont des réalités qu'on ne peut pas nier. Christ lui-même a touché et guéri des personnes »(53).

Selon lui :

« Dieu donne sa grâce à qui il veut, quand il veut, sans nécessité que cette personne soit chrétienne ; il ne faut pas privatiser la grâce de Dieu en prétendant que seul le prêtre a cette capacité »(53).

En complément de l'action du toucheur, des objets de protection peuvent être ajoutés, tels que des parties d'animaux, des médailles religieuses et des colliers minéraux. En cas de poussées dentaires douloureuses chez le nourrisson, toujours selon cette enquête, des pattes de taupes en colliers sont utilisées, symbolisant la force de traversée du sol de cet animal et son lien analogique avec la dent qui traverse la gencive. Le collier d'ambre, plus connu, bien que régulièrement soumis à polémique,

est également utilisé pour apaiser les douleurs liées aux poussées dentaires, comme le faisaient nos grands-mères et qui perpétue aujourd'hui cette tradition ancestrale(53).

Autres facettes de la médecine populaire, les pratiques magiques et rituelles. Outre le recours à un "toucheur" pour certaines maladies, les habitants font également appel à des rituels, transmis de génération en génération. En Normandie, dans la région du Domfrontais, pour soigner les dartres, on suspend des baguettes d'églantier dans la cheminée, une pour chaque dartre, chacune agrémentée d'un grain de sel au centre(54). Dans d'autres régions, des rituels plus élaborés incluent la cueillette et l'agencement de branches d'églantier et de sureau, accompagnés de gestes spécifiques comme le toucher des dartres dans le sens inverse du soleil. Quant au traitement de l'orgelet, une pratique courante consiste à utiliser une alliance. Cette méthode, observée ailleurs également, se présente sous différentes formes, comme le tracé de neuf signes de croix avec une bague tout en récitant le Notre Père. D'autres affections telles que la jaunisse, la maladie du carreau et les toux persistantes sont également l'objet de rituels symboliques. Par exemple, pour la jaunisse, on fait uriner un enfant dans une carotte évidée, que l'on suspend ensuite à la cheminée. La maladie du carreau, associée à une forme carrée, entraîne des pratiques telles que le port d'un carré de tissu dans le Calvados ou l'application d'un carrelet vivant sur le ventre de l'enfant en Seine-Maritime(54).

La religion n'est certainement pas écartée dans cette quête de bien-être et de guérison, comme peut en attester ce témoignage sur un forum catholique(73) :

« Un très grand merci car suite à la prière de guérison je n'ai plus de cancer du côlon. Sur les scanners il n'y a plus rien ! Jésus ma guérit ! Gloire à Dieu ! »

Ou encore(73) :

« Je voudrais remercier Dieu de m'avoir guéri de mon asthme. L'Esprit-Saint a touché mes poumons avec une telle force, et c'est à ce moment-là que j'ai compris que DIEU venait d'exaucer mon vœu, un vœu que je lui demandais depuis ma plus tendre enfance.

*Aujourd'hui je voudrais lui dire MERCI, MERCI pour tout car il est Bon et
Merveilleux. »*

Certains départements, comme la Manche, mentionnent l'eau bénite, en particulier celle de la Pentecôte, pour ses vertus curatives. De même, la médaille représentant un saint est parfois portée autour du cou des enfants dans la Sarthe et la Mayenne(53).

En effet, le recours actuel aux saints guérisseurs en Normandie par exemple, témoigne d'une tradition ancrée dans la culture régionale, où la foi et la croyance en la capacité des saints à intercéder pour la guérison persistent. Parmi les saints vénérés, les figures de Saint Côme et Saint Damien occupent une place particulière, avec des lieux de culte toujours en activité, tels que l'église de Bourville et la chapelle du château d'Ettoutteville, qui continuent d'attirer les fidèles en quête de guérison(44).

Saint Martin, autre saint populaire en Normandie, est traditionnellement invoqué pour les fièvres et les maladies intestinales. Sa présence est encore très marquée dans la région, avec pas moins de 161 églises qui lui sont dédiées en Seine-Maritime(44). Cette vénération atteste de la persistante importance de la figure de Saint Martin dans la vie religieuse locale. Les trois saints Germain honorés en Normandie, associés aux pouvoirs de guérison pour les maladies de l'abdomen, des intestins et des yeux, perpétuent une tradition qui transcende les générations et maintient le lien entre la foi et la recherche de guérison dans la vie quotidienne des Normands. La présence d'une statue représentant saint Germain dans l'église rugloise souligne l'importance de ce saint local(47).

L'utilisation d'ex-voto, ces offrandes dédiées aux saints en signe de gratitude pour des guérisons ou des protections, demeure également une pratique vivante. Dans l'église de la Madeleine à Verneuil-sur-Avre, un ex-voto adressé à sainte Bernadette datant de 1995 témoigne de la reconnaissance envers la sainte(47). Dans l'église Notre-Dame de Rugles, les ex-voto dédiés à Notre-Dame de Lourdes et Notre-Dame de la Paix datant de 1944 reflètent la reconnaissance d'une famille pour la protection reçue(47). De même, dans l'église Saint-Germain de Rugles, un ex-voto dédié à saint

Jude, datant de 2002, rappelle la persistance du culte et la foi en la protection de ce saint des causes difficiles et désespérées, devenu ainsi le saint de l'espoir(47).

Ainsi, bien que la médecine moderne ait apporté d'indéniables avancées, les rituels et croyances populaires demeurent ancrés dans la société, révélant une coexistence complexe entre approches contemporaines et héritages culturels. Les multiples témoignages de malades montrent que des traitements non conventionnels, voire des guérisons miraculeuses comme à Lourdes, nous amènent à une certaine modestie quant à l'utilisation unique de la médecine occidentale moderne. Mais cela doit aussi nous conduire à beaucoup de prudence quant à l'efficacité réelle de certaines pratiques !

CONCLUSION

La pratique médicale a traversé les âges, s'adaptant à diverses conceptions de la santé. Au fil des siècles, une multitude de théories ont émergé pour expliquer l'origine des maladies et chercher des moyens de guérison. Certaines de ces théories attribuent les maladies à des processus internes, comme un déséquilibre des humeurs, tandis que d'autres les associent à des facteurs externes tels que les divinités, les esprits, les sorcières, l'air ou les germes.

Pendant des siècles, la religion, la médecine et la pharmacie étaient étroitement liées, la maladie étant souvent perçue comme une punition divine. Dans de nombreux cas, les approches thérapeutiques cherchent à mettre en place des rites de purification sous différentes formes. L'aspect magique était intrinsèquement lié à la conception de l'origine des maladies et était souvent combiné à l'utilisation de remèdes naturels, formant ainsi une approche complémentaire dans le traitement des affections. Les praticiens médicaux étaient initialement des individus privilégiés tels que des prêtres guérisseurs ou des rois et des saints thaumaturges. Ce n'est que grâce à l'accumulation de connaissances issues des cultures grecques et romaines sous influence mésopotamienne et égyptienne, que l'on a commencé à observer une séparation progressive des pouvoirs entre le prêtre et le médecin.

Au fil des époques, il est remarquable de constater une évolution dans la pensée philosophique et médicale. Bien que nombre de croyances et théories anciennes puissent sembler aujourd'hui désuètes et quelque peu fantaisistes, il est crucial de reconnaître leur rôle dans notre progression scientifique. Ces idées ont été rigoureusement remises en question par les médecins et philosophes de leur temps, ce qui a engendré un climat propice à d'importantes découvertes. En défiant les connaissances établies et en cherchant de nouvelles explications, ces contestations ont ouvert la voie à des avancées cruciales dans notre compréhension de la santé et de la maladie. Par exemple, lorsque Paracelse a développé la théorie des signatures à partir des textes antiques, cela a contribué à faire progresser la connaissance des substances médicinales en mettant en lumière leur spécificité ayant ainsi un impact significatif sur la phytothérapie moderne. Ou encore la théorie des humeurs,

prédominante jusqu'à la Renaissance, qui a été un phare dans le dédale des connaissances incertaines de l'époque, en mettant en place le diagnostic, le pronostic et les premières tentatives de définir la maladie de façon plus rationnelle.

De plus, le développement de cette pensée a également été influencée par les progrès dans d'autres domaines, tels que l'astrologie (signe du zodiaque) et la physique. Les découvertes en anatomie, physiologie et chimie ont fourni de nouvelles bases empiriques pour la compréhension du corps humain et des maladies, remettant en question les anciennes théories et ouvrant la voie à de nouveaux paradigmes médicaux et pharmaceutiques. Cette évolution témoigne de la capacité de l'humanité à remettre en question ses croyances et à innover dans sa quête constante de compréhension et d'amélioration de la santé.

Enfin, en étudiant ces mythes et croyances, nous sommes en mesure de mieux appréhender la manière dont les communautés conçoivent la guérison, souvent teintée de symbolisme et de spiritualité. Ces pratiques mystiques ne sont pas simplement des vestiges du passé, mais plutôt des manifestations vivantes d'une connexion profonde entre l'individu, la nature et le divin. Le recours à ces rituels et panacées visait à combler les lacunes de la connaissance et à nourrir l'espoir de guérison. Face à la maladie, dont les causes et les raisons nous échappent souvent, on s'efforce de traiter les symptômes avec les moyens disponibles de l'époque. L'exemple de l'utilisation de la corne de licorne en thérapeutique illustre la puissance des mythes, soulignant l'importance de la foi et de l'espérance.

Aujourd'hui, en France par exemple, aux côtés de la médecine scientifique, d'autres approches reposant sur des fondements non démontrés émergent, imposant parfois aux patients un comportement teinté de mysticisme. Malgré la prépondérance de la science dans le domaine médical moderne, les pratiques mystiques persistent, témoignant de la diversité culturelle et des multiples chemins explorés pour atteindre la santé. Cette coexistence entre la médecine conventionnelle et les pratiques mystiques souligne la nécessité de reconnaître et de respecter la diversité des approches dans la quête universelle de la guérison. On le voit aujourd'hui dans la reconnaissance par l'Église catholique des miracles observés à Lourdes ou dans d'autres sanctuaires, après un examen médical approfondi des cas rapportés.

Dans ce contexte, il est légitime de se demander si les croyances magico-religieuses pourraient influencer la perception de l'efficacité des traitements, même en l'absence d'une base médicale solide. De ce fait les rituels, les prières ou l'utilisation d'objets sacrés pourraient-ils agir comme placebo ? et finalement quel pourrait être le rôle de la "pensée positive" dans la perspective, où l'imagination, la foi et l'espoir de vivre pourraient en partie être la clef de la guérison ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. DGS. Ministère du travail, de la santé et des solidarités. 2024 [cité 27 mars 2024]. Les pratiques de soins non conventionnelles. Disponible sur: <https://sante.gouv.fr/soins-et-maladies/qualite-des-soins-et-pratiques/securite/article/les-pratiques-de-soins-non-conventionnelles>
2. Berghmans C. Approches thérapeutiques de transmission d'intention à distance (*Distant Healing Therapy*) et effets sur la santé : défi épistémologique face aux résultats probants ! *Psychol Fr.* 1 déc 2023;68(4):543-57.
3. Fialon C. Histoire des mots « Pharmacien » et « Apothicaire ». *Rev Hist Pharm.* 1920;8(28):262-9.
4. Bouvet (1885-1964) M. Histoire de la pharmacie en France des origines à nos jours [Internet]. 1936 [cité 26 mars 2024]. Disponible sur: <https://data.bnf.fr/temp-work/d941110427f252d9c5dc89b3eade3b70/>
5. Mazars G, Pelt JM, Fleurentin J. Des sources du savoir aux médicaments du futur [Internet]. IRD Éditions; 2014 [cité 13 oct 2023]. Disponible sur: <https://univ-scholarvox-com.ezpum.scdi-montpellier.fr/book/88876448>
6. Landry Y. Petite histoire des médicaments de l'Antiquité à nos jours. Paris: Dunod; 2011. 214 p. (UniverSciences sciences de la vie).
7. Castiglioni A. Histoire de la médecine [Internet]. [cité 4 mars 2024]. Disponible sur: <https://wellcomecollection.org/works/mtj3jng8>
8. Parys M. Les symptômes mentaux en Mésopotamie ancienne [Internet]. 2018 [cité 26 mars 2024]. Disponible sur: <https://www.theses.fr/2018LILUH003/document>
9. Mendel Y. Médecine ancienne. Cambridge Stanford Books; 181 p.
10. Heckel A. Emergence de la médecine en Mésopotamie.
11. Fossey C. La magie assyrienne: étude suivie de textes magiques. [Paris]: E. Leroux; 1902. (Bibliothèque de l'École des hautes études Sciences religieuses).
12. Abelle Vinel, Jacques Pialoux. Médecine de l'Ancienne Egypte et Médecine Traditionnelle Chinoise [Internet]. [cité 26 mars 2024]. Disponible sur: <https://amha.ma/wp-content/uploads/2023/02/Midecine-Egyptienne-1.pdf>
13. Ghalioungui P. La médecine des pharaons: Magie et science médicale dans l'Égypte ancienne. FeniXX; 1983. 267 p.
14. Chemin LM. L'évolution du rôle du pharmacien d'officine français en tant qu'acteur de santé. 11 juill 2014;126.
15. Sournia JC. Histoire de la médecine. Paris: Cairn; 2016. (Poche/Sciences humaines et sociales).
16. Ritner RK. Une introduction à la magie dans la religion de l'égypte antique. 1 oct 2010;(117):101-8.
17. Solé R. La grande aventure de l'égyptologie. Paris: Cairn; 2020. (Pour l'Histoire).
18. Dendera, Egypte: Temple de la déesse Hathor [Internet]. [cité 26 mars 2024]. Disponible sur: <https://fr.sacredsites.com/Afrique/Egypte/dendera.html>
19. The Magnificent Temple of Hathor, Goddess of Love: Best Preserved Temple in all of Egypt [Internet]. Ancient Origins; 2017 [cité 26 mars 2024]. Disponible sur: <https://www.ancient-origins.net/ancient-places-africa/magnificent-temple-hathor-goddess-love-best-preserved-temple-all-egypt-007537>
20. Warolin C. Le tableau de la Salle des Actes de la Faculté de pharmacie Paris V par Simon Vouet, peintre de Louis XIII . Contribution de l'apothicaire Jacques Grégoire. Nouvelle interprétation de l'oeuvre. *Rev Hist Pharm.* 2017;104(396):620-4.

21. Dorie M. Les plantes magiques de l'Odyssée (suite). Le népenthès. *Rev Hist Pharm.* 1968;56(196):31-5.
22. Herbiolys Laboratoire [Internet]. [cité 23 oct 2023]. Les plantes médicinales dans la mythologie grecque. Disponible sur: https://www.herbiolys.fr/fr/blog/218_les-plantes-medicinales-dans-la-mythologie-grecque.html
23. Couëlle C. Invocation à la déesse Hygie d'Hector Leroux (1863). Images de la maladie dans le monde romain. In *Faculté des Lettres et sciences humaines*; 2013 [cité 23 oct 2023]. p. 238. Disponible sur: <https://hal.univ-reunion.fr/hal-01243728>
24. La médecine dans l'Antiquité : professionnels et pratiques | Cairn.info [Internet]. [cité 25 mars 2024]. Disponible sur: https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2009-2-page-153.htm?try_download=1
25. Schmidt J. Les 100 histoires de la mythologie grecque et romaine. In Paris cedex 14: Presses Universitaires de France; 2018 [cité 28 mars 2024]. p. 5-118. (Que sais-je ?; vol. 2e éd.). Disponible sur: <https://www.cairn.info/les-cent-histoires-de-la-mythologie-grecque-et-rom--9782130801610-p-5.htm>
26. ALBOU P. Mythologie et étymologies médicales. In Colombes: Arodan; 2006. p. 273-82.
27. Nissen C. Entre Asclépios et Hippocrate: Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie. [Liège]: Presses universitaires de Liège; 2013.
28. Théophile de Bordeu. Recherches sur l'histoire de la médecine.
29. Dasen.V. La médecine dans l'antiquité grecque et romaine [Internet]. 2008 [cité 28 mars 2024]. Disponible sur: <https://www.georg.ch/la-medecine-dans-l-antiquite-grecque-et-romaine>
30. Delcourt Marie. Stérilités mystérieuses et naissances maléfiques dans l'Antiquité classique - Universites Montpellier [Internet]. Liège : Presses universitaires de Liège. 2013 [cité 28 mars 2024]. Disponible sur: https://catalogue.scdi-montpellier.fr/discovery/fulldisplay?docid=alma9928377429304231&context=L&vid=33MON_INST:33UM_VU1&lang=fr&search_scope=MyInst_and_CI&adaptor=Local%20Search%20Engine&tab=Everything&query=any,contains,ST%C3%89RILIT%C3%89S%20MYST%C3%89RIEUSES&offset=0
31. Olmer F. La médecine dans l'Antiquité : professionnels et pratiques. *Sociétés Représentations.* 2009;28(2):153-72.
32. Les rites de guérisons du sanctuaire d'Asclépios à Épidaure | Histoire Antique & Médiévale n° 85 [Internet]. [cité 28 mars 2024]. Disponible sur: https://www.faton.fr/dossiers-dhistoire/numero-85/epidaure-un-sanctuaire-une-ville/rites-guerisons-sanctuaire-d-asclepios-a-epidaure.40970.php#article_40970
33. Sanctuaire d'Asclépios en Epidaure - UNESCO World Heritage Centre [Internet]. [cité 28 mars 2024]. Disponible sur: <https://whc.unesco.org/fr/list/491/>
34. Toutain J. La magie dans l'Égypte antique. 1929;3(1):126-34.
35. Lexa F (1876 1960). La magie dans l'Égypte antique, de l'ancien empire jusqu'à l'époque copte, Tome I [Internet]. 1925 [cité 27 mars 2024]. Disponible sur: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4223343j>
36. Rosa C. Thérapie et croyance: l'élément surnaturel dans la guérison de la maladie dans les textes médicaux du Moyen âge et de la Renaissance. *Cah Détudes Relig.* 2013;12(12).
37. Agostini C. Influence de la pensée médiévale sur la prise en charge de l'épidémie de peste de 1348. Montpellier; 2015.
38. Bilimoff M. Les remèdes du Moyen Age. Rennes: Éd. Ouest-France; 2011. 127 p.
39. F.Sternon. Quelques aspects de l'art pharmaceutique et du médicament à travers les ages. 1933. 235 p.
40. Shoushi D. Orphélya. 2018 [cité 12 janv 2024]. Des dieux aux saints guérisseurs, un héritage de l'ancien monde. Disponible sur: <https://www.orphelya.com/single->

post/2018/06/03/des-dieux-aux-saints-guérisseurs-un-héritage-de-lancien-monde-aux-sources-des-puissances

41. Guitard EH. Saint Cosme et Saint Damien guérisseurs : A. Castiglioni, in *La médecine internationale*, 1936. *Rev Hist Pharm.* 1937;25(100):192-4.
42. Delhalle S. Les demandes pour des rites de guérisons restent d'actualité [Internet]. *CathoBel.* 2020 [cité 27 mars 2024]. Disponible sur: <https://www.cathobel.be/2020/10/comment-s-est-developpe-le-culte-des-saints-guerisseurs-dans-leglise-catholique/>
43. Bonnemain B. *Médecine populaire et saints guérisseurs. Cours pour Diplôme universitaire en Histoire de la Pharmacie*; 2020.
44. Bourrinet P. Les Saints guérisseurs en Seine-Maritime (20 mai 2006-7 janvier 2007). Vol. 94, *Revue d'Histoire de la Pharmacie. PERSÉE: Université de Lyon, CNRS & ENS de Lyon*; 2006. p. 528-30.
45. Vertus et légendes des fontaines et pierres miraculeuses du Morvan. *La France pittoresque Histoire de France, Patrimoine, Tourisme, Gastronomie* [Internet]. 29 nov 1999 [cité 27 mars 2024]; Disponible sur: <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article15452>
46. Julien P. Saints guérisseurs de Bretagne: Hippolyte Gancel, Les Saints qui guérissent en Bretagne. Vol. 89, *Revue d'Histoire de la Pharmacie. PERSÉE: Université de Lyon, CNRS & ENS de Lyon*; 2001 p. 424-5.
47. actu.fr [Internet]. 2016 [cité 27 mars 2024]. [Croyances] Les saints guérisseurs contre les maux. Disponible sur: https://actu.fr/normandie/l-aigle_61214/croyances-les-saints-guerisseurs-contre-les-maux_6213962.html
48. J Chevallier. Histoire des écrouelles et du toucher royal. *Ann Dermatol Vénérologie.* 2013;140:555-62.
49. Cabanès A (1862 1928). Remèdes d'autrefois (deuxième série) : comment se soignaient nos pères [Internet]. 1913 [cité 1 nov 2023]. Disponible sur: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691192n>
50. Landouzy L (1845 1917). Le toucher des écrouelles, l'hôpital Saint-Marcoul, le mal du Roi [Internet]. 1907 [cité 27 mars 2024]. Disponible sur: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55492172>
51. « Le Roi Te Touche, Dieu Te Guérit » : Les Miracles des Rois Guérisseurs [Internet]. *Le Fil de l'Histoire.* 2019 [cité 29 févr 2024]. Disponible sur: <https://fildelhistoire.com/2019/07/01/le-roi-te-touche-dieu-te-guerit-les-miracles-des-rois-guerisseurs/>
52. Écrouelles et rois guérisseurs [Internet]. 2024 [cité 29 févr 2024]. Disponible sur: <https://www.histoire-pour-tous.fr/dossiers/5738-les-rois-guerisseurs-d-ecrouelles.html>
53. Le Dû M. Toucher pour soigner: Le toucheur, le médecin et l'ostéopathe : un nourrisson entre de bonnes mains. Toulouse: Érès; 2022. (À corps).
54. Brasseur Patrice. Saints et toucheurs dans la médecine populaire normande. *Ann Normandie.* 2012;62e année(2):37-54.
55. Rey MD. De la corne de Licorne: panacée des anciens au placebo, témoin des essais cliniques. Montpellier; 1998.
56. FERRA FISCHER, Louis-Paul FISCHER. La licorne et la corne de licorne chez les apothicaires et les médecins. In *Colombes: Arodan*; 2011. p. 265-74.
57. Société d'Histoire de la Pharmacie. Les remèdes d'origine animale dans les thérapeutiques anciennes : crustacés et animaux divers [Internet]. [cité 2 avr 2024]. Disponible sur: <http://www.shp-asso.org/les-remedes-dorigine-animale-dans-les-therapeutiques-anciennes-crustaces-et-animaux-divers/>
58. Brohard Y. *Remèdes, onguents, poisons: une histoire de la pharmacie.* Paris: Université

Paris Descartes Éd. de La Martinière; 2012. 223 p.

59. Pierre-Yves B. Lithothérapie : mythe ou réalité. [[S.l.]]: Nantes; 2005.

60. Remèdes d'autrefois (Cabanès) (3) Le culte des pierres, des arbres et des eaux. – Société d'Histoire de la Pharmacie [Internet]. [cité 1 nov 2023]. Disponible sur: <http://www.shp-asso.org/remedes-dautrefois-cabanes-3-le-culte-des-pierres-des-arbres-et-des-eaux/>

61. Santucci M. L'homme et les planetes dans les planches de l'Homme anatomique et de l'Homo astrologicus. In Presses universitaires de Provence; 2014.

62. Héricher L. Le corps dans les étoiles : l'homme zodiacal et la médecine juive médiévale [Internet]. MANUSCRIPTA : Manuscrits médiévaux conservés à la BnF. 2020 [cité 27 mars 2024]. Disponible sur: <https://manuscripta.hypotheses.org/3550>

63. Le mesmérisme ou « magnétisme animal » : un puissant mouvement culturel à la fin du 18e siècle · Histoire de l'électricité et du magnétisme (site Ampère) [Internet]. [cité 27 mars 2024]. Disponible sur: <http://www.ampere.cnrs.fr/histoire/parcours-historique/mythes/mesmerisme>

64. Cabanès A (1862 1928). Remèdes de bonnes femmes. 1907.

65. Weber E. Thérapeutiques dans les civilisations du passé, au travers du musée d'histoire de la pharmacie de Bale et d'un « essay de pharmacopée suisse de 1709 ». Strasbourg; 1985.

66. Les impasses de la médecine [Internet]. 2022 [cité 27 mars 2024]. Avant la science, fabuleuse médecine. Disponible sur: <https://expo.rosalis.bibliotheque.toulouse.fr/les-impasses-de-la-medecine/chapitre/avant-la-science-fabuleuse-medecine/>

67. National Geographic [Internet]. 2019 [cité 27 mars 2024]. Le mesmérisme : canular élaboré ou progrès médical ? Disponible sur: <https://www.nationalgeographic.fr/histoire/le-mesmerisme-canular-elabore-ou-progres-medical>

68. Bersot E (1816 1880). Mesmer et le magnétisme animal [Internet]. 1853 [cité 27 mars 2024]. Disponible sur: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2038347>

69. Belhoste B. La condamnation du mesmérisme revisitée. Rev Hist Sci Hum. 2021;(39):187-214.

70. Poma R. L'onguent armaire entre science et folklore médical: Pour une épistémologie historique du concept de guérison. Arch Philos. 2010;73(4):601-13.

71. Ziller-Camenietzki, Carlos. La poudre de Madame : la trajectoire de la guérison magnétique des blessures en France. 2001;Vol.211(2):285-305.

72. Franckowiak R. La poudre de sympathie, une potion magique ? 2010;(440):92-4.

73. Prier pour la guérison d'une malade [Internet]. 2020. Disponible sur: <https://www.mariereine.com/prier-pour-la-guerison-dune-maladie/>

74. Archéologie | culture.fr [Internet]. [cité 2 avr 2024]. Disponible sur: <https://archeologie.culture.gouv.fr/mari/fr/mediatheque/carte-de-la-mesopotamie>

75. Barreto S. Geo.fr. 2019 [cité 2 avr 2024]. Mésopotamie : les grandes périodes de son histoire. Disponible sur: <https://www.geo.fr/histoire/mesopotamie-les-grandes-periodes-de-son-histoire-196460>

76. Carte de l'Égypte Ancienne Sciences infusent / Égypte [Internet]. [cité 2 avr 2024]. Disponible sur: <https://sciencesinfusent-decouvre-egypte.univ-lille.fr/index.php/espace-decouverte/carte-de-l-egypte>

77. Le Point [Internet]. 2010 [cité 2 avr 2024]. Chronologie de l'histoire de l'Égypte antique. Disponible sur: https://www.lepoint.fr/culture/chronologie-de-l-histoire-de-l-egypte-antique-23-12-2010-1280543_3.php

78. LES SAINTS GUÉRISSEURS | Signes et sens - Communiqués de presse [Internet]. [cité 2 avr 2024]. Disponible sur: <https://presse.signesetsens.com/religions/les-saints-guerisseurs.html>

ANNEXES

Annexe 1 : Serment original d'Hippocrate

« Je jure par Apollon médecin, par Hygie et Panacée, par tous les dieux et par toutes les déesses que je prends ici à témoin, que de toutes mes forces et en pleine conscience, je tiendrai entièrement mon serment et les engagements suivants : que je respecterai mon maître dans cet art, comme je respecte mes parents, que je partagerai avec lui mon avoir et lui donnerai tout ce dont il aura besoin, que je considérerai ses descendants comme mes frères par le sang et qu'à mon tour, je leur enseignerai cet art sans rétribution ni condition aucune, que je donnerai libre accès aux connaissances et à l'enseignement de toute la discipline à mes fils en premier, puis aux fils de mon maître, puis à tous ceux qui, par écrit et par serment suivant la loi médicale, se déclareront mes disciples, et à nul autre. En ce qui concerne la guérison des malades, je leur ordonnerai des diètes de mon mieux d'après mon opinion, et je me tiendrai loin de tout mal et de toute injustice. Je ne me laisserai induire par la prière de qui que ce soit à administrer un poison ou à donner un conseil dans une circonstance semblable. Je ne mettrai à aucune femme d'appareil dans le vagin pour empêcher la conception ou le développement d'un enfant. Je considérerai comme sacrés ma vie et mon art. Je ne pratiquerai pas l'opération de la taille, et, quand j'entrerai dans une maison, je n'y entrerai que pour le bien des malades, je m'abstiendrai de toute action injuste et je ne me souillerai, par lasciveté d'aucun contact soit avec des femmes, soit avec des hommes libres, soit avec des affranchis, soit avec des esclaves. Tout ce que j'aurai vu ou entendu au cours de la cure ou en dehors de la cure dans la vie courante, je le tairai, je le garderai toujours pour moi comme un secret, et il ne me sera pas permis de le dire. Si je tiens fidèlement, intégralement ce serment, que je puisse obtenir une vie heureuse et un avenir heureux dans l'exercice de mon art et qu'on me couvre

toujours de louanges ; mais, si je dois manquer à mon serment, ou jurer le faux, puisse-je avoir un sort contraire ! »

Annexe 2 : Carte de la Mésopotamie(74)



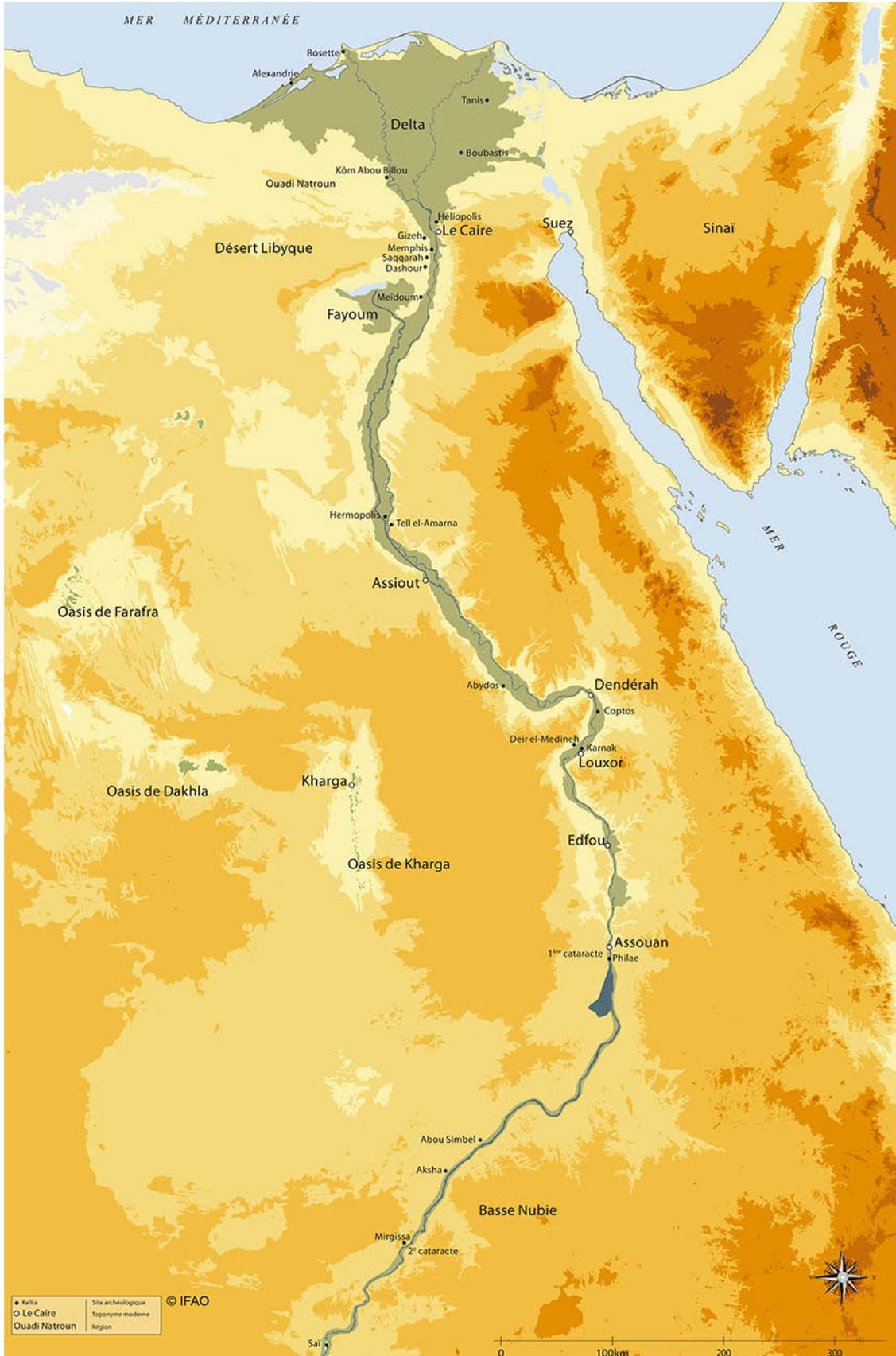
Figure 61 : Carte de la Mésopotamie

Annexe 3 : frise chronologique illustrant les différentes périodes de l'histoire de la Mésopotamie(75)

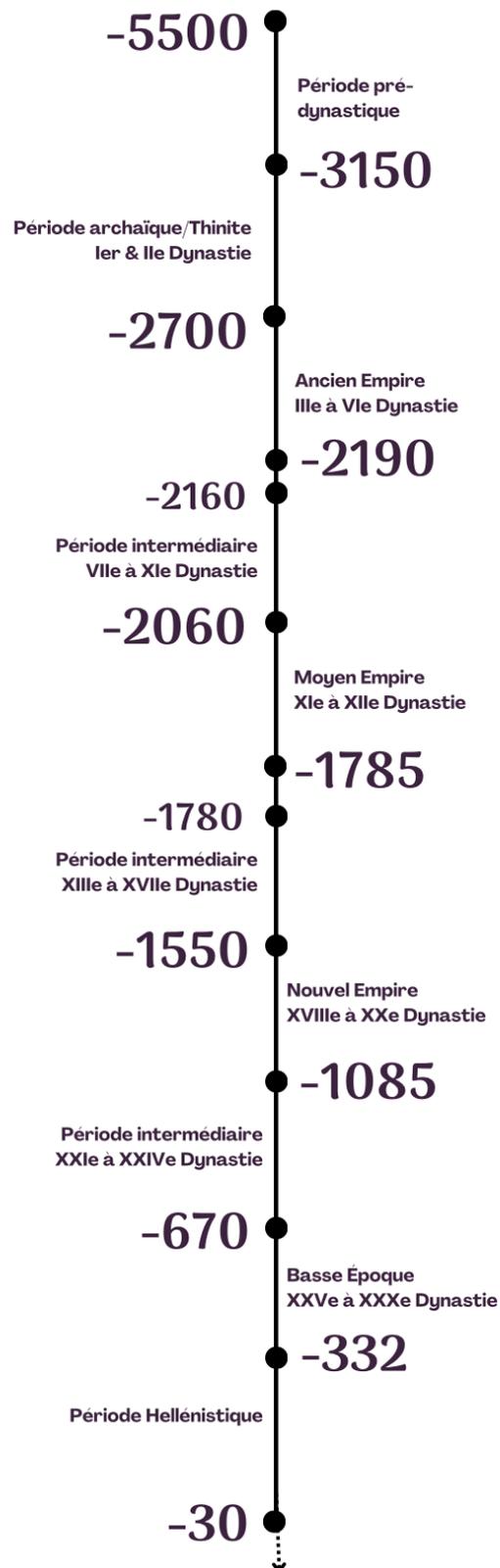


Annexe 4 : Carte de l'Égypte antique(76)

Figure 62 : Carte de l'Égypte antique



Annexe 5 : frise chronologique illustrant les différentes périodes de l'histoire de l'Égypte Antique(77)



Annexe 6 : Liste non exhaustive de maladies guéries actuellement par les « toucheurs », en fonction des départements en France(54).

- le carreau	[50, 14, 27, 76]
- la « rifle »	[sud 50]
- le chapelet	[50, 14, 27]
- la « patte d'oie »	[27, 76]
- les coliques	[27, 76]
- les coliques des chevaux	[76]
- les brûlures	[50, 14, 61, 27, 76]
- « certaines fièvres »	[14]
- les bobos	[nord 50]
- les maladies de nerf	[nord 50]
- les entorses	[50, 14, 61, 27, 76]
- les élongations	[sud 50, est 76]
- les foulures	[61, 76]
- les déchirures musculaires	[61]
- les maux d'yeux	[27]
- le pipi au lit	[50]
- les vers	[50, 14]

- le zona	[50, 14, 61]
- les dartres	[50, 14, 61]
- les maladies de peau	[61]
- les verrues	[50, 14, 61]
- les rhumatismes	[50, 27, 76]
- les maux de dents	[14, 61]
- l'eczéma	[14, 61, 76]
- les écarts (entorses de l'épaule des chevaux)	[50]
- les maladies des animaux (chevaux, vaches)	[61, 76]
- la fièvre aphteuse	[sud 27]
- la mammité des vaches	[est 61]
- les écoulements	[14, 61].

Annexe 7 : Liste non exhaustive des saints et leurs Actes de protection et de guérison(78)

Saint Acace : maux de tête.

Saint Adrien : peste.

Sainte Agathe : allaitement des nourrissons, maux des seins, gerçures.

Sainte Agnès : règles.

Saint Amable : folie.

Saint Amand : dartres.

Saint André : stérilité, gorge, goutte.

Saint André Avellin : morsures.

Sainte Anne : maladies infantiles, ouïe, stérilité.

Saint Antoine le Grand : épilepsie, lèpre, maladies vénériennes.

Saint Antoine de Padoue : fièvre.

Saint Antoine du Désert : maladies de la peau.

Sainte Apolline : maux de dents.

Saint Arnoul de Soissons : femmes enceintes.

Sainte Audrey : maux de gorge.

Saint Balthazar : épilepsie.

Sainte Barbe: fièvre, mort subite, migraine, morsures.

Saint Baud : sécheresse.

Sainte Bénigne : rhume, sinusite.

Saint Benoît : inflammations, fièvre, brûlures, empoisonnement.

Saint Bernard : épilepsie, ronflements.

Sainte Bertille : goitre.

Sainte Bibiane : maux de tête, épilepsie.

Saint Blaise de Sébaste : toux, coqueluche, goitre et maux de gorge, morsures de vipère, maladies infantiles.

Saint Bonaventure : maladies incurables, ulcères.

Saint Brice : maux de ventre, diarrhées.

Saint Bruno : peste.

Saint Calliste : troubles psychiques, problèmes nerveux.

Saint Caprais de Lérins: rhumatisme, maladies nerveuses.

Saint Casimir : tuberculose.

Sainte Catherine de Suède : avortements.

Sainte Catherine de Sienne : migraine, ablation du sein.

Sainte Catherine : piqûres de scorpion.

Saint Christophe : mort subite, maux de dents.

Saint Clair : maux des yeux.

Sainte Claire : bégaiement, ouïe, vue.

Saint Clément : enfants malades.

Sainte Clotilde : maladies infantiles. Saint Cloud : furoncles.

Saint Côme : maladies incurables. Saint Conrad : hernies.

Saint Cyriaque : maux des yeux.

Saint Damien : maladies incurables.

Saint Denis : rage, délire, hallucinations, hernie, migraine, troubles psychiques, problèmes nerveux, syphilis.

Saint Denis l'Aréopagite : maux de tête.

Saint Dominique : fièvre, migraine.

Saint Égide : folie.

Saint Éloi : ulcères.

Sainte Émérentienne : calvitie, anorexie, fatigue, troubles psychiques, problèmes nerveux.

Saint Érasme : maux d'entrailles.

Saint Étienne : amnésie, calculs.

Sainte Eugénie : migraine.

Saint Eurosie : mauvais temps.

Saint Eustache : feu éternel ou temporel.

Saint Eutrope : maladies infantiles, hydropisie.

Sainte Félicité : fausse couche.

Saint Fiacre : hémorroïdes, syphilis. Saint Flavit : surdité.

Saint François-Xavier : peste, hépatite virale, stérilité.

Saint François d'Assise : accouchements, stérilité.

Saint François de Paule : stérilité. Saint François de Sales : fièvre.

Saint Front : piqûres de serpent.

Saint Gabriel : stérilité.

Saint Gautier : neurasthénie, troubles psychiques, problèmes nerveux.

Saint Gengoult : incontinence. Saint Gens : maux de jambes, paralysie.

Sainte Geneviève : fièvre, vue.

Saint Georges : maladies dartreuses, épilepsie, lèpre, syphilis, troubles urinaires, maladies vénériennes.

Sainte Germaine : maladies incurables.

Sainte Gertrude : diabète.

Saint Gervais : incontinence.

Saint Ghislain : convulsions.

Saint Gildas: troubles psychiques, problèmes nerveux.

Saint Gilles : cancer, stérilité, folie, migraine.

Sainte Godeliève : maux de gorge.

Saint Grégoire le Grand : angoisse, troubles psychiques, problèmes nerveux, goutte, paralysie, problèmes de voix.

Saint Guénolé : conjonctivite, stérilité.

Saint Guillaume : cataracte, cécité, maladies infantiles, maux de jambes.

Saint Guy : léthargie, insomnie, épilepsie, morsures, abcès, piqûres de serpent.

RESUME DE LA THÈSE EN ANGLAIS :

In ancient times, the art of healing was a mix of instinct, empirical experience, magical and religious beliefs. Remedies, including plants, animals and minerals recommend by esteemed figures like Hippocrate, were often borrowed from ancient Mesopotamian and Egyptian traditions. The mystical aspect was deeply attached to the understanding origin of diseases. It was also combined with the use of natural remedies, thus forming a complementary approach in the treating ailments.

On the other hand, in the Middle Ages, magic found fertile ground as the West experienced a period of intellectual experience. The decline of the Roman Empire and the rise of Christianity put the western medical practice in the hands of the church, giving the already-existing magical side a more spiritual element. It was a time of growing ignorance, sparking to a slowdown in the medical innovations. However, the appropriation and the development of theories inherited from Arab-Muslim physicians such as Avicenna allowed the Hippocratic-Galenic thought to dominate until the advent of the Renaissance.

By studying these crucial periods of history, our goal (aim) is to grasp a deeper understanding of how ancient societies conceptualized healing. We want to uncover the significance of beliefs, rituals, and myths played in their medical and pharmaceutical practices. By embarking on this journey, we are analyzing the evolution (progress) of how people perceived illness and recovery. In doing so, we are shedding light on how these deeply held beliefs influenced the very essence of healing and the connection between humans and the sacred

CHOBTI Ines Serine

TITRE DE LA THÈSE EN FRANÇAIS :

L'art de guérir : Entre Mythes et Croyances

RESUME DE LA THÈSE EN FRANÇAIS :

Dans l'Antiquité, l'art thérapeutique était une combinaison d'instinct, d'expérience empirique et de croyances magiques et religieuses. Les remèdes, comprenant des éléments végétaux, animaux et minéraux recommandés par des figures telles qu'Hippocrate, étaient souvent empruntés aux traditions mésopotamiennes et égyptiennes. L'aspect magique était intrinsèquement lié à la conception de l'origine des maladies et était souvent combiné à l'utilisation de remèdes naturels, formant ainsi une approche complémentaire dans le traitement des affections.

À contrario, au Moyen Âge, la magie a bénéficié d'un terreau favorable, alors que l'Occident traversait une période de dépression intellectuelle. Avec le déclin de l'Empire romain et l'essor du christianisme, la pratique médicale occidentale était largement entre les mains de l'Église, revêtant ainsi un caractère à la fois magique et spirituel. Cette époque a donc été marquée par un obscurantisme croissant, entraînant un repli dans le domaine médical. Cependant l'appropriation et le développement des théories héritées des savants de l'antiquité par les médecins arabo-musulmans tels qu'Avicenne, a permis à la pensée hippocratique-galénique de dominer jusqu'à l'avènement de la Renaissance.

En explorant ces époques charnières de l'histoire, il s'agit de mieux comprendre comment les sociétés anciennes ont conceptualisé la guérison, quel rôle ont joué les croyances, les rituels et les mythes dans leurs pratiques médicales et pharmaceutiques. Cette exploration permettra d'analyser l'évolution des perceptions de la maladie et de la guérison au fil du temps, jetant ainsi une lumière nouvelle sur la manière dont ces croyances ont façonné l'art de guérir et la relation entre l'Homme et le sacré.

TITRE DE LA THÈSE EN ANGLAIS : The art of healing: Between Myths & Beliefs

PROPOSITION DE MOTS-CLES :

Histoire – Pharmacie – Médecine – Croyances – Mythes – Magie – Religion – Santé – Guérir
– Rituel - Incantation